BSB Bayerische StaatsBibliothek

Münchener DigitalisierungsZentrum
Digitale Bibliothek

Marot, Clément

Oeuvres de Clément Marot Nouv. éd. revue sur toutes celles qui l'ont précé dée; avec des notes historiques et un glossaire des vieux mots, / par Pre. Rné. Auguis
Bd.: 2

Paris (1823)

P.o.gall.app. 145-2
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10104086-8

Copyright

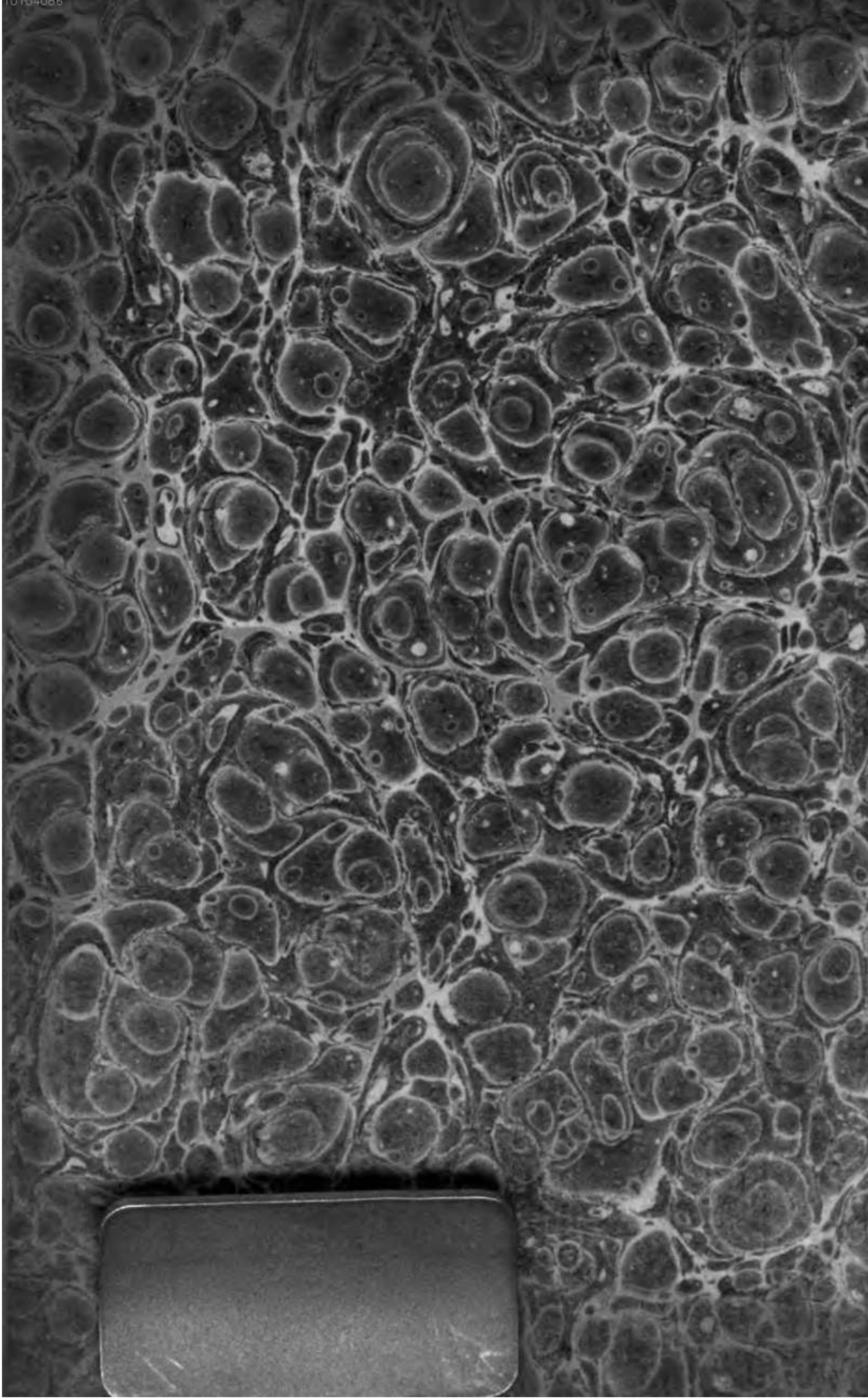
Das Copyright für alle Webdokumente, insbesondere für Bilder, liegt bei der Bayerischen Staatsbibliothek. Eine Folgeverwertung von Webdokumenten ist nur mit Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek bzw. des Autors möglich. Externe Links auf die Angebote sind ausdrücklich erwünscht. Eine unautorisierte Übernahme ganzer Seiten oder ganzer Beiträge oder Beitragsteile ist dagegen nicht zulässig. Für nicht-kommerzielle Ausbildungszwecke können einzelne Materialien kopiert werden, solange eindeutig die Urheberschaft der Autoren bzw. der Bayerischen Staatsbibliothek kenntlich gemacht wird.

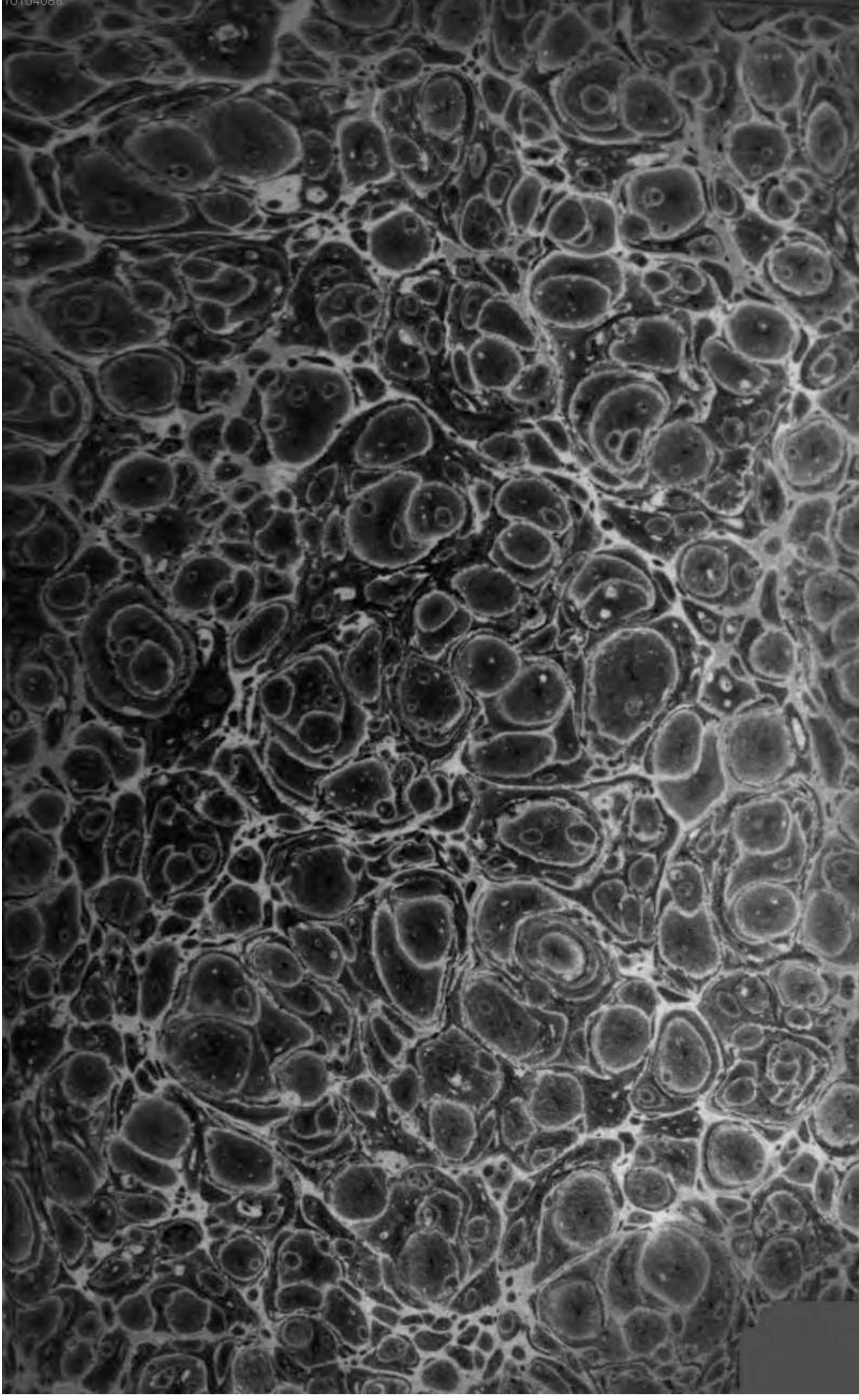
Eine Verwertung von urheberrechtlich geschützten Beiträgen und Abbildungen der auf den Servern der Bayerischen Staatsbibliothek befindlichen Daten, insbesondere durch Vervielfältigung oder Verbreitung, ist ohne vorherige schriftliche Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig und strafbar, soweit sich aus dem Urheberrechtsgesetz nichts anderes ergibt. Insbesondere ist eine Einspeicherung oder Verarbeitung in Datensystemen ohne Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig.

The Bayerische Staatsbibliothek (BSB) owns the copyright for all web documents, in particular for all images. Any further use of the web documents is subject to the approval of the Bayerische Staatsbibliothek and/or the author. External links to the offer of the BSB are expressly welcome. However, it is illegal to copy whole pages or complete articles or parts of articles without prior authorisation. Some individual materials may be copied for non-commercial educational purposes, provided that the authorship of the author(s) or of the Bayerische Staatsbibliothek is indicated unambiguously.

Unless provided otherwise by the copyright law, it is illegal and may be prosecuted as a punishable offence to use copyrighted articles and representations of the data stored on the servers of the Bayerische Staatsbibliothek, in particular by copying or disseminating them, without the prior written approval of the Bayerische Staatsbibliothek. It is in particular illegal to store or process any data in data systems without the approval of the Bayerische Staatsbibliothek.

10104086





D. O. gall. 99.

145-2 Marot

10104086

10104086

ŒUVRES

DE

CLÉMENT MAROT.

10104086

IMPRIMERIE DE CONSTANT-CHA

ŒUVRES

DE

CLÉMENT MAROT.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue sur toutes celles qui l'ont précédée;

AVEC

DES NOTES HISTORIQUES ET UN GLOSSAIRE DES VIEUX MOTS;

PAR M. P^RE^-R^NÉ^ AUGUIS.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
CONSTANT-CHANTPIE, IMPRIMEUR,
Rue Sainte-Anne, n. 20.

MDCCC XXIII.

10104086

ŒUVRES

DE

CLÉMENT MAROT.

PREMIÈRE ÉPISTRE.

MAGUELONNE

A SON AMY PIERRE DE PROVENCE, ELLE ESTANT EN SON HOSPITAL[1].

1517.

SUSCRIPTION.

Messagier de Venus, prends ta haulte vollée,
Cerche le seul amant de ceste desolée :
Et quelque part qu'il rie, ou gemisse à présent,
De ce piteulx escript fais lui un doulx présent.

La plus dolente et malheureuse femme,
Qui oncqu'entra en l'amoureuse flamme

[1] Le fond de cette épître est tiré du roman connu de la belle Maguelonne et de Pierre de Provence.

De Cupido, met ceste epistre en voye,
Et par icelle (amy) salut t'envoye,
Bien congnoissant que despite fortune,
Et non pas toy, à present m'infortune:
Car si tristesse avecques dur regret
M'a faict jecter maint gros souspir aigret,
Certes je sçay que d'ennuy les allarmes
T'ont faict jecter maintefois maintes larmes.
O noble cueur, que je voulois choisyr
Pour mon amant, ce n'est pas le plaisyr
Qu'eusmes alors, qu'en la maison royalle
Du roy mon pere à t'amye loyalle
Parlementas d'elle tout vis-à-vis:
Si te prometz que bien m'estoit advis
Que tout le bien du munde et le déduict
N'estoit que dueil, prés du gratieux fruict
D'ung des baisiers que de toy je receuz:
Mais nos espritz par trop furent deceuz,
Quand tout soubdain la fatale déesse
En dueil mua nostre grande liesse,
Qui dura moins que celle de Dido:
Car tost aprés que l'enfant Cupido
M'eust faict laisser mon pere puyssant roy,
seulets en desarroy
is, où tu me descendis,
dessuz l'herbe estendis,
n'amye Maguelonne,

Reposons nous sur l'herbe qui fleuronne,
Et escoutons du rossignol le chant.
Ainsy fut faict. Adoncqu'en arrachant
Fleurs et boutons de beaulté trés insigne,
Pour te montrer de vraye amour le signe,
Je les jectois de toy à l'environ,
Puis, devisant, m'assiz sur ton giron,
Mais en contant ce qu'avions en pensée,
Sommeil me print; car j'estois bien lassée.
Finablement m'endormy prés de toy,
Dont contemplant quelque beaulté en moy,
Et te sentant en ta liberté franche,
Tu descouvrys ma poitrine assez blanche,
Dont de mon sein les deux pommes pareilles
Veis à ton gré, et tes levres vermeilles
Baiserent lors les miennes à desir.
Sans vilenie, en moy prins ton plaisyr,
Plus que ravy, voyant ta doulce amye
Entre tes bras doulcement endormye,
Là tes beaulx yeulx ne se pouvoient saouler:
Et si disois (pour plus te consoler)
Semblables mots en gemissante aleine:
O beau Paris, je ne croy pas qu'Helaine,
Que tu ravys par Venus dedans Grece,
Eust de beaulté autant que ma maistresse:
Si on le dict, certes ce sont abuz.
Disant ces mots, tu veis bien que Phebus

Du hasle noir rendoit ma couleur taincte,
Dont te levas, et couppas branche mainte
De verd laurier, cyprès, cedre ou ramée[1],
Dont il sortoit une odeur embasmée,
Que tout autour de moy tu vins estendre
Pour preserver ma face jeune et tendre.
Helas! amy, tu ne sçavois que faire
A me traicter, obeyr et complaire,
Comme celuy duquel j'avois le cueur.
Mais cependant, ô gentil belliqueur,
Je dormois fort, et Fortune veilloit:
Pour nostre mal (las!) elle travailloit.
Car quand je fuz de mon repos lassée,
En te cuydant donner une embrassée,
Pour mon las cueur grandement consoler,
En lieu de toy (las!) je vins accoler
De mes deux bras la flairante ramée,
Qu'autour de moy avois mise et semée,
En te disant, mon gratieux amy,
Ay-je point trop à vostre gré dormy?
N'est-il pas temps que d'icy je me leve?
Ce proferant, un peu je me soubleve,

[1] Ce vers et le suivant, qui se trouvent dans l'édition de Bonnemère, et en plusieurs autres, manquent dans l'édition de Nyort et dans quelques autres éditions, et nous avons cru les devoir rétablir ici.

Je cherche, et cours, je revieus, et puis veois,
Autour de moy je ne veiz que les bois :
Dont maintefois t'appellai Pierre, Pierre,
As-tu le cueur endurcy plus que pierre,
De me laisser en cestuy bois absconse?
Quand de nully n'euz aulcune response,
Et que ta voix point ne me reconforte,
A terre cheuz, comme transye, ou morte:
Et quand aprés mes langoureux espritz
De leur vigueur furent un peu surpriz,
Semblables mots je dy de cueur et bouche.
Helas! amy, de prouesse la souche,
Où es allé? Es-tu hors de ton sens,
De me livrer la douleur que je sens
En ce bois plein de bestes inhumaines?
M'as-tu osté des plaisances mundaines,
Que je prenois en la maison mon pere,
Pour me laisser en ce cruel repaire?
Las! qu'as-tu faict, de t'en partyr ainsy?
Penses-tu bien que puisse vivre icy?
Que t'ay-je faict, ô cueur lasche et immunde?
Se tu estois le plus noble du munde,
Ce vilain tour si rudement te blesse,
Qu'oster te peult le titre de noblesse.
O cueur remply de fallace et fainctise!
O cueur plus dur que n'est la roche bise!
O cueur plus faulx qu'oncques nasquit de mere!

Mais respons moi à ma complaincte amere ;
Me promis-tu en ma chambre parée,
Quand te promiz suyvre jour et serée,
De me laisser en ce bois en dormant?
Certes tu es le plus cruel amant
Qui oncques fust d'ainsy m'avoir fraudée.
Ne suis-je pas la seconde Medée?
Certes ouy ; et à bonne raison
Dire te puis estre l'aultre Jason.
Disant ces mots, d'un animé couraige,
Te vois querant, comme pleine de raige,
Parmi les bois, sans doubter nuls travaulx :
Et sur ce poinct rencontray nos chevaulx
Encor lyez, paissant l'herbe nouvelle,
Dont ma douleur renforce et renouvelle :
Car bien congneuz que de ta voulonté
D'avecques moy ne t'estois absenté.
Si commençay comme de douleur taincte,
Plus que devant faire telle complaincte.
Or veoy-je bien (amy) et bien appert
Que, maugré toy, en cestuy bois desert
Suis demourée. O Fortune indecente!
Ce n'est pas or', ne de l'heure presente,
Que tu te prens à ceux de haulte souche,
Et aux loyaulx. Quel' rancune te touche?
Es-tu d'envye entachée, et polluë[1],

[1] Ce vers est autrement dans l'édition de Bonne-

Dont nostre amour n'a esté dissoluë?
O cher amy, ô cueur doulx et benin,
Que n'ay-je prins d'Atropos le venin
Avecques toy? voulois-tu que ma vye[1]
Fust encor plus cruellement ravye?
Je te promets qu'oncques à creature
Il ne survint si piteuse advanture.
Et à tort t'ai nommé, et sans raison[2]
Le desloyal, qui conquist la toyson:
Pardonne-moy, certes je m'en repens.
O fiers lyons, et venimeux serpens,
Crapaux enflez, et toutes aultres bestes,
Courez vers moy, et soyez toutes prestes
De devorer ma jeune tendre chair,
Que mon amy n'a pas voulu toucher
Qu'avec honneur. Ainsy morne demeure
Par trop cryer, et plus noire que meure,

mere, et il me paroît beaucoup mieux : *Es-tu de dueil aggravée et pollue?*

[1] Ce vers et le suivant sont ainsi dans l'édition de Bonnemere.

Avecques toy voulois-tu que ma mort
Touchée fust de plus aspre remort?

[2] Ce vers est beaucoup mieux dans les plus anciennes éditions, le voici ; *Et à grand tort te nommai par blason ;* blason, censure.

Sentant mon cueur plus froid que glace ou marbre,
Et de ce pas montay dessuz un arbre
A grant labeur. Lors la veue s'espart
En la forest : mais en chascune part
Je n'entendy que les voix trés hydeuses,
Et hurlemens des bestes dangereuses.
De tous costez regardois pour sçavoir
Si le tien corps pourroye appercevoir :
Mais je ne vey que celuy bois sauvaige,
La mer profonde, et perilleux rivaige,
Qui durement feit mon mal empirer.
Là demouray, non pas sans souspirer
Toute la nuict : ô vierge trés haultaine !
Raison y eut, car je suis trés certaine
Qu'oncques Thysbé, qui à la mort s'offrit
Pour Pyramus, tant de mal ne souffrit.
En esvitant que les loups d'advanture
De mon corps tien ne feissent leur pasture,
Toute la nuict je passay sans dormyr
Sur ce grant arbre, où ne feis que gemyr ;
Et au matin que la clere Aurora
En ce bas munde esclercy le jour a,
Me descendy, triste, morne, et pallye,
Et nos chevaulx en plorant je deslye
En leur disant : ainsy comme je pense,
Que vostre maistre au loin de ma presence
S'en va errant par le munde en esmoy,

C'est bien raison que, comme luy et moy,
Alliez seulets par bois, plaine et campaigne.
Adoncq rencontre une haulte montaigne :
Et de ce lieu, les pelerins errans
Je pouvois veoir, qui tiroient sur les rangs
Du grant chemin de Rome saincte et digne,
Lors devant moi vey une pelerine,
A qui donnay mon royal vestement
Pour le sien povre : et dès lors promptement
La tienne amour si m'incita grant' erre
A te chercher en haulte mer et terre :
Où maintefois de ton nom m'enqueroye,
Et Dieu tout bon souvent je requeroye
Que de par toy je fusse rencontrée.
Tant cheminay que vinz en la contrée
De Lombardie, en soucy trés amer :
Et de ce lieu me jectay sur la mer ;
Où le bon vent si bien la nef avance,
Qu'elle aborda au pays de Provence :
Où mainte gent, en allant, me racompte
De ton depart : et que ton pere compte
De ce pays durement s'en contriste ·
Ta noble mere en a le cueur si triste,
Qu'en desespoir luy conviendra mouryr.
Penses-tu point doncques nous secouryr ?
Veulx-tu laisser ceste povre loyalle
Née de sang et semence royalle

En ceste simple et miserable vyve?
Laquelle encores de ton amour ravye,
En n'attandant de toy aulcun rapport,
Un hospital a basty sur un port
Dict de sainct Pierre, en bonne souvenance
De ton hault nom : et là prend sa plaisance
A gouverner, à l'honneur du hault Dieu,
Povres errans malades en ce lieu :
Où j'ai basty ces miens tristes escriptz
En amertume, en pleurs, larmes et cryz,
Comme peux veoir qu'ils sont faictz et tissuz ;
Et si bien veois la main, dont sont yssuz,
Ingrat seras, si, en cest hospital,
Celle qui t'a donné son cueur total
Tu ne viens veoir : car virginité pure
Te gardera, sans aulcune rompure,
Et de mon corps seras seul jouyssant.
Mais s'ainsy n'est, mon aage fleuryssant
Consumeray sans joye singuliere
En povreté, comme une hospitaliere.
Doncques (amy) viens moy veoir de ta grace :
Car tiens toy seur qu'en ceste povre place
Je me tiendray attendant des nouvelles
De toy, qui tant mes regrets renouvelles [1].

[1] *Voyez* ci-après le premier des rondeaux faits sur ce sujet.

II.

LE DESPOURVEU

A MADAME LA DUCHESSE D'ALENÇON ET DE BERRY, MARGUERITE SOEUR UNIQUE DU ROY[1].

1518.

Si j'ai empryz en ma simple jeunesse
De vous escrire, ô très haulte princesse,
Je vous supply que, par doulceur humaine

[1] Le poète étoit jeune, lorsqu'il fit pour madame Marguerite, duchesse d'Alençon, et depuis reine de Navarre, cette épître dont le tour est ingénieux, et l'invention agréable. La princesse avoit du goût pour la poésie, où elle a réussi; et c'est sans doute ce qui engagea François Ier à prier sa sœur de prendre Marot en qualité de valet-de-chambre. Le seigneur de Pothon présenta donc le poète, qui, pour se faire mieux connoître, parut avec cette pièce. Il fut agréé, et ne quitta Marguerite que sur la fin de 1534, après avoir été seize ans à son service. Ainsi il entra chez elle sur la fin de 1518.

Me pardonnez : car bon vouloir, qui meine
Le mien desir, me donna esperance
Que vostre noble et digne preference
Regarderoit par un sens trés illustre,
Que petit feu ne peult jecter grant lustre.
Aultre raison, qui m'induict et inspire
De plus en plus le mien cas vous escrire,
C'est qn'une nuict tenebreuse et obscure,
Me fut advis que le grand dieu Mercure,
Chef d'éloquence, en partant des haulx cieulx
S'en vint en terre apparoistre à mes yeulx,
Tenant en main sa verge et Caducée,
De deux serpens par ordre entrelassée :
Et quand il eut sa face celestine
(Qui des humains la memoire illumine)
Tournée à moy, contenance, ne geste
Ne peuz tenyr, veoyant ce corps celeste,
Qui d'une amour entremeslée de ire,
Me commença semblables mots à dire.

MERCURE.

Mille douleurs te feront souspirer,
Si en mon art tu ne veux inspirer
Le tien esprit par cure diligente :
Car bien peu sert la poësie gente,
Si bien et loz on n'en veult attirer.

Et s'aultrement tu n'y veux aspirer :
Certes, amy, pour ton dueil empyrer,
Tu souffriras des fois plus de cinquante
Mille douleurs.
Donc si tu quiers au grant chemin tirer
D'honneur et bien, vueille toi retirer
Vers d'Alençon la duchesse excellente,
Et de tes faicts, tels qu'ils sont, lui presente,
Car elle peut te garder d'endurer
Mille douleurs.

L'AUTEUR.

Aprés ces mots, ses esles esbranla,
Et vers les cours celestes s'en alla
L'eloquent dieu : mais à peine fut-il
Monté au ciel par son voller subtil,
Que dedans moy, ainsy qu'il me sembla,
Tout le plaisyr du munde s'assembla.
Les bons propoz, les raisons singulieres
Je vois cerchant, et les belles matieres,
A celle fin de faire œuvre duysante
Pour dame, tant en vertus reluysante.
Que diray plus? Certes les miens espritz
Furent dès-lors comme de joye espriz,
Bien disposez d'une veine subtile,
De vous escrire en un souverain style.
Mais tout soubdain, dame trés vertueuse,

Vers moy s'en vint une vieille hideuse,
Maigre de corps, et de face blesmye,
Qui se disoit de fortune ennemye :
Le cueur avoit plus froid que glace ou marbre,
Le corps tremblant, comme la fueille en l'arbre,
Les yeulx baissez, comme de paour estraincte,
Et s'appelloit par son propre nom Craincte :
Laquelle lors d'un vouloir inhumain
Me feit saillyr la plume hors la main,
Que sur papier lors je voulois coucher,
Pour au labeur mes espritz empescher :
Et tous ces mots de me dire print cure
Mal consonans à ceulx du dieu Mercure.

CRAINTE.

Trop hardyment entreprens, et mesfaicts,
O toy tant jeune : oses-tu bien tes faicts
Si mal bastis presenter devant celle,
Qui de sçavoir toutes aultres precelle?
Mal peult aller, qui charge trop grand faix.

Tous tes labeurs ne sont que contrefaicts
Auprès de ceulx des orateurs parfaicts[1],

[1] Les plus anciennes éditions mettent poètes ; et ce dernier mot me paroît beaucoup mieux.

Qui craignent bien de s'adresser à elle
Trop hardyment.
Si ton sens foible advisoit les forfaicts
Aisez à faire en tes simples effects,
Tu dirois bien que petite nasselle
Trop plus souvent que la grande chancelle.
Et pour autant, regarde que tu faics
Trop hardyment.

L'AUTEUR.

Ces mots finys, demoure mon semblant
Triste, transy, tout terny, tout tremblant [1],
Sombre, songeant, sans seure soubstenance,
Dur d'esperit, desnué d'esperance,
Melancolicq, morne, marry, musant,
Pasle, perplex, paoureux, pensif, pesant,
Foible, failli, foulé, fasché, forcluz,
Confuz, couré; croire crainte concluz,

[1] Marot met ici sept vers dont chaque mot commence par une lettre particulière. Ces sortes de jeux marquent plus d'imagination que d'esprit, et plus de badinage que de sens. Je ne connois dans notre langage aucune pièce de vers en ce genre de composition. Il n'y a que le poëme latin *de Pugno porcorum* dont tous les mots commencent par la lettre P.

Bien congnoissant que verité disoit
De celle-là, que tant elle prisoit :
Dont je perdz cueur, et audace me laisse,
Craincte me tient, doubte me meine en laisse,
Plus dur devient le mien esprit qu'enclume.
Si ruay je encre, papier et plume,
Veoyre, et de faict proposois de non tistre
Jamaiz pour vous rondeau, lay, ou epistre,
Si n'eust esté que, sur ceste entreprise
Vint arriver (à tout sa barbe grise) [1]
Un bon vieillard portant chere joyeuse,
Confortatif, de parolle amoureuse,
Bien ressemblant homme de grand renom,
Et s'appeloit Bon Espoir par son nom :
Lequel veoyant ceste femme tremblante
Aultre qu'humaine (à la veoir) ressemblante
Vouloir ainsy mon malheur pourchasser
Fort rudement s'efforce à la chasser,
En m'incitant d'avoir hardy couraige
De besoingner, et faire à ce coup raige
Puis folle crainte amye de soucy
Irrita fort, en s'escriant ainsi.

BON ESPOIR.

Va t'en ailleurs, faulce vieille dolente,
Grant ennemie à fortune et bon heur,

[2] Pour avec.

Sans forvoyer par ta parolle lente
Ce povre humain hors la voye d'honneur :
Et toy, amy, croy moy, car guerdonneur
Je te feray, si craintif ne te sens :
Croy donc Mercure, employe tes cinq sens,
Cueur et esprit, et fantasie toute
A composer nouveaulx mots et recens,
En deschassant crainte, soucy, et doubte.

Car celle-là, vers qui tu as entente
De t'adresser, est pleine de liqueur
D'humanité, ceste vertu patente,
De qui jamaiz vice ne fut vainqueur.
Et oultre plus : c'est la dame de cueur
Mieulx excusant les esperitz et sens
Des escribvains, tant soient-ils innocens,
Et qui plustost leurs miseres deboute.
Si te supply, à mon vueil condescens
En deschassant crainte, soucy, et doubte.

Est-il possible, en vertu excellente
Qu'ung corps tout seul puisse estre possesseur
De trois beaulx dons, de Juno l'opulente,
Pallas, Venus? ouy : car je suis seur
Qu'elle a prudence, avoir, beaulté, doulceur,
Et de vertuz encor plus de cinq cens.
Parquoy, amy, si tes dicts sont decens,

Tu congnoistras (et de ce ne te doubte)
A quel honneur viennent adolescens
En deschassant craincte, soucy, et doubte.

ENVOY.

Homme crainctif, tenant rentes et cens
Des muses, croy, si jamaiz tu descens
Au val de paour, qui hors d'espoir te boute,
Mal t'en yra : pource à moy te consens,
En deschassant craincte, soucy et doubte.

LE DESPOURVEU.

En ce propoz grandement travaillay,
Jusques à tant qu'en sursault m'esveillay
Un peu devant qu'Aurora la fourriere
Du cler Phebus commençast mettre arriere
D'obscurité nocturne sans sejour,
Pour esclaircyr la belle aube du jour.
Si me souvint tout à coup de mon songe[1].

[1] Ce vers et les trois suivans sont une imitation des premiers vers du roman de la Rose, qui commence ainsi :

Maintes gens dient que en songes
Ne sont que fables et mensonges,
Mais on peult telz songes songier
Qui ne sont mie mensongier.

Dont la pluspart n'est fable, ne mensonge,
A tout le moins pas ne fut mensongier
Le bon Espoir, qui vint à mon songier:
Car verité feit en luy apparoistre
Par les vertuz qu'en vous il disoit estre.
Or ai-je faict au vueil du dieu Mercure,
Or ai-je prinz la hardyesse et cure
De vous escrire à mon petit pouvoir,
Me confyant aux parolles d'Espoir
Le bon vieillard, vray confort des crainctifs,
A droict nommé repaisseur des chetifs:
Car repeu m'as tousjours soubz bonne entente
En la forest nommée longue Attente:
Veoyre et encor de m'y tenyr s'attend,
Si vostre grace envers moy ne s'estend:
Parquoy convient qu'en esperant je vive,
Et qu'en vivant tristesse me poursuyve.
Ainsy je suis poursuy et poursuyvant
D'estre le moindre et plus petit servant
De vostre hostel, magnanime princesse,
Ayant espoir que la vostre noblesse
Me recepvera, non pour aulcune chose,
Qui soit en moy pour vous servyr enclose:
Non pour pryer, requeste, ou rhetoricque,
Mais pour l'amour de vostre frere unicque,
Roy des François, qui à l'heure presente
Vers vous m'envoye, et à vous me presente

De par Pothon, gentil homme honorable.
En me prenant, princesse venerable,
Dire pourray que la nef opportune
Aura tiré de la mer infortune,
Maugré les vents, jusqu'en l'isle d'honneur
Le pelerin exempté de bon heur:
Et si auray par ung ardant desir
Cueur et raison de prendre tout plaisyr
A esveiller mes esperitz indignes
De vous servyr, pour faire œuvres condignes
Telz qu'il plaira à vous, trés haulte dame,
Les commander: pryant de cueur et d'ame
Dieu tout puyssant, de tous humains le pere,
Vous maintenyr en fortune prospere:
Et dans cent ans prendre l'ame à mercy
Partant du corps sans douleur ne soucy.

III.

DU CHAMP D'ATTIGNY,

A MADICTE DAME D'ALENÇON[1].

1521.

SUSCRIPTION.

Lettre mal faicte et mal escripte,
Volle de par cest escribvant
Vers la plus noble Marguerite,
Qui soit point au monde vivant.

La main tremblant dessuz la blanche carte
Me veoy souvent: la plume loin s'escarte,

[1] Attigni, sur la rivière d'Aine, à trois lieues de Rhetel en Champagne, endroit célèbre pour avoir été, dès la première race de nos rois, une maison royale où depuis se sont passés divers événemens considérables. On occupa le champ d'Attigni près Rhetel, lorsque Henri de Nassau, avec les troupes de Charles-Quint, vint attaquer Mezières, en 1521. Le chevalier Bayard fit tant, par sa prudence et sa

L'encre blanchist, et l'esperit prend cesse,
Quand j'entreprenz (trés illustre princesse)
Vous faire escript: et n'eusse prinz l'audace,
Mais bon vouloir, qui toute peur efface,
M'a dict, crains-tu à escrire soubdain
Vers celle-là, qui oncques en desdaing
Ne print tes faicts? ainsy à l'estourdy,
Me suis monstré (peust-estre) trop hardy
Bien congnoissant neammoins que la faulte
Ne vient sinon d'entreprise trop haulte:
Mais je m'attens, que sous vostre recueil
Sera congneu le zele de mon vueil.
Or est ainsy, princesse magnanime,
Qu'en hault honneur et triumphe sublime
Est fleuryssant en ce camp, où nous sommes [1],

bravoure, que Nassau fut obligé de lever le siége. Boucal fut tué à la prise de Novarre, par les François, en 1522.

[1] On voit par cette épître et la suivante, que le service de la cour n'avoit pas empêché Marot de suivre le parti des armes. Ce fut au sortir des amusemens de sa jeunesse, comme il le marque lui-même, Ballade IV.

Or je vois veoir si la guerre est perdue.

Il étoit apparemment dans une compagnie d'ordonnance de quelque seigneur. C'étoit l'usage de la noblesse inférieure et de ceux qui vivoient noble-

Le conquerant des cueurs des gentils hommes:
C'est Monseigneur par sa vertu loyalle
Esleu en chef de l'armée royalle:
Où l'on a veu de guerre maints esbatz,
Advanturiers esmouvoir groz combatz[1]

ment, d'entrer dans ces compagnies, dès qu'ils ne pouvoient point avoir eux-mêmes quelque sorte de commandement. Le prince qu'il désigne sous le nom de Monseigneur, étoit le duc d'Alençon, mari de Madame Marguerite, à qui le poète avoit l'honneur d'appartenir. François Ier avoit donné à ce duc le commandement d'une armée qui devoit s'opposer à celle de Charles-Quint, commandée par le comte de Nassau, qui entroit en Champagne. Celle du roi étoit alors à Attigni proche de Rhetel.

[1] C'étoit sous Louis XII et François Ier une sorte d'infanterie françoise fort mal habillée, mais qui pour cela n'en étoit pas moins brave. Selon Brantôme et les Notes sur Rabelais, liv. 1, chap. 26, pag. 184, les aventuriers étoient une milice ramassée qui faisoit corps dans l'infanterie françoise. Elle étoit propre pour un premier feu, ou pour un coup de main. Elle fut soumise par François Ier au colonel-général de l'infanterie. D'abord elle n'avoit point de solde; mais on lui fournissoit les étapes dans le royaume, et elle vivoit en pays ennemi du

Pour leur plaisyr sur petites querelles,
Glaives tirer, et briser allumelles,
S'entrenavrans de façon fort estrange:
Car le cueur ont si trés hault, qu'en la fange
Plustost mourront que fuyr à la lice,
Mais, Monseigneur, en y mettant police,
A deffendu de ne tirer espée,
Si on ne veult avoir la main couppée.
Ainsy pietons n'osent plus desgaisner,
Dont sont contraincts au poil s'entretraisner,
Car sans combattre, ilz languissent en vye:
Et croy (tout seur) qu'ilz ont trop plus d'envye
D'aller mouryr en guerre honnestement,
Que demourer chez eulx oisyvement.
Ne pensez pas, dame, où tout bien abunde,
Qu'on puisse veoir plus beaulx hommes au mund
Car (à vray dire) il semble que nature
Leur ayt donné corpulence et facture
Ainsy puyssante, avec le cueur de mesmes,
Pour conqueryr sceptres et diadesmes

butin qu'elle y pouvoit faire : elle fit de si grands désordres en France même, qu'on fut obligé, et par des réglemens et par des troupes qu'on leur opposa, de les soumettre à la discipline militaire. On en voyoit encore sonus Henri IV ; mais il ne a point paru depuis.

En mer, à pied, sur coursiers, ou genets;
Et ne desplaise à tous nos lansquenets[1]
Qui ont le bruyt de tenir aulcun ordre,
Mais à ceulx-cy n'a point tant à remordre.
Et qui d'entr'eulx l'honnesteté demande,
Voyse orendroit veoir de Mouy la bande[2]
D'advanturiers yssuz de nobles gens:
Nobles sont-ilz, pompeux, et diligens,
Car chascun jour au camp sous leur enseigne
Font exercice, et l'ung à l'aultre enseigne
A tenir ordre et manyer la picque,
Ou le verdun[3], sans prendre noise ou picque.
De l'aultre part, sous ses fiers estandars
Meine Boucal[4] mille puyssans soudars,
Qui ayment plus débatz et grosses guerres,
Qu'ung laboureur bonne paix en ses terres,
Et qu'ainsy soit, quand rudement se battent,
Advis leur est proprement qu'ils esbattent.

[1] C'étoit le nom que l'on donnoit à l'infanterie allemande; il y en avoit beaucoup au service de France.

[2] La maison de Mouy ou de Moy, l'une des plus illustres de Picardie.

[3] Sorte d'épée longue et étroite à quatre carrés Voy. les notes sur Rabelais, liv. 3, ch. 41.

[4] Il vient d'en être parlé.

D'aultre costé veoit-on le plus souvent
Lorges [1] jecter ses enseignes au vent,
Pour ses pietons faire usiter aux armes,
Lors que viendront les perilleux vacarmes:
Grans hommes sont en ordre triumphans,
Jeunes, hardys, roides, comme éléphans,
Fort bien armez corps, testes, bras et gorges:
Aussy dit-on, les hallecrets [2] de Lorges.
Puis de Mouy les nobles et gentils,
Et de Boucal les hommes peu crainctifs:
Brief, Hercules, Montmoreau et Danieres
Ne font pas moins triumpher leurs bannieres:
Si que deçà on ne sçauroit treuver
Homme qui n'ait desir de s'espreuver,
Pour acquerir par hault œuvre bellicque
L'amour du roy, le vostre frere unicque:
Et par ainsy, en bataille ou assault
N'y aura cil, qui ne prenne cueur hault,
Car la pluspart si hardyment yra,
Que tout' la reste au choc s'enhardyra.
De jour en jour une campaigne verte,

[1] François de Montgommery, seigneur de Lorges.

[2] Espèce de corselet de fer battu; il est de deux pièces, l'une devant et l'autre derrière, mais plus léger que la cuirasse.

Veoit on icy de gens toute couverte,
La picque au poing, les tranchantes espées
Ceinctes à droict, chausseures decoupées,
Plumes au vent, et haulx fiffres sonner
Suz groz tabours, qui font l'air resonner:
Au son desquelz, d'une fiere façon,
Marchant en ordre, et font le limaçon,
Comme en bataille, affin de ne faillir,
Quand leur fauldra deffendre, ou assaillir,
Tousjours cryans, les ennemis sont nostres:
Et en tel poinct sont les six mil apostres
Deliberez sous l'espée Sainct Pol [1],
Sans qu'aulcun d'eulx se montre lasche ou mol.
Souventesfois par devant la maison
De Monseigneur viennent à grant foison
Donner l'aubade à coups de hacquebustes,
D'un aultre accord qu'espinettes ou flustes.
Aprés oyt-on sur icelle prairie
Par grant' terreur bruyre l'artillerie [2],
Comme canons doubles et racoursis,
Chargez de poudre, et groz boulets massifs,
Faisans tel bruyt, qu'il semble que la terre

[1] François de Bourbon, comte de Saint-Pol.

[2] Les plus anciennes éditions mettent: *Par grant horreur*. Mais cette différence est peu considérable.

Contre le ciel vueille faire la guerre.
Veoylà comment (dame trés renommée)
Triumphammemt est conduicte l'armée,
Trop mieulx aymant combattre à dure outrance,
Que retourner (sans coup feryr) en France.
De Monseigneur, qui escrire en vouldroit,
Plus cler esprit que le mien il fauldroit:
Puis je sens bien ma plume trop ruralle
Pour exalter sa maison liberalle,
Qui a chascun est ouverte et patente.
Son cueur tant bon gentilshommes contente,
Son bon vouloir gens de guerre entretient,
Sa grant' vertu bonne justice tient,
Et sa justice en guerre la paix faict,
Tant que chascun va disant (en effect)
Veoycy celuy tant liberal et large,
Qui bien merite avoir royalle charge:
C'est celuy-là, qui tousjours en ses mains
Tient, et tiendra l'amour de tous humains:
Car puis le temps de Cæsar dict Auguste,
On n'a point veu prince au munde plus juste.
Tel est le bruyt qui de luy court sans cesse
Entre le peuple et ceulx de la noblesse,
Qui chascun jour honneur faire lui viennent
Dedans sa chambre, où maints propoz se tiennent,
Non pas d'oyzeaux, de chiens, ne leurs abois:
Tous leurs deviz, ce sont haches, gros bois,

Lances, harnoys, estandars, gonfanons[1],
Salpestre, feu, bombardes et canons:
Et semble advis, à les ouyr parler,
Qu'oncques ne fust memoire de baller.
Bien escrirois encores aultre chose,
Mais mieulx me vault rendre ma lettre close
En cest endroict: car les muses entendent
Mon rude style, et du tout me deffendent
De plus rien dire, affin qu'en cuydant plaire,
Trop long escript ne cause le contraire.
Et pour autant (princesse cordialle,

[1] Le harnois étoit l'arme défensive des hommes d'armes, c'est-à-dire, cuirasse, casque, brassars et cuissars. Il étoit de fer battu et poli; c'est pourquoi il étoit appelé blanc harnois; et l'homme qui en étoit revêtu étoit dit armé à blanc. Le reste consistoit en armes offensives ayant encore d'autres noms, qui sont marqués dans une pièce satirique faite avant Clément Marot, et intitulée *Les quinze signes descendus en Angleterre*, où l'auteur dit :

Le signe neuf il plut après
rigandines et blanes harnoys,
Voulges, picques, et hommes d'armes,
Et neigea Jacobins et Carmes;
Merceries, pigues, éguillettes,
Et après il plut des fillettes,
De cela, je n'en doubte rien;
Je croy moy que tout yra bien.

Tige partant de la fleur lilialle)
Je vous supply ceste epistre en gré prendre,
Me pardonnant de mon trop entreprendre,
Et m'estimer (si peu que le dessers)
Tousjours du rang de vos trés humbles serfs,
Pryant celuy, qui les ames heurées
Fait triumpher aux maisons siderées,
Que son vouloir et souverain plaisyr
Soit mettre à fin vostre plus hault desyr.

IV.

A LADICTE DAME

TOUCHANT L'ARMÉE DU ROY EN HAYNAUT[1].

1521.

Ici veoit-on (trés illustre princesse) du roy la triumphante armée, qui un mercredy (comme sçavez) s'attendant avoir la bataille, par

[1] L'empereur Charles-Quint étoit venu jusqu'à Valenciennes avec trente mille hommes, mais il n'osa attendre l'armée de France, et se retira. François ne voulut jamais consentir à ce que le

parolles persuadentes à le bien servyr esleva le cueur de ses gens à si voulontaire force, qu'alors ils eussent non seulement combattu, mais foudroyé le reste du munde pour ce jour: auquel fut veuë la haultesse du cueur de maints chevaliers, qui par ardant desyr voulurent pousser en la flotte des ennemys, lors qu'en diffamée fuyte tournerent, laissant grand nombre des leurs ruynez en la campaigne par impetueux orage d'artillerie: dont il fut attainct le bastard d'Aimery, si au vif, que le lendemain fina ses jours à Valenciennes. Aprés peut-on veoir des anciens capitaines la rusée conduicte: de leurs gens d'armes la discipline militaire observée: l'ardeur des adventuriers, et l'ordre des Suysses [1], avec le triumphe general de

connétable de Bourbon et ses généraux lui conseilloient, de charger l'arrière-garde de l'empereur, qu'il auroit immanquablement défaite; et jamais il ne trouva depuis une occasion aussi favorable. Il y eut néanmoins quelques légères escarmouches.

[1] Louis XI est le premier de nos rois qui a pris des Suisses à son service; et, depuis ce temps-là, ils ont figuré dans nos armées aussi bien que dans celles de nos voisins.

l'honneur de Haynault, comme le basilisque premier voyant l'homme mortel. Aultre chose (ma souveraine dame) ne veoyons nous, qui ne soit lamentable, comme povres femmes désolées errantes (leurs enfans au col) au traverz du pays despouillé de verdure par le froid yvernal, qui jà les commence à poindre, puis s'en vont chauffer en leurs villes, villaiges et chasteaux mis à feu, combustion, et ruyne totale, par vengeance reciproque : veoyre vengeance si confuse et universelle, que nos ennemys propres font passer pitié devant nos yeux. Et en telle miserable façon, ceste impitoyable serpente, la guerre, a obscurcy l'air pur et net, par pouldre de terre seche, par salpestre, et pouldre artificielle, et par fumée causée de bois mortel ardant en feu (sans eau de grace) inextinguible. Mais nostre espoir par deça est, que les prieres d'entre vous, nobles princesses, monteront si avant ez chambres celestes, qu'au moyen d'icelles la trés sacrée fille de Jesus-Christ, nommée Paix, descendra trop plus luysante que le soleil, pour illuminer les regions gallicques. Et lors sera votre noble sang hors du dangier d'estre espandu sur les mortelles plaines. D'aultre part aux cueurs des jeunes dames et damoyselles entrera certaines espe-

rances du retour desyré de leurs marys, et vivront povres laboureurs seurement en leurs habitacles, comme prelats en chambres bien nattées[1]. Ainsy bien heurée princesse, esperons nous la non assez soubdaine venuë de Paix : qui toutesfois peult finablement revenir en despict de guerre cruelle : comme tesmoingne Minfant[2] en sa comedie de fatalle destinée, disant :

Paix engendre prosperité :
De prosperité vient richesse :

[1] Anciennement les tapisseries étoient rares ; il n'y en avoit que chez les grands seigneurs ; les autres se servoient de nattes. Cet endroit paroît imité de Villon, qui dit :

Sur mol duvet assiz ung graz Chanoine,
Lez ung brasier en chambre bien nattée,
A son costé gisant dame Sydoine,
Blanche, tendre, polye et attainctée,
Boire ypocras à jour et à nuyctée,
Rire, jouer, mignonner, et baiser
Et nud à nud pour mieulx des corps s'aysier.
Les veis tous deux par ung trou de mortaise;
Lors je congneuz que pour dueil appaiser,
Il n'est thrésor que de vivre à son aise.

[2] Voici ce que dit la Croix du Maine. Jacques Miffant, natif de Dieppe en Normandie, a écrit une comédie française, qu'il a intitulée *La déesse Astrée*, de laquelle il y a quelques vers ès

De richesse, orgueil, volupté:
D'orgueil, contention sans cesse:
Contention la guerre adresse:
La guerre engendre povreté:
La povreté, humilité:
D'humilité revient la paix:
Ainsy retournent humains faicts.

Veoylà comment (au piz aller, dont Dieu nous gard) peult revenir celle precieuse dame souvent appellée par la nation françoise, dedans les temples divins, chantans: Seigneur, donne nous paix. Laquelle nous vueille de brief envoyer iceluy Seigneur et Redempteur Jesus: qui vous doint heureuse vie transitoire, et en fin éternelle.

œuvres de Clément Marot son contemporain; mais Du Verdier, pag. 609, qui parle du même auteur, comme ayant traduit du grec un ouvrage de Xénophon, ne dit rien de sa comédie, et, pag. 255, il parle encore d'un David Miffant, ou Minffant aussi de Dieppe, qui a traduit en françois les offices de Cicéron, imprimés in 4°, à Paris, en 1502.

V.

A LA DAMOYSELLE

NÉGLIGENTE DE VENYR VEOIR SES AMYS.

Ne pense pas, trés gente damoyselle,
Ne pense pas, que l'amour, et vray zelle
Que te portons, jamaiz finysse et meure
Pour ta trop longue, et fascheuse demeure.
Fascheuse est elle, au moinz en nos endroicts.
Mais ores quand quarante ans te tiendrois
Loing de nos yeux, si auroit-on (pour veoir)
Recors de toy, et dueil de ne te veoir :
Car le long temps, ne l'absence loingtaine
Vaincre ne peult l'amour vraye et certaine.
Si t'advisons, nostre amye trés chere,
Que pardeçà ne se faict bonne chere,
Que de t'avoir on ne face un souhait.
Si l'ung s'en rit, si l'aultre est à son hait[1],

[1] C'est-à-dire son plaisir, mot ancien que nous avons banni de notre langue ; nous en avons pourtant retenu *souhait*, qui en est tiré. Ils en avoient fait aussi le verbe *haitter*, faire plaisir, dont la signification est exprimée dans ce rondeau,

Si l'ung s'esbat, si l'aultre se recrée,
Si tost qu'on tient propoz, qui nous agrée,
Tant que le cueur de plaisyr nous sautelle,
Pleust or à Dieu (ce dict-on) qu'une telle
Fust or, ici. L'aultre dict: pleust à Dieu
Qu'ung Ange l'eust transportée en ce lieu:
Mais plust à Dieu (dict l'aultre, qu'Astarot
L'apportast saine, aussi tost qu'un garrot.
Veoylà comment, pour ta fort bonne grace,
Il n'y a cil qui son souhait ne face
D'estre avec toy: et ne pouvons sçavoir
Pourquoy ne viens tes amys deçà veoir:
Le chemin n'ést ny fascheux, ny crotté,

quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait dans les règles. Mais qu'importe? Il est tiré d'un recueil de poésie intitulé : *Petit traité contenant en soy la fleur de toute joyeuseté*, in-16, Paris, 1540.

Helas frappez tout bellement,
Mon amy, car je suis tendrette,
Votre ouvraige très-bien me HAITTE,
Mais qu'alliez tout doulcettement
A ce premier commencement,
Pourceque jè suis trop jeunette,
Helas frappez.

Or recommencez hardyment,
Donnez dedans, la voye est faicte,
N'en souffrez aulcune disette,
Mais, mon amy, tout promptement
Helas frappez.

En moins d'avoir dict un obsecro te [1],
En nos quartiers tu serois arrivée:
Pourquoy donc es de nous ainsy privée?
Possible n'est que bien t'excuser sceusses,
Brief, nous vouldrions qu'aussy hault voller peusses
Que le hault mont d'Olympe ou Parnassus:
Ou qu'eusses or' le cheval Pegasus,
Qui te portast vollant par les provinces:
Ou qu'à present à ton vouloir tu tinses
Par le licol, par queuë, ou par collet
Le bon cheval du gentil Pacollet [2]:
Ou que ton pied fust aussi legier doncques
Que bische ou cerf, que le roy chassa oncques:
Ou que delà jusque icy courust eau,
Qui devers nous te menast en bateau.
Lors n'aurois-tu bonne excuse jamaiz,
Mais sçauroit on si en oubly tu metz
Les tiens amys. Car adoncq ne tiendroit,
Fors seulement au bon vouloir et droict,
Et à l'amour, qui aux gens donne soing
De venir veoir les amys au besoing:
Quoi qu'envers toi n'avons peur qu'elle faille,

[1] C'est une sorte de prière à la sainte Vierge qui se trouve dans la plupart des livres qui sont à l'usage de l'église chrétienne.

[2] Cheval fort célèbre dans le roman de Valentin et Orson.

Mais pryons Dieu, qu'excuse te defaille,
Affin qu'amour, qui oncq' ne te laissa,
A nos dẽsirs t'amene pardeçà.

VI.

DES JARTIERES BLANCHES.

1522.

De mes couleurs, ma nouvelle alliée,
Estre ne peult votre jambe liée,
Car couleurs n'ay, et n'en porteray mye,
Jusques à tant que j'auray une amye,
Qui me taindra le seul blanc que je porte,
En ses couleurs de quelque belle sorte.
Pleust or' à Dieu, pour mes douleurs estaindre,
Que vous eussiez vouloir de les me taindre:
C'est qu'il vous pleust pour amy me choisyr
D'aussy bon cueur que j'en ay bon desir:
Que dy je amy? Mais pour humble servant,
Quoy que ne soye un tel bien desservant.
Mais quoy? au fort, par loyaulment servyr
Je tascheroy à bien le desservyr.
Brief, pour le moins, tout le temps de ma vye,
D'une aultre aymer ne me prendroit envye.

10104086

Et par ainsy quand ferme je serois,
Pour prendre noir, le blanc je laisserois:
Car fermeté c'est le noir par droicture,
Pource que perdre il ne peult sa taincture.
Or porteray le blanc, ce temps pendant
Bonne fortune en amour attendant.
Si elle vient, elle sera receuë
Par loyaulté dedans mon cueur conceuë:
S'elle ne vient, de ma voulonté franche,
Je porteray tousjours livrée blanche.
C'est celle-là, que j'ayme le plus fort
Pour le present: vous advisant au fort,
Si j'ayme bien les blanches ceinturettes,
J'ayme bien mieulx dames qui sont brunettes.

VII.

AU ROY[1].

1518.

En m'esbatant je faits rondeaux en rythme,
Et en rythmant bien souvent je m'enryme[2]:

[1] Marot fit cette épître, étant assez jeune ; il paroît même qu'il n'avoit encore aucun établissement à la cour. Ainsi elle doit précéder l'épître II ; et peut-être cette petite pièce, avec les sollicitations de Jean Marot son père, fut-elle cause que le roi recommanda le fils à madame Marguerite, duchesse d'Alençon. Elle est en vers équivoqués ; c'étoit un régal de nos vieux poètes. Ils s'imaginoient qu'il étoit beau de mettre des vers de cette sorte dans leurs compositions. Plus ils en inséroient, plus ils se croyoient d'esprit ; et le peuple, qui en savoit encore moins que les poètes, les en estimoit davantage. Cretin s'y étoit plus adonné que les autres. Aussi Marot, en marquant le caractère de cet auteur dans sa complainte v, dit :

Ce bon Cretin au vers équivoqué.

Marot s'en est encore servi ailleurs ; mais rarement.

[2] Pour enrhumé ; c'est en ce sens que Rabelais

Brief, c'est pitié d'entre nous rythmailleurs,
Car vous treuvez assez de rythme ailleurs,
Et quand vous plaist, mieulx que moi, rythmassez;
Des biens avez, et de la rythme assez:
Mais moy à tout ma rythme et ma rythmaille
Je ne soustiens (dont je suis marry) maille.
Or ce me dict un jour quelque rythmart,
Vien ça, Marot, treuves-tu en rythme art,
Qui serve aux gens, toy qui as rythmassé?
Ouy vrayement (dy je Henry Macé)?
Car veoys-tu bien la personne rythmante,
Qui au jardin de son sens la rythme ente,
Si elle n'a des biens en rythmoyant,
Elle prendra plaisyr en rythme oyant:
Et m'est advis que si je ne rythmois,
Mon povre corps ne seroit nourry mois,
Ne demy jour: car la moindre rythmette
C'est le plaisyr, où fault que mon ryz mette:
Si vous supply, qu'à ce jeune rythmeur
Faciez avoir un jour par sa rythme heur:
Affin qu'on dye en prose, ou en rythmant
Ce rythmailleur, qui t'alloit enrymant,
Tant rythmassa, rythma et rythmonna,
Qu'il a congneu quel bien par rythme on a.

a dit liv. 1, ch. 13: *En rythmant souvent m'enryme;* et au liv. v, ch. 46: *Je ne sçaurois plus rythmer; la rythme me prend à la gorge.*

VIII.

POUR LE CAPITAINE BOURGEON

A MONSIEUR DE LA ROCQUE [1].

Comme à celuy en qui plus fort j'espere,
Et que je tiens pour pere, et plus que pere,
A vous me plains par cest escript leger,
Que je ne puis de Paris delloger,
Et si en ay vouloir tel, comme il fault:
Mais quoy, c'est tout: le reste me deffault,
J'entens cela qui m'est le plus duysant.
Mais que me vault d'aller tant devysant?
Venons au poinct: vous sçavez sans reproche
Que suis boiteux, au moins, comme je cloche:
Mais je ne sçay si vous sçavez comment
Je n'ai cheval, ne mulle, ne jument.
Parquoy Monsieur, je le vous fay sçavoir,
A celle fin que m'en faciez avoir:
Ou il fauldra (la chose est toute seure)
Que voyse à pied, ou bien que je demeure:
Car en finer je ne m'attens d'ailleurs.

[1] Le capitaine Bourgeon n'est autre que Marot, qui parle ici pour lui-même.

Raison pourquoy ? Il n'est plus de bailleurs [1],
Sinon de ceulx, lesquelz dormiroient bien.
Si vous supply, le très-cher seigneur mien,
Baillez assez, mais ne veillez dormyr.
Quand desespoir me veult faire gemyr,
Veoicy comment bien fort de lui me mocque :
O desespoir, croy que sous une rocque,
Rocque bien ferme, et pleine d'asseurance,
Pour mon secours est cachée esperance :
Si elle en sort, te donnera carriere,
Et pource donc reculle-toy arriere.
Lors desespoir s'en va saingnant du nez,
Mais ce n'est rien, si vous ne l'eschinez ;
Car aultrement jamaiz ne cessera
De tourmenter le bourgeon, qui sera
Tousjours bourgeon, sans raisin devenyr,
S'il ne vous plaist de lui vous souvenyr.

[1] C'est un jeu de mots assez froid, que le poète emploie ici.

IX.

POUR LE CAPITAINE RAISIN,

AUDICT SEIGNEUR DE LA ROCQUE[1].

En mon vivant je ne te feis sçavoir
Chose de moy, dont tu deusses avoir
Ennuy ou dueil : mais pour l'heure presente,
Trés-cher seigneur, il fault que ton cueur sente
Par amytié, et par ceste escripture
Un peu d'ennuy de ma male adventure.
Et m'attens bien qu'en maints lieux où yras,
A mes amys ceste epistre liras.
Je ne veux pas aussy que tu leur celes :
Mais leur diras, amys, j'ai des nouvelles
D'un malheureux, que Venus la déesse
A forbany de soulas et liesse.
Tu diras vray, car maulx me sont venuz

[1] Ce capitaine Raisin est le même Marot qui, dans l'épître précédente, s'est nommé le capitaine Bourgeon. Comme il n'y avoit pas long-temps que la maladie étoit connue en France, on n'avoit pas encore découvert les remèdes les plus prompts et les plus efficaces, que le grand usage du mal a fait rechercher depuis.

Par le vouloir d'impudicque Venus,
La quelle feit tant par mer, que par terre
Sonner un jour contre femmes la guerre,
Où trop tost s'est maint chevalier treuvé,
Et maint grant homme à son dam espreuvé,
Maint bon courtaut y fut mis hors d'alaine,
Et maint mouton y laissa de sa laine.
Brief, nul ne peult (soit par feu, sang, ou mine)
Gaigner proffit en guerre feminine:
Car leur ardeur est aspre le possible:
Et leur arnois hault et bas invincible.
Quant est de moy, jeunesse povre et sotte
Me feit aller en ceste dure flotte,
Fort mal garny de lances et escuz:
Semblablement le gentil dïeu Bacchuz
M'y amena accompaigné d'andouilles,
De groz jambons, de verres, et gargouilles,
Et de bon vin versé en maint flascon:
Mais je y receuz si grand coup de faucon[1],

[1] C'étoit le terme dont on se servoit alors, et dont on s'est encore servi depuis pour désigner les femmes dont la santé est encore plus équivoque que la conduite. On le voit par une chanson faite du temps de la ligue contre le duc de Mayenne de la maison de Guise, prince assez maleficié par les plaisirs auxquels il se livroit. La voici:

Que chacun preste l'oreille,

Qu'il me fallut soubdain faire la poulle,
Et m'en fuyr, de peur, hors de la foulle.
Ainsi navré, je contemple, et remire,
Où je pourrois treuver souverain mire:
Et prenant cueur aultre que de malade,
Vins circuyr les limites d'Archade,
La Terre neufve, et la grant' Tartarie,
Tant qu'à la fin me treuvay en Surie:
Où un grant turc me vient au corps saisyr,
Et sans avoir à luy faict desplaisyr,
Par plusieurz jours m'a si trés bien frotté
Le doz, les reins, les braz, et le costé,
Qu'il me convint gesyr en une couche,
Cryant les dents, le cueur, aussy la bouche,
Disant helas, ô Bacchuz puissant dieu,
M'as-tu mené exprez en ce chaut lieu,
Pour veoir à l'euil moy le petit Raisin
Perdre le goust de mon proche cousin?
Si une fois puis avoir allegeance,
Certainement j'en prendray bien vengeance,

Et vous orrez tantost merveille
De l'effet du Catholicon:
La drogue est si souveraine,
Qu'elle a guéry monsieur du Maine,
De la morsure d'un faux c...

Voyez les remarques sur la satire Ménipée, tom. 2, pag. 26, édition de 1711.

Car je feray une armée legere,
Tant seulement de lances de fougere,
Camp de taverne, et pavois de jambons,
Et bœuf sallé, qu'on treuve en mangeant bons:
Tant que du choc rendray tes flacons vuides,
Si tu n'y metz grand ordre, et bonnes guides.
Ainsy j'esleve envers Bacchuz mon cueur,
Pource qu'il m'a privé de sa liqueur,
Me faisant boire en chambre bien serrée
Fade ptisane, avecques eau ferrée,
Dont souvent fay ma grand' soif estancher.
Veoylà comment, ô Monseigneur tant cher,
Sous l'estendard de fortune indignée,
Ma vye fut jadis predestinée.
En fin d'escript, bien dire le te vueil,
Pour adoucyr l'aigreur de mon grand dueil:
Car dueil caché en desplaisant couraige
Cause trop plus de douleur et de raige,
Que quand il est par parolles hors mys,
Ou declaré par lettre à ses amys.
Tu es des miens le meilleur espreuvé:
A Dieu celuy que tel j'ay bien treuvé.

10104086

X.

AMONSIEUR BOUCHAR,

DOCTEUR EN THEOLOGIE[1].

1525.

Donne response à mon present affaire,
Docte docteur. Qui t'a induict à faire
Emprisonner depuis six jours en çà,
Un tien amy, qui oncq ne t'offensa?
Et vouloir mettre en luy crainte et terreur
D'aigre justice, en disant que l'erreur
Tiens de Luther? Point ne suis lutheriste,

[1] La crainte que l'on eut de voir pulluler en France les erreurs de Luther et des sacramentaires de Zuingle, donna lieu de créer un inquisiteur de la foi. Le docteur Bouchar l'étoit en 1525, et Marot fut arrêté à sa requête; mais cependant à la sollicitation secrète de Diane de Poitiers. Le vieux docteur ne fit rien pour le pauvre Marot. Il fallut de fortes sollicitations pour obtenir sa liberté.

Ne zuinglien [1], et moins anabaptiste [2] :
Je suis de Dieu par son fils Jesus-Christ.
Je suis celuy, qui ai faict maint escript,
Dont ung seul vers on n'en sçauroit extraire,
Qui à la loy divine soit contraire.
Je suis celuy qui prens plaisyr et peine

[1] Leur chef étoit Ulric Zuingle, curé de Zuric en Suisse, qui se mit à dogmatiser contre l'église en 1516 ou 1517. On les nomme aussi sacramentaires, parce qu'ils attaquoient l'efficace et la sainteté des sacremens, surtout de celui de l'autel, qu'ils prétendoient n'être qu'une simple figure de ce que Jésus-Christ avoit fait dans la Cène.

[2] J'ai deux éditions de Paris, de Bonnemere, de 1536 et 1538, qui mettent *encores moins papiste*. Toutes les autres éditions écrivent comme celle-ci, *anabaptiste*. Ces anabaptistes paroissoient depuis 1520, que Jean de Leyde en fut le chef, et fit de si grands ravages à Munster et dans la Westphalie. Voici comme l'édition de Bonnemere met ce vers et les suivans :

Ne zuinglien, encores moins papiste
Je ne fuz onc, ne suis et ne seray
Sinon chrestien, et mes jours passeray,
S'il plaist à Dieu, sous son filz Jésus-Christ.

On voit que Marot a fait des changemens dans cette épître, et a retranché le deuxième et le troisième vers de ceux que nous rapportons ici.

A louer Christ, et sa mere tant pleine[1]
De grace infuse : et pour bien l'espreuver,
On le pourra par mes escripts treuver.
Brief celuy suis, qui croy, honore et prise
La saincte, vraye et catholicque église.
Aultre doctrine en moy ne veulx bouter :
Ma loy est bonne, et si ne fault doubter
Qu'a mon pouvoir ne la prise et exausse,
Veu qu'un payen prise la sienne fausse.
Que quiers-tu donc, ô docteur catholicque?
Que quiers-tu donc? As-tu aulcune picque
Encontre moy? ou si tu prens saveur
A me trister dessoubz aultruy faveur?
Je croy que non, mais quelque faulx entendre
Ta faict sur moy telle rigueur estendre.
Doncques refrains de ton couraige l'ire :
Que plust à Dieu qu'ores tu peusses lire
Dedans ce corps de franchise interdict :
Le cueur verrois aultre qu'on ne t'a dict.
A tant me tais, cher seigneur nostre maistre,
Te supplyant à ce coup amy m'estre.
Et si pour moy à raison tu n'es mys,
Fais quelque chose au moins pour mes amys,
En me rendant par une hors boutée
La liberté, laquelle m'as ostée.

[1] Voyez les chants I et II, et le rondeau III sur la conception de la Sainte-Vierge.

XI.

A SON AMY LYON JAMET

DE SENSAY EN POICTOU[1].

1525.

Je ne t'escry de l'amour vaine et folle,
Tu veois assez, s'elle sert, ou affole:
Je ne t'escry ne d'armes, ne de guerre,
Tu veois, qui peult bien, ou mal y acquerre:
Je ne t'escry de fortune puyssante,
Tu veois assez, s'elle est ferme ou glyssante:
Je ne t'escry d'abuz trop abusant,
Tu en sçais prou, et si n'en vas usant:
Je ne t'escry de Dieu, ne sa puyssance

[1] Marot écrivit en 1525 de la prison du Châtelet à Paris, cette épître si ingénieuse à Lyon Jamet son ami particulier, pour l'engager à venir travailler à sa délivrance, ce qu'il fit généreusement et avec succès dans le temps que les froids amis du poète s'embarrassoient peu de lui. Il y a encore quatre épîtres ou lettres à Lyon Jamet; ce sont les 41, 43, 44 et 45 du Coq à l'Ane, et une autre de Lyon Jamet à Marot : c'est la 46e.

C'est à lui seul t'en donner congnoissance :
Je ne t'escry des dames de Paris,
Tu en sçais plus que leur propres marys :
Je ne t'escry, qui est rude, ou affable,
Mais je te veulx dire une belle fable :
C'est assavoir du lyon et du rat [1].
Cestuy lyon, plus fort qu'un vieil verrat,
Veit une fois, que le rat ne savoit
Sortyr d'un lieu, pour autant qu'il avoit
Mengé le lard, et la chair toute cruë [2].
Mais ce lyon (qui jamaiz ne fut gruë)
Treuva moyen, et maniere, et matiere
D'ongles et dens, de rompre la ratiere :
Dont maistre rat eschappe vistement :
Puis met à terre un genouil gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercyé mille fois la grant' beste :
Jurant le dieu des souris et des rats,

[1] Marot s'est ici représenté lui-même sous la figure d'un rat; et, comme il est quelquefois dangereux de se donner certains noms peu favorables, Sagon s'est avisé, dans la suite, de traiter Marot de rat pelé, dans les pièces qu'il fit contre ce poète pendant son exil de 1535.

[2] Voyez la Ballade VI, qui fait entendre que c'est pour avoir mangé du lard, sans doute en carême, que Marot avoit été arrêté.

Qu'il lui rendroit. Maintenant tu veoirras
Le bon du compte. Il advint d'adventure
Que le lyon, pour chercher sa pasture,
Saillit dehors sa caverne, et son siege:
Dont par mal heur, se treuva pris au piege,
Et fut lyé contre un ferme poteau.
Adoncq le rat, sans serpe, ne coulteau,
Y arriva joyeux, et esbaudy,
Et du lyon, pour vray, ne s'est gaudy:
Mais despita chats, chates, et chatons,
Et prisa fort rats, rates, et ratons,
Dont il avoit treuvé temps favorable
Pour secouryr le lyon secourable:
Auquel a dict, tais-toi, lyon lyé;
Par moy seras maintenant deslyé:
Tu le vaulx bien, car le cueur joly as:
Bien y parut, quand tu me deslyas.
Secouru m'as fort lyonneusement,
Or secouru seras rateusement.
Lors le lyon ses deux grans yeux vertit,
Et vers le rat les tourna un petit,
En lui disant, ô povre verminiere,
Tu n'as sur toy instrument, ne maniere,
Tu n'as coulteau, serpe, ne serpillon,
Qui sceust coupper corde, ne cordillon,
Pour me jecter de ceste estroicte voye:
Va te cacher, que le chat ne te voye.

Sire lyon, dit le fils de souris,
De ton propoz, certes, je me souris,
J'ai des coulteaux assez, ne te soucye,
De bel oz blanc plus tranchans qu'une sye :
Leur gaine c'est ma gencive et ma bouche :
Bien coupperont la corde qui te touche
De si trés prés : car j'y mettray bon ordre.
Lors sire rat va commencer à mordre
Ce groz lien : vray est qu'il y songea
Assez long-temps, mais il le vous rongea
Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt :
Et le lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : nul plaisyr, en effect,
Ne se perd point, quelque part il soit faict.
Veoylà le conte en termes rythmassez :
Il est bien long, mais il est viel assez,
Tesmoing Esope, et plus d'un million.
Or viens me veoir, pour faire le lyon :
Et je mettray peine, et sens, et estude
D'estre le rat, exempt d'ingratitude :
J'entens, si Dieu te donne autant d'affaire
Qu'au grand lyon : ce qu'il ne vueille faire.

XII.

EXCUSES

D'AVOIR FAICT AULCUNS ADIEUX [1].

1529.

SUSCRIPTION.

Clement Marot aux gentilz Veaux [2],
Qui ont faict les adieux nouveaulx.

Satyriques trop envieux
Ecrivans de plume lezarde,

[1] A peine se fut-il éloigné sur la fin de 1528 avec quelque sorte de disgrâce, qu'un certain nombre de rimailleurs commencèrent à tomber sur lui, et firent paroître sous son nom de mauvaises pièces, et surtout des adieux satiriques aux dames de Paris, parmi lesquelles on en avoit indiqué que Marot aimoit et respectoit. C'est contre ces adieux que le poète s'élève si agréablement dans cette pièce.

Comme ces adieux ne sont pas bien longs, les voici tels que nous les avons trouvés dans l'édition de Clément Marot, de Paris, chez Denis Janot, in-16 1538, folio 146,

Adieu Paris la bonne ville

Vous avez faict de beaulx adieux,

Adieu de Meaux la Jeanneton;
Adieu celle de corps habile,
Adieu blanche comme coton :
Adieu la belle au dur teton,
Adieu vous dictz comme une trippe,
Adieu étroictes, ce dit-on,
Adieu vous dictz, comme une pippe,
Adieu la belle ferronniere,
Puis qu'aprés nostre court allons,
Adieu la belle heronière,
Adieu la blonde aux gris tallons,
Adieu vous et vos estallons,
Adieu celle qui dissimule,
Adieu vous dictz, culz de mellons,
Adieu vous dictz dessus ma mulle.

Les adieux tels qu'ils sont dans l'édition d'Anvers de 1539 ne sont pas tout-à-fait conformes à ceux que nous venons d'exprimer : les voici :

Adieu Paris la bonne ville,
Adieu de Meaux la Janneton,
Adieu Lieutenande civile,
Adieu la Grive et Caqueton,
Adieu Truchale au dur teton,
Adieu vous dictz comme une trippe,
Adieu estroictes, ce dit-on,
Adieu vous dictz comme une pippe.
Adieu la belle feronniere,
Puisqu'aprés nostre court allons,
Adieu la belle heroniere.
Adieu la blanche aux courts tallons;
Adieu vous et vos estallons :

Le feu sainct Anthoine les arde[1] :
Puis vostre langue se hazarde
De semer, que je les ai faicts,
Ainsy le coulpable se garde,
Et l'innocent porte le faix.

Si mentez-vous bien par la gorge,

Adieu l'abbé, adieu les bulles,
Adieu vos pigeons et coulons
Adieu vous dictz, mulle des mulles.

Et il paroît que ces derniers adieux de l'an 1539 sont plus originaux que ceux que nous avons rapportés, tirés de l'édition de Denys Janot, puisque, selon Clément Marot, on avoit inséré dans ces adieux le nom de quelques dames dont il étoit serviteur; ce qui se trouve dans ceux de l'édition d'Anvers.

* Veaux pour sots : c'étoit une ancienne manière de parler; comme on le voit par ces paroles de Leferon dans son histoire latine de Louis XII, lib. 3 : *Galli socordes et stultos vituli nomine designare soliti sunt.*

[1] C'étoit une imprécation familière dans ces temps-là, comme on le voit par Marot même, épître LIV, et par Coquillart, monologue des Perruques saint *Antoine arde le tripot :* saint *Antoine arde la monture.*

Sur dames ne suis animé :
Et ne sortit oncq de ma forge
Un ouvraige si mal lymé :
Et ne sera mien estimé
Par ceulx qui congnoissent ma veine.
Brief, il est un peu mal rythmé,
Mais la raison en est bien vaine

Et en cela plus fols que fins,
Vous vous monstrez apertement :
Car pour bien venyr à vos fins,
Besongner falloit aultrement.
Si parlé eussiez seulement
De six, qui haine m'ont voué,
On vous eust creu facilement,
Et j'eusse le tout advoué.

Mais ung chascun juger peult bien
Que parler ne vouldrois des femmes,
Qui ne m'ont offensé en rien,
Et qui n'eurent jamaiz diffames.
Et puis vous y meslez les dames,
Qui sçavent que suis leur servant :
C'est trés mal entendu vos games,
Pour mettre vos chantz en avant.

Bien ne mal n'ay voulu escrire

De tant honnestes damoyselles.
Et quand d'elles vouldrois rien dire
Je ne ferois point faulx libelles:
Plustost leurs louenges trés belles
Dirois en mon petit sçavoir,
Pour aqueryr la grace d'elles,
Que chascum mest peine d'avoir.

Dames, où n'y a que reprendre,
Et qui tenez l'honneur trés cher,
A moy ne vous en vueillez prendre,
Oncques ne pensay d'y toucher.
Vueillez vous doncques attacher
Aux meschans et sots blasonneurs,
Qui n'ont sceu, comment me fascher,
Sinon en touchant vos honneurs.

De tigne espesse de six doigts,
D'un euil hors du chef arraché,
De membres aussy secs que bois,
D'un nez de fins cloux attaché,
De tout cela soit entaché,
Qui telz beaulx adieux a faict naistre
Quand il sera ainsy merché,
Il sera aisé à congnoistre.

XIII.

AUX DAMES DE PARIS,

QUI NE VOULOIENT PRENDRE LES PRÉCÉDENTES EXCUSES EN PAYEMENT[1].

1529.

Puis qu'au partir de Paris ce grant lieu,
On vous a dict trop rudement adieu,
Dire vous veulx, maugré chascun langard,
A l'arriver doulcement Dieu vous gard.
Dieu vous gard' donc, mesdames tant poupines.
Qui vous faict mal? treuvez vous des espines
En ces adieux? ces beaulx rethoricqueurs
Ont-ilz au vif touché vos petits cueurs?
Croyez de vray que le grand Lucifer
S'en chauffera un jour en son enfer:
Car ce n'est point jeu de petits enfans,
D'ainsy toucher vos honneurs triumphans.

[1] Cette lettre fut faite en 1529, lorsque l'on négocioit pour retirer des mains de Charles-Quint les deux enfans de France donnés en otage au lieu de François Ier.

Or puis qu'advient que ce mal vous avez,
Gueryssez vous, si gueryr vous sçavez:
Quant est de moy, je ne sçay medecine,
Emplastre, unguent, ny herbe, ny racine,
Qui sceust au vray l'aigreur diminuer
De vostre mal qui veult continuer:
Mais je sçay bien, comme il ne croistra point
Et ne poindra par moy non plus qu'il poinct,
Tant seulement fault que plus ne croyez
Qu'il vient de moy, car certaines soyez
Que si ma plume endroict vous se courrousse,
Il n'y aura blanche, noire, ny rousse,
Qui bien ne sente augmenter son angoisse,
Et qui au doigt, et à l'euil ne congnoisse
Combien mieulx picque un poëte de roy,
Que les rythmeurs qui ont faict tel defroy.
Non que ce soit de picquer ma coustume;
Mais il n'est bois si verd qui ne s'allume.
Tant plus me suis par escript excusé,
Tant plus m'avez de parolle accusé,
Usant en moy de menasses follettes:
Puis, quand sentez vos puyssances foiblettes,
Allez querant aux hommes allegeance,
En leur chantant, faictes m'en la vengeance.
O foible gens, qui ne se peult, en somme,
D'homme venger sinon par secours d'homme!
Bon est l'ouvrier, qui ne fit pas esgale

Vostre puyssance à la voulonté male,
Puis qu'en tout caz, et en toute saison
Vostre appetit surmonte la raison.
Ces mots ne vont jusques aux vertueuses.
Mais dictes moy vous aultres bien fascheuses,
Quand des adieux j'eusse advoué l'affaire
Sans m'excuser, qu'eussiez-vous sceu pis faire?
Vous me tenez termes plus rigoureux,
Que le drappier au berger douloureux[1].
Si n'est-il loup, louve, ne louveton,
Tigre, n'aspic, ne serpent, ne luthon,
Qui jamais eust sur moy la dent boutée,
Si mon excuse il eust bien escoutée.
Avez-vous donc les cueurs moins damoyseaux
Qu'aspicz, ne loups, et tels gentilz oyseaux?
Je croy que non: partout avez louenges
D'humble parler, et de visaiges d'anges[2]:

[1] Il parle du drapier connu par la farce de l'avocat patelin, de qui le berger avoit volé les agneaux et les moutons. Le drapier le vouloit traiter durement, et de fait il l'attira en justice, et en fut une seconde fois la dupe.

[2] Le Champion l'avoit dit long-temps avant Marot, fol. 94.

On voit voulontiers beaulx chevaulx,
Belles femmes, beaulx paremens,
Beaulx bois, beaulx prez, et monts et vaulx,

Et de ma part me semblent vos façons
Sucre en doulceur: et en froideur glaçons.
Si trompé suis, je dy que la couleuvre
En vos jardins soubz doulces fleurs se cueuvre.
Certes je croy que vous cuydez sans faincte
Que j'ay basty mes excuses par craincte:
Bien peu s'en fault que ne die en mes vers
Propoz de vous, qui monstre le revers.
Ma muse ardante aultre chose ne quiert,
L'encre le veult, la plume m'en requiert:
Et je leur dy que rien de vous ne sçay:
Mais Dieu vous gard', que j'en face l'essay.
N'ay-je passé ma jeunesse abusée
Autour de vous laquelle j'eusse usée
En meilleur lieu (peut-estre en pire aussy)
Rien ne diray, n'ayez aulcun soucy:

Beaulx soleils et beaulx elemens;
Belles dames, beaulx ornemens,
Beaulté de femme est aucthenticque
Sur tous les humains, pas ne mens,
Elles ont visaige angelicque.

Semblablement se veu n'eussiez
Femme jusques à cestuy jour,
Et veoir une dame peussiez
En la beaulté de son atour,
Tu dirois, je veoy là la fleur
Du munde, et la joye des joyes,
La beaulté, l'honneur et l'amour,
Et par mon ame si feroyes.

Et si en sçay, bien je l'ose asseurer,
Pour faire rire, et pour faire pleurer.
Mais que vauldroit d'en travailler mes doigts
Sur le papier? Mores, Turcs, et Medoys
Sçavent vos cas: la terre n'est semée,
Sinon du grain de vostre renommée.
Brief, pour escrire y a bien d'aultres choses
Dedans Paris trop longuement encloses.
Tant de broillis, qu'en justice on tolere.
Je l'escrirois, mais je crains la colere:
L'oysiveté des prestres et cagots,
Je la dirois, mais gare les fagots:
Et des abuz dont l'eglise est fourrée,
J'en parlerois, mais gare la bourrée.
De tout cela et de vous me tairoye,
Et en chemin plus beau me retrairoye,
Quand me viendroit d'escrire le desyr.
Je blasmerois guerre qui faict gesyr
Journellement par terre, en grant outrance,
Les vieulx souldars, et les jeunes de France.
Ou employrois la mienne blanche carte
Du bien de paix, la pryant qu'elle parte
Du hault du ciel pour venir visiter
Princes chrestiens, et entr'eulx habiter.
Ou dirois loz meritoire de ceulx
Qui bien servans n'ont l'esprit paresseux.
A la cercher, taschans, comme loyaulx,

Tirer deçà les deux enfans royaulx [1].
Ou parlerois, usant du plus hault style,
De maint conflict cruel, dur, et hostyle,
Où l'on a veu charger, et presses fendre [2]
Nostre bon roy, pour vous aultres deffendre,
Ce temps pendant que preniez vos delicts
(Sans nul dangier) en vos chambres et licts.
Où compterois de luy maint grand oraige
De grant fortune, et son plus grant ouvraige
Qui sous le faix n'a esté veu ployer.
Veoylà les poincts où voudrois m'employer,
Sans m'amuser à rythmer vos adieux:
Et faictes moy mines de groingz et d'yeulx,
Tant que vouldrez: oncques ne prins visée
Pour vous lascher un seul traict de risée,
Et m'en croyez: mais les langues qui sonnent,
Comme un clicquet, tousjours le bruyt me donnent
De tous escriptz, tant soient lourdement faicts:

[1] Anne de Montmorenci négocioit leur liberté; et les trois princesses, madame Louise de Savoye, Madame Marguerite, reine de Navarre, et Madame Marguerite d'Autriche, s'assemblèrent peu de mois après pour le traité de Cambray, qui devoit être la base de cette délivrance.

[2] Ce fut à la bataille de Pavie, où François Ier a mérité, malgré sa disgrâce, le titre de héros par les grandes actions qu'il y fit.

Ainsy soustiens des asnes tout le faix
Or estes-vous dedans Paris six femmes,
Qui un escript tout farsy de diffames
M'avez transmys: et quand aulcun se boute
A l'escouter, luy semble qu'il escoute,
En plein marché, six ordes harengeres
Jecter le feu de leurs langues legeres
Contre quelcun. Va vilain farcereau,
Maraut, belistre, yvrogne, macquereau,
Comme une pye en caige injurieuse.
En vostre epistre aussy tant furieuse,
M'avez reprins que je veulx faire bragues
Dessuz l'amour sans chaisnes et sans bagues,
Ha (di-je lors) il fault que chascun croye
Qu'a tout oyseau il souvient de sa proye.
Vos grans faucons, qui furent fauconneaux [1],
Vollent tousjours pour chaisnes et anneaux.
Puis vous touchez et les morts, et les vifz:
Respondez moy, pourquoy en vos deviz
Blasmez-vous tant feu mon pere honoré,
Qui vostre sexe a tant bien decoré
Au livre dict, des dames l'advocate

[1] C'étoit ainsi qu'on s'expliquoit; cela est dans le goût du temps, témoin cette épigramme, que Saint-Gelais adresse à une amie, par laquelle il avoit été disgracié (pag. 247 de ses poésies).

J'ay autre fois vostre faucon tenu,

J'estimerois la recompense ingrate,
Si pour vous six eust travaillé sa teste :
Mais il parla de toute femme honneste :
Non que sur vous je treuve que redire ,
Ainçois chascun vous doit nommer , et dire
Avant la mort les six canonisées.
Ou (pour le moins) les six chanoinisées.
Quant au resveur, qui pour tels vieulx registres
Print tant de peine à faire des épistres
Encontre moy, pour tous les menuz droits
De son labeur, seulement je vouldrois,
Qu'il eust couvert de vous six la plus saine;
Il auroit beau se laver d'eaux de Seine
Après le coup. Ha le vil blasonneur,
C'est luy qui feit sur les dames d'honneur
Tous les adieux : et vous six l'en pryates :
Puis dessuz moy le grand haro cryastes[1].

Et m'en suis veu seul gouverneur et maistre,
Et l'ai tousjours si bien entretenu,
Que l'ay voulu de ma propre main paistre ;
Mais le vilain ne me veult plus congnoistre.
Madame, hélas! regardez que vous faictes;
Je vous tenois pour autre que vous n'estes,
Rendez-le moy ; et si le puis tenir,
J'ai une longe et deux belles sonnettes,
Que luy donray pour mieulx le retenir.

[1] Cri de justice usité en Normandie; celui qui le crioit sur quelqu'un, aussi bien que celui sur le-

Sçachans de vray que pour vous seulement
On n'eust cryé dessuz moy nullement.
Et de bon heur prinstes un secretaire
Propre pour vous. Oncques ne se sçeut taire
De composer en injure et meschance:
Je le congnois. Or prenons aultre chance.
Je suis d'adviz que veniez appoinctant:
Quant au courroux, en moy n'en a point tant
Que pour le bien de vous six je ne veille.
Et qu'ainsy soit, en amy vous conseille
Que desormaiz vostre bec teniez coy:
Car vostre honneur ressemble ung ne sçay quoy,
Lequel tant plus on le va remuant,
Moins il sent bon, et tant plus est puant.
Et quant orrez ces miens presens alarmes,
Ayez bon cueur, et contenez vos larmes
Que vous avez pour les adieux renduës:
Las, mieulx vauldroit les avoir espanduës
Dessuz les pieds de Christ, les essuyans
De vos cheveux, et vos pechez fuyans
Par repentance avecques Magdalaine.
Qu'attendez-vous? Quand on est hors d'alaine,
La force fault. Quand vous serez hors d'aage,
Et que vos nerfs sembleront un cordaige,

quel il étoit crié, étoient obligés tous deux d'aller en prison jusqu'à ce qu'on leur eût rendu justice.

Plus de vos yeulx larmoyer ne pourrez,
Car sans humeur seiches vous demourrez:
Et quand vos yeulx pourroient plourer encores,
Où prendrez-vous les cheveux, qu'avez ores,
Pour essuyer les pieds du roy des cieux?
Croyez qu'à tel mystere prescieux,
Ne serez lors du bon ange appellées,
Pource que trop serez vieilles pellées[1]:
Desjà vous prend icelle maladie.
Vous voulez faire, et ne voulez qu'on die.
Cessez, cessez toutes occasions,
Si prendront fin toutes derisions:
C'est le droict poinct pour clorre les passaiges
Aux mal disans. Et vous aultres bien saiges,
Qui des adieux ne fustes point touchées,
Et vous aussy que l'on y a couchées,
Et qui pourtant comptant n'en feistes mye,
Nulle de vous ne me soit ennemye,

[1] Cette maladie, qui n'est que trop commune, s'appelle encore la pellade dans une épigramme au duc de Mayenne, chef de la ligue.

La pellade vous avez prise,
Par la brêche que vous sçavez,
Gardez la, puisque vous l'avez,
Monsieur, elle est de bonne prise.

Cette maladie fut apportée de Naples en Flandres, en 1494.

Je vous supply, pour telles bourgeoisettes,
Qui vont cerchant des noises pour noisettes,
On veoit assez que vous estes entieres
De n'avoir prinz à cueur telles matieres.
Aussy n'est-il blason, tant soit infame,
Qui sceust changer le bruyt d'honneste femme;
Et n'est blason, tant soit plein de louenge,
Qui le renom de folle femme change.
On a beau dire, une colombe est noire,
Un corbeau blanc: pour l'avoir dict, fault croire
Que la colombe en rien ne noircyra,
Et le corbeau de rien ne blanchyra.
Certainement les vertus qui s'espendent
Dessuz vos cueurs, si fort vostre me rendent,
Que, pour l'amour de vous n'eusse jamaiz
Contre elles fait ceste presente: mais
Tant m'ont pressé d'escrire, et me contraignent,
Qu'il semble au vray que plaisyr elles preignent
En mes propoz: et ont bien ce credict,
Que si je n'ay assez à leur gré dict,
Je leur feray un livre de leurs gestes
Intitulé: Les six vieilles Digestes:
Et si n'auray de matiere deffault.
J'en ay encor plus qu'il ne leur en fault:
Mais pour ceste heure elles prendront en gré,
Car au propoz, où elles m'ont encré,
Veulx mettre fin, et avant que l'y mettre,

Vostre Clement vous prye en ceste lettre,
Dames d'honneur, que ces femmes notées
Soient desormaiz d'autour de vous ostées,
Ne plus, ne moins qu'on oste mauvaise herbe
D'avec l'espy, dont on faict bonne gerbe:
Vous advizant que trop plus sont nuysantes
A vos honneurs, que les rythmes cuysantes
Des sots adieux, et toutes fois, affin
Que mon escript ne se fasche à la fin,
Je leur vois dire un adieu sans rancune.
Adieu les six, qui n'en vallez pas une,
Adieu les six, qui en vallez bien cent.
Qui ne vous veoit, de bien loing on vous sent.

XIV.

EPISTRE

QU'IL PRESENTA A BOURDEAUX, A LA ROYNE ELEONOR, A SON ARRIVÉE D'ESPAIGNE AVEC MESSIEURS LES DEUX ENFANS DU ROY, DELIVREZ DES MAINS DE L'EMPEREUR CHARLES LE QUINT [1].

1530.

Puis que les champs, les monts, et les vallées,
Les fleuves doulx, et les undes sallées,

[1] François Ier avoit épousé d'abord Claude de

Te font honneur à la venuë tienne,
Princesse illustre, et royne trés-chrestienne,
Puis que clerons, et bombardes tonnantes,
Chantres, oyseaulx de leurs voix raisonnantes
Tous à l'envy maintenant te saluent,
Feray-je mal, si de ma plume fluënt
Vers mesurez, pour saluer aussy
Ta grant' haulteur qui rompt nostre soucy?
Certes le son de ma lettre n'a garde
D'estre si dur comme d'une bombarde:
Et si n'est point mortel en terre: comme
Voix de clerons, ou d'oysellet, ou d'homme:
Parquoy je croy que de toy sera priz
Autant à gré. Doncques perle de priz,
Par qui nous est tant de joye advenuë,
Tu sois la bien (et mieulx que bien) venuë.
Pourquoy as faict si longue demourée?
Certainement ta venuë honorée
De tarder tant tous languyr nous faisoit:

France, fille de Louis XII, de laquelle il eut trois princes et trois princesses. Le mariage d'Eléonore d'Autriche fut commencé à Madrid en 1526, et entièrement conclu et terminé en France, lorsque la reine Eléonore y conduisit, en 1530, les deux enfans de France. C'est là le sujet de cette épître.

Mais bien sçavons que trop t'en desplaisoit.
N'est-ce pas toy, qui du roy fus esprinse
Sans l'avoir veu? mesmes aprés sa prinse:
Où tellement aux armes laboura,
Que le corps pris, l'honneur luy demoura[1],
N'est-ce pas toy, qui sentis plus fort croistre
L'amour en toy, quand tu vins à congnoistre
Et veoir son port, forme, sens, et beaulté,
Qui ne sent rien que toute royaulté?
N'est-ce pas toy, qui songeois nuict et jour
A le remettre en son privé sejour?
Et qui depuis, en prison si amere,
A ses enfans feis office de mere,
Jusqu'à donner à ton cher frere Auguste
Doubte de toy? veoyre doubte trés juste:
Car je croy bien, si eusses eu l'usaige
Des arts subtilz de Medée la saige,
Qu'en blancs vieillards tu eusses transformez
Ces jeunes corps tant beaulx et bien formez
Pour les mener secrettement en France,

[1] Cela se rapporte à ce que François Ier écrivit à Madame d'Angoulême sa mère, après la perte de la bataille de Pavie, et après sa prise. *Madame*, dit-il, *tout est perdu hormis l'honneur.* Et il avoit raison; car il fut un héros, tout vaincu qu'il étoit.

Et puis rendu leur eusses leur enfance.
Or, Dieu mercy, amenez les as tu
Sans nigromance, ou magicque vertu:
Ains par le vueil de Dieu, qui tout presveoit,
Et qui desjà destinée t'avoit
Femme du roy, duquel et jours et nuicts
Tu as porté la moitié des ennuys:
Dont raison veult, et le droict d'amytié
Que maintenant reçoipves la moytié
De sa grant' joye, et du regne puyssant,
Et de l'amour du peuple obeyssant.
O royne donc, de tes subjects loyaulx
Vien recepvoir les haults honneurs royaulx:
Veoir te convient ton royaume plus loing:
Tu n'en as veu encor qu'un petit coing,
Tu n'as rien veu que la Doue et Gironde
Bien tost veoirras la Cherante profonde,
Loyre au long cours, Seine au port fructueux:
Sone qui dort, le Rosne impétueux.
Aussy la Somme, et force aultres rivieres,
Qui ont les borts de fortes villes fieres,
Dont la plus grande est Paris sans pareille.
Là, et ailleurs desjà on t'appareille
Mysteres, jeux, beaulx paremens de ruës[1],

[1] C'étoient des échafauds placés dans les rues, où se voyoient des figures représentant quelques

Sur le pavé fleurs espesses et druës,
Par les quantons, theatres, colysées.
Brief, s'on pouvoit faire champs Elysées,
On les feroit pour mieulx te recepvoir.
Mais que veult l'on encor te faire veoir?
Pourroit-on bien augmenter tes plaisyrs?
N'as-tu pas veu le grant de tes desyrs,
Ton cher espoux, nostre souverain roy?
Si as trés bien: mais encores je croy
Qu'en gré prendras, et veoirras voulontierz
Les appareilz du peuple en maints quartierz.
Et qui plus est, en cela regardant,
Tu congnoistras le zele trés ardant

mystères tirés de la Bible. Cela se faisoit aux entrées des rois et des reines. A cela ont succédé des arcs de triomphe. Voy. *Sauval*, *Antiquités de Paris*, tom. 2, pag. 680, et *Godefroy*, dans son *Cérémonial*. Il pouvoit encore faire allusion aux mystères de l'ancien et du nouveau Testament, que l'on représentoit sur le Théâtre-François en manière de comédies. On avoit même eu soin, pour rendre ces mystères encore plus comiques, d'y joindre des proverbes populaires, qu'on ne devoit trouver que dans des farces; et ce ne fut qu'en 1543 que ces sortes de représentations furent proscrites, et l'on y substitua des pièces, où le comique ne faisoit point tort au sérieux.

Qu'en toy on ha: ce que je te supplye
Congnoistre en moy, royne trés accomplye :
Car Apollo, ne Clyo, ne Mercure
Ne m'ont donné secours, ne soin, ne cure
En cest escript. Le zele, que je dy,
L'a du tout faict, et m'a rendu hardy
A te l'offryr, tel que tu le veois estre.
Puis ton espoux est mon roy, et mon maistre :
Doncques tu es ma royne et ma maistresse,
Veoylà pourquoy mes escripts je t'adresse.

XV.

A MONSEIGNEUR DE LORRAINE

LORS VENU A PARIS, LUY PRESENTANT LE PREMIER LIVRE TRANSLATÉ DE LA METAMORPHOSE D'OVIDE[1],

1530.

S'il y a rien, prince de hault pouvoir,
Qui par deçà face mal son debvoir

[1] Antoine, duc de Lorraine, vint à Paris en 1530. Il étoit juste qu'il prît part à la joie publique que l'on y témoignoit pour la délivrance des enfans de France, prisonniers en Espagne, puisqu'il avoit eu sa part de l'affliction, deux de ses

De recepvoir ta haultesse honorée,
Ce ne sera que ma plume essorée,
Qui entreprend de te donner salut,
Et pour ce faire oncq assez ne vallut:
Ains trop est lourde, et de style trop mince,
Pour s'adresser à tant excellent prince:
Ce neantmoins sçachant que tu as priz
Par maintesfois plaisyr en mes escriptz,
J'ayme trop mieulx t'escrire lourdement,
Que de me taire à ton advenement,
Car j'ay espoir que la voulonté tienne
Congnoistra bien en cest escript la mienne:
Qui est, et fut, et sera, de sçavoir
Faire aulcun cas, où tu puisses avoir
Quelque plaisyr. Premier donc je saluë
Trés humblement ta haultesse et valluë:
Puis à celuy qui est prince des anges,
Rends de bon cueur immortelles louenges,
De l'heureux poinct de ta noble venuë,
Qui est le temps de la paix advenuë:
Par qui tu veois les deux enfans de France

frères ayant été tués, l'un à la bataille de Pavie, où François Ier avoit été fait prisonnier, et l'autre au siége de Naples. Antoine de Lorraine commença à régner en 1508, et mourut en 1544. Il avoit épousé en 1515 Rénée de Bourbon, fille de Gilbert, comte de Montpensier.

Hors des liens de captive souffrance.
Graces aussi luy fault rendre des pertes :
Vray est que trop sont lourdes et apertes
A ung chascun : mesme ta Majesté
Participante aux malheurs a esté,
En y perdant soubz la fleur de jeunesse
Deux freres pleins d'honneur, sens et prouesse[1].
Qui est celuy (si bien le congnoissoit),
Qu'en y pensant, plein de douleur ne soit?
Si convient-il en douleur et ennuy,
Nostre vouloir enformer à celuy
Du tout-puyssant : aultrement on resiste
A sa bonté. Ce propoz dur et triste
En cest endroict rompray pour le present,
Et te supply prendre en gré le present,
Que je te fay de ce translaté livre,
Lequel, pour vray, hardyment je te livre,
Pour ce que point le sens n'en est yssu
De mon cerveau : ains a esté tyssu
Subtilement par la muse d'Ovide :
Que pleust à Dieu l'avoir tout mis au vuide

[1] Ces deux frères d'Antoine duc de Lorraine, qui sont morts dans les guerres d'Italie, sont François de Lorraine, comte de Lambescq, tué à la bataille de Pavie, en 1524, et Louis de Lorraine, comte de Vaudemont, mort en 1528, au siége de Naples, tous deux sans avoir été mariés.

Pour t'en faire offre. Or si ce peu t'agrée,
Heureux seray que ton cueur s'y recrée,
Ce temps pendant qu'en France tu sejournes,
Et attendant qu'en ta duché retournes,
Duché puyssante, et duché souveraine,
Duché de biens, et de paix toute pleine,
Duché de qui par tout le nom s'estend,
Là où ton peuple à ceste heure t'attend,
Aussy fasché de ta loingtaine absence,
Que toy joyeux de la noble presence
De nostre roy, de ses enfans aymez,
Et des trés haults princes tant renommez:
Entre lesquelz de tes freres la reste
Tu veois fleuryr en honneur manifeste,
Cheryz du roy, et du peuple honorez.
Or à ces deux, que mort a devorez,
Dieu doint repoz: et aux trois qui demeurent [1],
Que de cent ans, bien comptez, ilz ne meurent.

[1] Ces trois sont Antoine, duc de Lorraine, mort en 1544; Jean, cardinal de Lorraine, mort en 1550, et Claude, duc de Guise, qui est la tige, tant des ducs de ce nom, que des autres princes lorrains établis en France. Il mourut au mois de mars 1550.

XVI.

A MONSEIGNEUR

LE GRAND MAITRE DE MONTMORENCY, LUY ENVOYANT UN PETIT RECUEIL DE SES ŒUVRES AVEC RECOMMANDATION DU PORTEUR [1].

1530.

En attendant le moyen et pouvoir,
Qu'honnestement je me puisse mouvoir
De ce pays, il m'est priz le couraige
De mettre à part reposer un ouvraige,
Qui pour le roy sera tost mys à fin [2]:
Puis ay choisy une aultre plume, affin
De vous escrire en rythme la presente:
De par laquelle orendroit vous presente

[1] Il falloit que Marot crût avoir plus de crédit pour les autres que pour lui-même, puisqu'il intercède auprès d'Anne de Montmorenci, grand maître, pour faire remplacer un vieil officier de la reine Claude.

[2] Cet ouvrage n'a jamais paru. Il ne se trouve point dans les poésies de Marot de pièce étendue qu'il ait faite en ce temps-là pour François Ier.

Salut trés humble, et un livre petit,
Où j'ay espoir que prendrez appetit:
Car long-temps a, qu'il vous a pleu me dire,
Et commander que le vous feisse escrire.
C'est ung amas de choses espanduës,
Qui, quant à moy, estoient si bien perduës,
Que mon esprit n'eut oncq à les ouvrer
Si grand labeur, comme à les recouvrer,
Mais comme ardant à faire vostre vueil,
J'ay tant cerché, qu'en ay faict ung recueil,
Et ung jardin garny de fleurs diverses,
De couleur jaune, et de rouges, et perses.
Vray est qu'il est sans arbre, ne grand fruict:
Ce neantmoins je ne vous l'ay construict
Des pires fleurs, que de moy sont sortyes.
Il est bien vray qu'il y a des ortyes:
Mais ce ne sont que celles qui picquerent
Les musequins, qui de moy se mocquerent[1].
Vostre esprit noble en ce petit verger
Aucunesfois se pourra soulager,
Quand travaillé aura au bien publicque[2],

[1] Il veut parler là de son épître XIII, qu'il écrivit, l'année précédente, avec assez de vivacité aux dames qui n'étoient pas contentes des excuses comprises en la douzième lettre.

[2] Il étoit employé par François Ier dans les plus importantes affaires de l'état.

Auquel tousjours soingneusement s'applicque.
Donc, Monseigneur, plusque trés humblement
Je vous supply de cordiallement
Le recepvoir, et du porteur de luy
Avoir pitié. C'est encores celuy
Petit tailleur entre tous les tailleurs,
Dont à Bourdeaux, à Coignac, et ailleurs,
Je vous parlay par escript, et de bouche;
Enrichy n'est: il se leve et se couche
Soir et matin aussy mal fortuné
Que quand pour luy fustes importuné.
Jadis servyt la haulte seigneurie
De la feu royne en sa noble escuyrie[1]:
Mais son estat dessoubz la dure lame
Fut enterré avecq la bonne dame.
Or ne peult plus revivre sa maistresse:
Quant à l'estat, maugré la mort traistresse,
Vous le pouvez refaire aussy vivant,
Et aussy beau, qu'il estoit par avant,
Las! Monseigneur: faictes ce beau miracle,
Il est aisé. Et si par quelque obstacle
Ne peult ravoir son estat de tailleur,
Il ne le fault que tromper d'un meilleur.
Si vous haussez son estat et son bien,
Il le prendra: car je le congnois bien,

[1] La reine Claude, morte en 1524.

Au pis aller, pour conclurre l'affaire,
Je vous supply comme aux aultres luy faire :
Et s'il n'en ha, autant comme eulx besoing,
Je suis content qu'on n'en prenne le soing.
Pryant celuy, lequel vous a fait naistre,
Que cent bons ans vous maintienne grant maistre,
Ou qu'il vous monte en plus digne degré [1]
Affin que plus luy en sçachiez de gré.

XVII.

POUR PIERRE VUYART,

SECRETAIRE DE MONSEIGNEUR DE GUYSE, A MADAME DE LORRAINE [2].

1530.

Je ne l'ay plus, liberalle princesse,
Je ne l'ay plus, par mort il a prins cesse
Le bon cheval, que j'euz de vostre grace [3].

[1] Il y vint en 1538, qu'il fut fait connétable.

[2] C'étoit Rénée de Bourbon, fille de Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, mariée en 1515, à Antoine, duc de Lorraine. Elle avoit accompagné le duc son époux, qui vint à Paris en 1530.

[3] Si l'on en croit le poète, ce cheval étoit plus

N'en sçauroit-on recueuvrer de la race?
Certainement tandis que je l'avoye,
Je ne treuvois rien nuysant en la voye.
En le menant par bois et par tailliz,
Mes yeulx n'estoient de branches assailliz.
En luy faisant gravyr roc, ou montaigne,
Autant m'estoit que trotter en campaigne
Autant m'estoit torrents et grandes eauz
Passer sur luy, comme petits ruisseauz,
Car il sembloit que les pierres s'ostassent
De tous les lieux, où ses pieds se boutassent.
Que diray plus? oncq voyaige ne feit
Avecques moy dont il ne vint proffit:
Mais maintenant toutes choses me grevent,
Branches au boys les yeulx quasy me crevent:
Car le cheval que je pourmeine et meine,
Est malheureux, et brunche en pleine plaine:
Petits ruisseauz grans rivieres luy semblent:
Pierres, cailloux en son chemin s'assemblent,
Et ne me donne en voyaiges bon heur.
O dame illustre, ô parangon d'honneur,
Dont proceda le grant bon heur secret
Du cheval mort, où j'ay tant de regret?
Il ne vient point de cheval, ne de selle:

digne d'un mausolée, que beaucoup de seigneurs à qui on en dresse de superbes.

J'ay ceste foy, qu'il proceda de celle
Par qui je l'euz. Or en suis desmonté,
La mort l'a prins, la mort l'a surmonté,
Mais c'est tout ung, vostre bonté naïfve
Morte n'est pas, ainçois est si trés vifve,
Qu'elle pourroit non le resusciter,
Mais d'ung pareil bien me faire heriter.
S'il advient donc que, par la bonté vostre,
Monseigneur face ung de ses chevaulx nostre,
Trés humblement le supply, qu'il lui plaise
Ne me monter doulcement, et à l'aise.
Je ne veulx point de ces doulcets chevaulx[1],
Tant que pourray endurer les travaulx:
Je ne veulx point de mule, ne mulet[2],
Tant que je sois vieillard blanc comme laict:
Je ne veulx point de blanche hacquenée[3],
Tant que je sois damoyselle attournée.

[1] C'est ici le contraire de ce que demande le père Canaye dans cette agréable conversation du maréchal d'Hocquincourt. Ce père, qui n'étoit pas grand écuyer, prioit qu'on lui donnât un cheval doux et pacifique, *mansuetus*.

[2] La mule et le mulet étoient la monture des vieillards et des magistrats.

[3] La hacquenée étoit la monture de parade des dames; car autrefois elles n'avoient ni chaises ni carrosses.

Que veulx-je donc? un courtaut furieux,
Un courtaut brave, un courtaut glorieux,
Qui ait en l'air ruade furieuse,
Glorieux trot, la bride glorieuse.
Si je l'ay tel, fort furieusement
Le piqueray, et glorieusement.
Conclusion, si vous me voulez croire,
D'homme, et cheval ce ne sera que gloire. [1]

XVIII.

EPISTRE

QU'IL PERDIT A LA CONDEMNADE CONTRE LES COULEURS D'UNE DAMOYSELLE [1].

Je l'ay perduë: il faut que je m'acquitte:
En la payant, au fort me voila quitte:
Prenez-la donc l'epistre que sçavez,
Et si dedans peu d'éloquence avez,
Ou si elle est sotte, aspre, ou à reprendre,

[1] Ce terme de glorieux, glorieusement et gloire, si souvent répétés, font allusion au nom que le duc de Guise donnoit par amitié au sieur Vuyart, qu'il appeloit son glorieux.

[2] C'étoit la galanterie de ces vieilles cours, où

Au composeur ne vous en vueillez prendre.
Prenez-vous en aux fascheuses, qui prindrent
Vostre parti, et qui lors entreprindrent
De haultement leurs caquets redoubler
Durant le jeu, affin de me troubler,
Prenez-vous en à ceulx, qui me trompoyent,
Et qui mon jeu à tous coups me rompoyent:
Prenez-vous en à quatre pour le moins,
Qui contre moy furent tous faulx tesmoings:
Prenez-vous en à vous mesmes aussy,
Qui bien vouliez qu'ils feissent tous ainsy,
Si on ne m'eust troublé de tant de bave,
Vous eussiez eu une epistre fort brave,
Qui eust parlé des dieux et des déesses,
Et des neuf cieulx, où sont toutes liesses.
Sur ces neuf cieulx je vous eusse eslevée,
Et eusse faict une grande levée
De rhetoricque, et non de bouclyer[1]:
Puis eusse dit comment on oyt cryer
Au fons d'Enfer plein de peines et pleurs.
Ceulx qui au jeu furent jadiz trompeurs:

les dames faisoient porter des rubans de leur livrée à plusieurs cavaliers. La *condemnade* étoit une sorte de jeu de cartes à trois personnes.

[1] Mauvaise allusion à une manière de parler, faire une levée de bouclier, pour dire, avoir un grand différend avec quelqu'un.

Donnez vous garde. Or brief (sans m'eschauffer)
J'eusse descript tout le logiz d'enfer,
Là où yront (si brief ne se reduysent)
Les vrays trompeurs qui ce munde seduysent.
Puis qu'on m'a donc l'esprit mis en mal aise,
Excusez moy si l'epistre est mauvaise,
Vous asseurant, si l'eussiez bien gaigné,
Qu'elle eust esté pour vray, bien besongnée,
Mais tout ainsy que vous avez gaigné,
Par mon serment ainsy j'ay besongné:
Non qu'à regret ainsy faicte je l'aye,
Ne qu'à regret aussy je la vous paye.
Tous mes regrets, toutes mes grans douleurs
Viennent, sans plus, de ce que les couleurs
N'ay sçeu gaigner d'une tant belle dame:
A qui Dieu doint repoz de corps, et d'ame.

XIX.

A UNE JEUNE DAME,

LAQUELLE UNG VIEILLARD MARIÉ VOULOIT ESPOUSER, ET DECEPVOIR.

Non pour vouloir de rien vous requeryr,
Non pour plus fort vostre grace acqueryr,
Non pour distraire aulcune vostre emprinse,
J'ay le papier, l'encre et la plume prinse,
Et devers vous ce mien escript transmys:
Mais pour autant qu'il affiert aux amys
Et serviteurs, jamaiz ne celer rien
A leurs aymez, soit de mal, ou de bien,
J'ay bien voulu vous escrire, ma Dame,
Chose qui n'est en congnoissance d'ame,
Fors que de moy; et de vous n'est point sçeuë:
Parquoy pourriez en fin estre deceuë:
Et je ne veulx vous laisser decepvoir,
Tant que mon euil pourra l'appercevoir,
Or est ainsy que me treuvant au lieu,
Où j'esperois vous pouvoir dire adieu,
Triste devins, sçachant vostre hautesse
Desja partie. Et adoncques l'hostesse
Me va monstrer lettres de vostre main,

Là où teniez propoz doulx et humain
A ung vieillard à qui vous les transmistes,
Lors à mon cueur soubdainement vous mistes
Deux pensemens, veoyant vostre jeune aage
Favoriser un si vieil personnaige.
Mon pensement premier au cueur me dict
Que par amour il n'a vers vous credict,
Car je say bien que Venus jeune et cointe,
Du vieil Saturne en nul temps ne s'accointe.
Mon pensement second me feit comprendre
Que pour espouz le pourriez vouloir prendre:
Et ne veulx pas de ce vous divertyr,
Mais je veulx bien au vray vous advertyr
Que (long-temps a) il fut mys sous le jou
De mariage au bas pays d'Anjou,
Et est encor. Si voulez toutesfois,
Il s'y mettra pour la seconde fois:
Combien pourtant que bien foible me semble
Pour labourer à deux terres ensemble.
Doncq si voulez vostre blonde jeunesse
Joindre et lyer à sa grise vieillesse,
Il sera bon vous enquerir avant
Si j'ay parlé du caz comme sçavant,
En ceste epistre assez mal composée,
Vous supplyant l'avoir pour excusée,
Si elle n'est en termes élegans:
Et recepvoir vueillez aussi les gants,

Que de bon cueur vous transmetz pour l'estraine
De l'an present. la chose est bien certaine,
Que vos deux mains tant blanches de nature
Meritent bien plus digne couverture:
Mais s'ilz ne sont à vos mains comparez,
Du bon du cueur, pour le moins, les aurez.
Ainsy rendray mon propoz accomply
En cest endroit. Et avant vous supply
Si rencontrez rien dur en ceste espitre,
De l'oublyer et n'en tenir registre:
Car bien à tard vouldroit l'homme desplaire,
S'il n'est trop fainct, qui met peine à complaire.

XX.

A CELUI QUI L'INJURYA PAR ESCRIPT,

ET NE S'OSA NOMMER.

Quiconcques fois, tant sois-tu brave,
Qui ton orde et puante bave
Contre moy as esté crachant,
Tu es sot, crainctif, et meschant.
Ta sottise on voit bien parfaicte
En l'epistre que tu as faicte
Sans art et sans aulcun sçavoir:
Toutesfois tu cuydes avoir

Chanté en rossignol ramaige :
Mais ung corbeau de noir plumaige,
Ou ung grant asne d'Arcadye
Feroit plus douce melodye.
Et pour venyr au demourant ;
Tu crains fort, ô povre ignorant,
Tu crains qu'envers toy je m'allume,
Tu crains la fureur de ma plume.
Pourquoy crains-tu ? Il fault bien dire
Qu'en toy y a fort à redire :
Car il est certain, si tu feusses
Homme de bien, et que tu n'eusses
Quelque marque ou mauvaiz renom,
Tu ne craindrois dire ton nom.
Quant est de ta meschanceté,
Elle vient de grant'lascheté
D'injuryer celuy, qui oncques
Ne te feit offense quelconcques,
Et quand je t'aurois faict offence,
Es tu de si peu de deffence,
Si couart, et si babouyn,
De n'oser parler que de loing ?
L'epistre venuë de moy
Pour femme, qui vault mieulx que toy,
N'est aultre caz qu'une risée,
Où personne n'est deprisée :
Mais toy, lourdaut mal entendu,

En ta responce m'as rendu
Pour une risée une injure.
Si je te congnoissois (j'en jure),
Tu sentyrois si mes lardons
Ressemblent roses, ou chardons.

XXI.

POUR UNG GENTILHOMME DE LA COURT,

ESCRIPVANT AUX DAMES DE CHASTEAUDUN.

D'UNG cueur entier, Dames de grand valluë,
Par cest escrypt vostre amy vous saluë
Bien loing de vous: et grandement se deult
Que de plus prés saluer ne vous peult.
Car le record de vos grandes beaultez,
Le souvenir des doulces privaultez,
Qui sont en vous soubz honneste recueil,
Cent fois le jour font souhaitter mon euil
A vous reveoir: mais la grant' servitude
De ceste court, où est nostre habitude,
M'oste souvent par force le plaisyr,
Dessuz lequel s'assiet tout mon desir:
Et m'esbahy que, veu vostre amytié
N'avez souvent de nous plus grant' pitié,
En nous veoyant pour nos princes et maistres

Aller, venir parmi ces bois champaistres:
Puis s'arrester en villages et bourgs,
Dont le meilleur ne vault pas vos fauxbourgs,
Et là Dieu sçait, si en maisons bourgeoises
Sommes logez: ces grosses villageoises
Là nous treuvons. Les unes sont vacheres
En gros estat, et les aultres porcheres,
Qui nous diront, s'il nous ennuye ou fasche,
Quelque propoz de leur pays de vache.
Lors ces propoz, qui mes maulx point n'appaisent
Me font penser aux vostres qui me plaisent:
Disant en moy, doulce Vierge honorée,
Ferons-nous cy la longue demourée?
Prendrons nous point bien tost le droict sentier
De Chasteaudun? Là gist mon cueur entier:
Non pour le lieu, mais pour meilleure chose,
Qui au dedans de vos murs est enclose.
Ainsy me plains: et si tost qu'on despart,
Il m'est adviz qu'on tire celle part.
Dont suis deceu: car (peult-estre) ce jour
Prendrons d'assault quelque rural sejour,
Où les plus grans logeront en greniers
De toutes pars percez comme paniers.
Encor posé que fussions arrestez
Dedans Paris, et tousjours bien traictez,
Si qu'à souhait eussions plusieurs delices,
Comme en chevaulx courir en pleines lices,

Chasser aux bois, voller aux grans prayries,
Ouyr des chiens les abbois et brayries:
Et aultre maint beau passetemps honneste,
Si me vient-il tousjours en cueur ou teste
Ung grant regret de vous perdre de veuë,
Et ung desir de prochaine reveuë:
Car le plaisyr que je prens à vous veoir,
Passe tous ceulx que je pourrois avoir:
Et si n'estoit espoir de brief retour,
Ennuy pourroit me faire un mauvaiz tour,
Se transmuant en pire maladie:
Vous advisant, puis qu'il fault que le die,
Que me debvez d'amour grant recompense:
Car il n'est jour qu'en vous aultres ne pense:
Et ne se passe une nuict, qu'ung beau songe
De vous ne face. Encores, sans mensonge,
L'aultre nuictée en dormant fuz ravy,
Et me sembla que toutes je vous vey
Dessuz un pré faire cent beaulx esbas,
En cotte simple, et les robbes à baz.
Les unes vey, qui dansoient soubz les sons
Du tabourin: les aultres aux chansons:
L'aultre en aprés, qui estoit la plus forte,
Prend sa compaigne, et par terre la porte,
Puis de sa main de l'herbe verde fauche,
Pour l'en fesser dessuz la cuisse gauche:
L'aultre qui veit sa compaigne outraiger,

Laissa la danse, et la vint revenger.
De l'aultre part, celles qui se lasserent,
En leur seant sur le pré s'amasserent,
Et dirent là une grant letanie
De plaisans mots, et jeuz sans villanie.
Que diray plus? L'aultre un banquet de cresme
Faisoit porter pour la chaleur extresme,
Au moins pour ceulx, qui debvoyent banqueter.
Lors me sembla que ne sceuz m'arrester,
Que devers vous ne coureusse en cest estre:
Mais sur ce poinct veoycy une fenestre
De mon logiz, qui tombant feit tel bruyt,
Que m'esveillant mon plaisyr a destruyt.
Ha, di-je lors, fenestre mal heureuse,
Trop m'a esté ta cheute rigoureuse.
J'allois baiser leur bouche doulce et tendre,
L'une aprés l'aultre, et tu n'as sçeu attendre.
Si m'esveillay tout fasché, et m'en vins
Faire exposer mon beau songe aux devins:
Entre lesquelz ung grand frere mineur
Je rencontray excellent devineur,
Qui m'asseura que de trois choses l'une
Me diroit vray. A minuict, à la lune,
Va faire en terre ung grand cerne tout rond,
Guigne le ciel, sa corde couppe et rompt,
Faict neuf grans tours, entre les dents barbotte
Tout à par luy, d'agios une botte.

Puis me va dire, amy trés cher, je tien
Vray à peu prés l'effect du songe tien:
Si tu vas veoir la ville desirée,
Garde n'auras de treuver empirée
La compaigné des dames, et la chere.
Va doncques veoir ceste ville tant chere
Mieulx que par songe. Alors le devin saige
Va alleguer là dessus maint passaige
De Zoroast, d'Hermes, de la Sibylle,
De Raziel, et de maint aultre habile
Nigromanceur. Puis je lui dy, beau pere,
Vous dites vray. Ainsy, dames j'espere,
Qu'après avoir bien couru et veillé
Par la campaigne, et beaucoup travaillé,
Nostre retour vers Chasteaudun sera,
Là où mon euil se recompensera
De son plaisyr perdu si longuement.
Mais en tandis, je vous pry humblement
Prendre la plume, et faire en prose, ou mettre
Quelque response à ma grossiere lettre.

XXII.

A GUILLAUME DU TERTRE,

SECRETAIRE DE MONSIEUR DE CHASTEAUBRIANT.

Quand les escriptz, que tu m'as envoyez,
Seroient de rythme et raison desvoyez:
Quand ton vouloir, lequel trop plus j'estyme
Que tes escrpits, ta raison, ne ta rythme,
Seroit tout aultre: et quand le secretaire
De Montejan n'eust rien faict que se taire [1],
Sans me donner de t'escrire appetit,
Jà par ces poincts, monsieur du Montpetit [2].
N'eusse laissé la responce transmettre:
Car la maison où Dieu t'a voulu mettre,
Digne te rend, et plus que digne au munde,
Non que Marot, mais Maro te responde [3].
Que pleust à Dieu, que tant il me feist d'heur,
Qu'ores je peusse escrire au serviteur
Propoz, qui fust si fort plaisant au maistre,

[1] Il fut fait maréchal de France en 1538.

[2] C'est la signification du mot tertre, qui veut dire une petite montagne, un petit mont.

[3] Virgile.

Que mal plaisant ne peust à la dame estre,
Certes alors me tiendrois asseuré
Que cest escript (tant soit mal mesuré)
Pourroit combattre avecques ton envoy :
Mais sans cela rien en luy je ne veoy
Pour le saulver, qu'il ne se trouvast moindre
Auprés du tien, quand viendroit à les joindre.
Or tel qu'il est, en gré veuille le prendre :
Plus escrirois, plus me ferois reprendre.

XXIII.

POUR UN GENTILHOMME

RESPONDANT A LA LETTRE D'UNG SIEN AMY.

Venus venuste, et celeste déesse
Ne sentit oncque au cueur si grant' liesse,
En recepvant par Paris juge esleu
La pomme d'or, comme moy, quand j'ay leu
Ta lettre doulce et d'amour toute pleine :
Tant coule doulx, tant naifve ha la veine,
Tant touche bien nos jeunesses muées,
Qu'elle ha (pour vray) les cendres remuées
De mon vieil aage : et de faict en icelles
Il s'est encor treuvé des estincelles

Du feu passé, toutesfois non ardantes:
Car, quant à moy, les raisons sont patentes
Qu'ardantement plus ne suis amoureux:
Par consequent moins triste, et douloureux.
Mais quoy que peu à present je m'en mesle
Quand de la done à la poignant' mammelle
Je vins à lire, autant fus resjouy
Que de propoz qu'en mon vivant ouy:
Si fus-je bien de celle de Grenoble
O qu'elle est belle, et qu'elle a le cueur noble!
Il n'est amant, qui se sçeut exempter
De son service à elle presenter:
Et ne croy pas (ou tu es impassible)
Qu'à ta jeunesse il ait esté possible,
En regardant si parfaicte beaulté,
De non sentir sa doulce cruaulté,
Bien croy qu'au faict oncq ne t'esvertuas:
Car celle amour qu'en toy parti tu as,
Ta foy loyalle; et tes façons pudicques
Vaincroient d'un coup cent dardes cupidicques.
Ta lettre m'a maint plaisyr fait sentyr,
Mais le plus grant (il n'en fault point mentyr)
C'est le rapport de la bonne vinée
De par de-là: car par chascune année
Me conviendra lui livrer les assaults,
Puis qu'en amours j'ai jecté mes grans saults.
A dire vray, je deviens vieille lame,

Et ne puis bien croire qu'aulcune dame
(Tant que tu dis) s'enquiere et se soucye
De mon estat : neantmoins te mercye.
Si quelquefois de moy tiennent ensemble
Aulcun propoz : car par cela me semble
Que Cupido, sans de rien me priser,
En vieil souldart me veult favoriser.
Or si tu m'as, ainsy comme je pense,
Mis en leur grace, aulcune recompence,
Fors que d'amour à toy n'en sera faicte,
Mais dy leur bien qu'à toutes je souhaitte
Que les souhaits, qui d'elle seront faicts,
Deviennent tous accomplys et parfaicts:
Te supplyant donner salut pour moy
A celles-là desquelles, sans esmoy
Nous devisons, passant melancolie
Sur le chemin des Alpes d'Italie.
Et pour l'adieu de ma lettre, t'afferme
Que nonobstant que vostre amytié ferme
Tousjours fleurysse en sa verdeur frequente,
Certes encor ton epistre eloquente,
Prés du ruysseau Cabalin composée,
Luy a servy d'une doulce rousée,
Qui reverdyr la faict et eslever
Comme la rose au plaisant temps de ver.

XXIV.

AU CHANCELIER DU PRAT,

NOUVELLEMENT CARDINAL[1].

1527.

Si officiers en l'estat seurement
Sont tous couchez fors le povre Clement,
Qui comme un arbre est debout demouré,
Qu'en dictes-vous, prelat trés honoré?
Doibt son malheur estre estimé offence?
Je croy que non. Et dy pour ma deffence,
Si ung pasteur, qui ha fermé son parc,
Treuve de nuict, loing cinq ou six traicts d'arc,
Une brebiz des siennes esgarée,
Tant qu'il soit jour, et la nuict separée,
En quelque lieu la doibt loger, et paistre:
Ainsy a faict nostre bon roy, et maistre,
Me veoyant loing de l'estat jà fermé,
Jusques au jour qu'il sera deffermé.
Ce temps pendant, à pasturer m'ordonne,
Et pour treuver plus d'herbe franche et bonne,
M'a adressé au pré mieulx fleuryssant

[1] Le chancelier Duprat fut fait cardinal en 1527.

De son royaume ample, large et puyssant.
Là, sans argent, je rythmaille, et compose,
Et quand suis laz, sur ce pré me repose,
Là où le trefle en sa verdeur se tient,
Et où le lys en vigueur se maintient,
Là je m'attens, là mon espoir se fiche,
Car si scellez mon acquict, je suis riche.
Raison me dict puis que le roy l'entend,
Que le ferez. Mon espoir qui attend,
Me dict aprés, pour replicque finale,
Que de la grant' dignité cardinale
Me sentiray. Car ainsy que les roys,
De nouveau mis en leurs nobles arroys,
Mettent dehors en pleine delivrance
Les prisonniers vivans en esperance,
Ainsy j'espere, et croy certainement
Qu'à ce beau rouge, et digne advenement,
Vous me mettrez, sans difference aulcune,
Hors des prisons de faulte de pecune.
Puis qu'en ce donc tous aultres precellez [1],
Je vous supply, trés noble pré, seellez
Le mien acquict : pourquoy n'est-il scellé ?
Le parchemin a long, et assez lé :

[1] Marot donne ici au chancelier Duprat un petit régal de vers équivoqués. On n'avoit pas encore perdu ce goût antique, et quelquefois Marot s'en donne le divertissement.

Dictes (sans plus) il faut que le scellons,
Sellé sera sans faire procez longs.
S'on ne le veult d'avanture sceller,
Je puis bien dire en effect que c'est l'air,
L'eau, terre, et feu qui tout bonheur me celent,
Consideré que tant d'aultres se scellent :
Mais si je touche argent par la scelleure,
Je benyray des fois plus de sept l'heure,
Le chancelier, le seau, et le scelleur,
Qui de ce bien m'auront pourchassé l'heur.
C'est pour Marot, vous le congnoissez ly,
Plus legier est, que volucres cœli,
Et a suivy long-temps chancellerie,
Sans profiter rien touchant scellerie.
Brief, monseigneur, je pense que c'est là
Qu'il fault sceller, si jamaiz on scella :
Car vous sçavez que tout acquict sans scel,
Sert beaucoup moins qu'ung potage sans sel,
Qu'ung arc sans corde, ou qu'un cheval sans selle.
Si prye à Dieu, et sa trés doulce ancelle [1],

[1] A la lettre, cela voudroit dire servante ; mais ici il s'entend de la Sainte-Vierge ; et c'est aussi de cette sorte qu'il est mis au roman de la Rose, pag. 523.

Mais il est vrai que celle Ancelle
Son trés sainct ventre estendit
Plus que Platon n'y entendit, etc.

Que dans cent ans en santé excellent,
Vous puisse veoir de mes deux yeulx scellant.

***

En bon acquist, en exprez mandement,
En Robertet, n'en François nostre sire [1] :
Si ne sçay plus que luy faire, ne dire,
Fors plaindre Dieu en mon acquist susdict :
Adoncq s'il est si preud'homme qu'on dict,
Il y croira, car en Dieu fault-il croire.
Encor ay peur que Dieu ne soit desdict,
Si ne mettez l'homme en bonne memoire.

XXVI.

AU ROY.

POUR LE DELIVRER DE PRISON [1].

1524.

Roy des François, plein de toutes bontez,
Quinze jours ha, je les ai bien comptez,

homme, comme on le voit par l'épigramme XXXV et la complainte V.

[1] Florimond Robertet, secrétaire d'état, sur qui Marot a fait la complainte III ci-après.

[2] Ce deuxième emprisonnement de Marot est du mois d'octobre 1527. La lettre de François Ier à la cour des aides, pour son élargissement, est du premier novembre de la même année. Ce prince

Et dès demain seront justement seize,
Que je fus faict confrere au diocese
De sainct Marry, en l'eglise sainct Priz :
Si vous diray comment je fuz surpriz,
Et me desplaist qu'il fault que je le die.
Trois grans pendars vindrent à l'estourdie
En ce palaiz, me dire en desaroy,
Nous vous faisons prisonnier par le Roy.
Incontinent qui fut bien estonné,
Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné :
Puis m'ont monstré un parchemin escript,
Où n'y avoit seul mot de Jesus Christ :
Il n'y parloit tout que de playderie,
De conseillers, et d'emprisonnerie.
Vous souvient-il, ce me dirent-ilz lors,

déclare *qu'il a été düment informé de la cause du dit emprisonnement, qui est pour raison de la recousse de certains prisonniers ;* et il enjoint, *que toutes excusations scessantes, on mette Marot hors des prisons.* La Cour obéit. Tiré des registres de la Cour des aides. Voy. *Ménage, Anti-Baillet* tom. 2, chap. 112. Cet emprisonnement est fort différent de celui de 1525, qui se fit à la requête du docteur Bouchar, dont il est parlé dans les épîtres X, XI et ailleurs. Le sujet de ces deux emprisonnemens, et la manière dont Marot fut arrêté, sont fort différens.

Que vous estiez l'aultre jour là dehors
Qu'on recourut ung certain prisonnier
Entre nos mains ? Et moy de le nyer :
Car soyez seur, si j'eusse dict ouy
Que le plus sourd d'entr'eulx m'eust bien ouy;
Et d'aultre part j'eusse publicquement
Esté menteur. Car pourquoy, et comment
Eusse je peu un aultre recouryr
Quand je n'ay sceu moy mesme secouryr?
Pour faire court, je ne sceuz tant prescher,
Que ces paillars me vousissent lascher.
Sur mes deux bras ils ont la main posée :
Et m'ont mené ainsy qu'une espousée,
Non pas ainsy, mais plus roide un petit :
Et toutes fois j'ay plus grant appetit
De pardonner à leur folle fureur,
Qu'à celle là de mon beau procureur :
Que male mort les deux jambes luy casse,
Il a bien prins de moy une beccasse,
Une perdrix, et ung levraut aussy :
Et toutesfois je suis encor icy.
Encor je croy, si j'en envoyois plus,
Qu'il le prendroit: car ilz ont tant de glus
Dedans leurs mains, ces faiseurs de pipée,
Que toute chose où touchent est grippée.
Mais pour venyr au poinct de ma sortie,
Tant doulcement j'ay chanté ma partie,

Que nous avons bien accordé ensemble :
Si que n'ay plus affaire, ce me semble,
Sinon à vous. La partie est bien forte :
Mais le droict poinct, où je me reconforte,
Vous n'entendez procès, non plus que moy :
Ne plaidons point, ce n'est que tout esmoy.
Je vous en croy, si je vous ay mesfaict,
Encor posé le cas que l'eusse faict,
Au piz aller n'y cherroit qu'une amende.
Prenez le caz, que je la vous demande,
Je prends le caz que vous me la donnez :
Et si plaideurs furent oncq estonnez,
Mieulx que ceulx-cy, je veulx qu'on me delivre,
Et que soubdain en ma place on les livre.
Si vous supply, Sire, mander par lettre,
Qu'en liberté vos gens me vueillent mettre :
Et si j'en sors, j'espere qu'à grant' peine
M'y reverront, si on ne m'y rameine.
Trés humblement requerant vostre grace
De pardonner à ma trop grant' audace
D'avoir empriz ce sot escript vous faire :
Et m'excusez si, pour le mien affaire,
Je ne suis point vers vous allé parler ;
Je n'ay pas eu le loysir d'y aller.

XXVII.

AU REVERENDISSIME

CARDINAL DE LORRAINE[1]

1529.

L'HOMME qui est en plusieurs sortes bas,
Bas de stature, et de joye, et d'esbaz,

[1] C'est Jean, cardinal de Lorraine, qui mourut d'apoplexie, en 1550. Il étoit frère d'Antoine, duc de Lorraine, et de Claude, duc de Guise. M. de Thou (libro VI) n'en fait pas un portrait bien avantageux; *Solo voluptatum ministerio, et stolidâ liberalitate Francisco carus.* Et c'est en quoi peut-être c'étoit un vrai cardinal.

Brantôme en dit de fort jolies choses : *J'ai ouy conter*, dit cet agréable écrivain, *que quand il arrivoit à la Cour quelque fille ou dame nouvelle, ce cardinal la venoit aussitôt accoster, et l'arraisonnant, il lui disoit qu'il la vouloit dresser de sa main. Quel dresseur! je crois que la peine n'y étoit pas si grande, comme à dresser quelque poulain sauvage. Aussi pour lors disoit-on, qu'il n'y avoit guère de dames, ou*

Bas de sçavoir, en bas degré nourry,
Et bas de biens, dont il est bien marry,
Prince trés noble, à vostre adviz, comment
Vous pourroit-il saluer haultement?
Fort lui seroit, car petite clochette
A beau branler, avant qu'un hault son jecte:
Puis qu'il n'a donc qu'humble et basse valluë,
Par un bas style humblement vous saluë.
Mais qui est-il ce gentil salueur,
Qui ose ainsi approcher sa lueur
Du cler soleil, qui la peult effacer?
C'est un Marot, lequel vient pour chasser
Un traict verbal de vostre bouche esquise,
Pour bien tirer droict au blanc, où il vise.
Ce qu'il attend en ceste court, gist là,
Et cependant pour tous thrésors il ha
Non revenu, banque, ne grant' practicque,
Mais seulement sa plume poëticque,
Ung don royal, où ne peult advenyr,
Et ung espoir (en vous) d'y parvenyr.
Touchant la plume, elle vient de la muse

filles résidentes à la cour, qui ne fussent débauchées ou attrapées par la largesse dudit Monsr. le Cardinal. On peut voir encore ce qu'en dit le même Brantôme, tom. 2 de ses *Dames galantes*, pag. 361, etc.

Qui à rythmer aulcunes fois m'amuse.
Le don royal vient (certes) d'un octroy
Plus liberal que de nul aultre roy :
Quant à l'espoir, que j'ai en vous bouté,
D'ailleurz ne vient que de vostre bonté,
En qui me fye, et brief telle fyance
Mettre ma peine au gouffre d'oublyance,
J'entends, pourveu que monsieur le grant maistre[1],
Vueillez prier vouloir souvenant estre
De mon affaire à ses nouveaux estats,
Car on y veoit un si grand nombre et tas
De poursuyvans, que grant'peur au cueur ai je
De demeurer aussi blanc comme neige.
Et puis fortune en l'oreille me soufle,
Qu'on ne prend point en court tels chats sans moufle[2]
En me disant qu'à cause du rebout,
Souvent se fault tenyr ferme debout,
Et qu'aux estats des rois on ne se couche
Facilement, comme en lict, ou en couche.
Sous ces propoz fortune l'insensée
Languyr me faict sans l'avoir offensée ;
Mais bon espoir, qui veult estre vainqueur,
Jusques chez moi vient visiter mon cueur,
En m'asseurant qu'une seule parolle

[1] Anne de Montmorency.
[2] C'est un proverbe fort ancien.

De vous me peult faire coucher au rolle.
Plaise vous doncq, noble fleuron royal [1],
Plaise vous doncq à ce baron loyal [2],
En dire un mot, pour ma protection,
Accompaigné d'un peu d'affection :
Si vous pourray donner ce loz (si j'ose)
De m'avoir faict de neant quelque chose.
Mais d'où provient que ma plume se mesle
D'escrire à vous? ignore, ou présume elle?
Non pour certain, motif en est Mercure :
Qui long temps a de me dire prins cure
Que vous estiez des bien aymez amans
Des dicts dorez, et de rythmez romans,
Soit de science ou divine, ou humaine.
C'est le motif qui mon epistre meine
Devant vos yeulx, esperant que bien prinse,
Sera de vous, sans en faire reprinse :
Non que dedans rien bon y puysse avoir,

[1] Où Marot a-t-il appris qu'un cardinal de la maison de Lorraine est un noble fleuron royal? A moins qu'il ne tire ce titre du royaume de Jérusalem, auquel les princes lorrains prétendoient, sans jamais l'avoir possédé, non plus qu'aucun autre royaume; car ils ne se disoient pas encore de la maison de France : le temps n'en étoit pas venu.

[2] C'est le mot de la maison de Montmorency, *au premier baron chrétien*..

Fors un desir de mieulx faire sçavoir :
Et nonobstant, si petit que j'en sçay,
Quand me vouldrez pour vous mettre à l'essay,
Et que mon sens je congnoisse trop mince
Pour satisfaire à tant excellent prince,
Je m'en iray par bois, prez, et fontaines
Pour prier là les neuf muses haultaines
De vouloir estre à mon escript propices,
Affin de mieulx accomplir vos services.

XXVIII.

AU ROY,

POUR AVOIR ESTÉ DESROBÉ[1].

1531.

On dit bien vray, la mauvaise fortune
Ne vient jamaiz, qu'elle n'en apporte une,

[1] Jamais argent ne fut demandé avec tant d'esprit; et je crois que, du caractère dont étoit François Ier, jamais argent ne fut donné avec plus de joie. Il y a dans cette lettre bien de l'esprit et du badinage pour un malade. Et si Marot l'étoit véritablement lorsqu'il fit cette épître, il méritoit plus qu'il ne demandoit.

Ou deux, ou trois avecques elle (Sire)
Vostre cueur noble en sçaurait bien que dire :
Et moi chetif, qui ne suis roy, ne rien,
L'ay espreuvé. Et vous compteray bien,
Si vous voulez, comment vint la besongne,
J'avais un jour un vallet de Gascongne,
Gourmand, yvrongne, et asseuré menteur,
Pipeur [1], larron, jureur, blasphesmateur,
Sentant la hart de cent pas à la runde,
Au demeurant le meilleur fils du munde,
Prisé, loué, fort estimé des filles
Par les bordeaux, et beau joueur de quilles.
Ce vénérable hillot [2] fut adverty
De quelque argent que m'aviez desparti,
Et que ma bourse avoit grosse apostume :
Si se leva plustost que de coustume,
Et me va prendre en tapinois icelle :
Puis la vous mit trés bien sous son esselle,
Argent et tout (cela se doibt entendre)
Et ne croy point que ce fust pour la rendre,
Car oncques puis n'en ay ouy parler.
Brief, le vilain ne s'en voulut aller

[1] Homme fourbe et fripon au jeu.

[2] Esclave, valet. Ce terme est tiré du nom que les Lacédémoniens donnoient à leurs esclaves, qu'ils appeloient *Hillotes*.

Pour si petit, mais encore il me happe [1]
Saye, et bonnet, chausses, pourpoinct et cappe:
De mes habits (en effect) il pilla
Tout le plus beau : et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le veoir ainsi estre,
Vous l'eussiez prins (en plein jour) pour son maî
Finablement, de ma chambre il s'en va
Droict à l'estable, où deux chevaulx treuva :
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Picque et s'en va. Pour abreger le compte,
Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien, fors à me dire adieu.

[1] Cest-à-dire, prend. Ce terme commençoit déjà à n'entrer que dans le style burlesque, ou du moins dans le familier; et Marot le met dans l'un et l'autre style, toutes les fois qu'il s'en sert. Il étoit cependant autrefois du style sérieux, comme on le voit par la *Quenouille spirituelle de Jean de Lacu*, chanoine de Lille, où Jésus-Christ parle à une fille qui file sa quenouille, et lui dit :

Prenant vostre fuseau pointu,
Vous devez avoir souvenance,
Après que mort m'eust abbatu;
Que Longis HAPPA une lance
De laquelle par grant oultrance,
Mon noble costé tresperça;
Tel faict bien qui oncq n'y pensa.

Ce mot est maintenant exilé chez le bas peuple de Picardie.

Ainsy s'en va chatouilleux de la gorge [1]
Ledict vallet, monté comme un sainct George :
Et vous laissa Monsieur dormyr son saoul :
Qui au resveil n'eust sceu finer d'un soul :
Ce Monsieur là (Sire) c'estoit moi-mesme :
Qui, sans mentyr fuz au matin bien blesme,
Quand je me vey sans honneste vesture,
Et fort fasché de perdre ma monture :
Mais de l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fuz point de le perdre estonné,
Car vostre argent, trés debonnaire Prince,
Sans point de faulte est subject à la pince.
Bien tost après ceste fortune là,
Une aultre pire encores se mesla
De m'assaillir, et chascun jour m'assault,
Me menaçant de me donner le sault,
Et de ce sault m'envoyer à l'envers,
Rythmer sous terre, et y faire des vers.
C'est une lourde et longue maladie
De trois bons mois, qui m'a toute estourdye

[1] Pour dire burlesquement, un homme qui cherche la corde. C'est ce que le Catholicon dit de cet officier qu'il représente aux états de la ligue se grattant souvent la gorge qui lui démangeoit, parce qu'effectivement il fut pris et pendu par le parti du roi.

La povre teste, et ne veult terminer,
Ains me contrainct d'apprendre à cheminer,
Tant affaibly m'a d'estrange maniere :
Et si m'a faict la cuysse heronniere [1],
L'estomac sec, le ventre plat et vague :
Quand tout est dict [2], aussy mauvaise bague
(Ou peu s'en fault) que femme de Paris,
Saufve l'honneur d'elles et leurs marys.
Que diray plus? au miserable corps
(Dont je vous parle) il n'est demouré fors
Le povre esprit, qui lamente et souspire,
Et en pleurant tasche à vous faire rire.
Et pour autant (Sire) que suis à vous,
De trois jours l'ung viennent taster mon poulx
Messieurs Braillon, le Coq, Akaquia [3],
Pour me garder d'aller jusque à quia.
Tout consulté, ont remiz au printemps

[1] Sèche et menue, mauvais signe.

[2] C'étoit une manière de parler de ces temps-là, qui signifioit *enfin*, *pour le dire en un mot*, ou même, *pour finir*. Marot, qui s'en sert encore en deux autres endroits, savoir, épître XXXI, et sur la fin de la IV^e^ complainte, ne lui donne pas d'autre signification.

[3] C'est à ces médecins que le poète adresse ses épigrammes LIX, LX, LXI, LXII.

Ma guerison : mais à ce que j'entens,
Si je ne puis au printemps arriver,
Je suis taillé de mouryr en yver,
Et en dangier si en yver je meurs,
De ne veoir pas les premiers raisins meurs.
Veoylà comment depuis neuf mois en ça,
Je suis traicté. Or ce que me laissa
Mon larronneau, longtemps a, l'ay vendu,
Et en sirops, et julez despendu :
Ce neantmoins ce que je vous en mande,
N'est pour vous faire ou requeste, ou demande:
Je ne veulx point tant de gens ressembler,
Qui n'ont soucy aultre, que d'assembler.
Tant qu'ilz vivront, ilz demanderont eulx,
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veulx plus à vos dons m'arrester.
Je ne dy pas, si voulez rien prester,
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur,
(S'il veult prester) qui ne fasse un debteur,
Et sçavez-vous (Sire) comment je paye?
Nul ne le sçait, si premier ne l'essaye.
Vous me debvrez (si je puis) de retour :
Et vous feray encores ung bon tour,
A celle fin, qu'il n'y ait faulte nulle,
Je vous feray une belle sedulle,
A vous payer (sans usure il s'entend)
Quand on veoirra tout le munde content :

Ou si voulez, à payer ce sera,
Quand vostre loz et renom cessera.
Et si sentez que sois foible de reins
Pour vous payer, les deux princes lorrains
Me plegeront. Je les pense si fermes,
Qu'ilz ne fauldront pour moy à l'ung des termes.
Je sçay assez que vous n'avez pas peur.
Que je m'en fuye, ou que je sois trompeur :
Mais il faict bon asseurer ce qu'on preste :
Brief, vostre paye, ainsy que je l'arreste,
Est aussy seure, advenant mon trespaz,
Comme advenant que je ne meure pas.
Advisez donc, si vous avez desir
De rien prester, vous me ferez plaisyr :
Car puis ung peu, j'ai basti à Clement,
Là où j'ay faict un grand deboursement :
Et à Marot, qui est un peu plus loing :
Tout tombera, qui n'en aura le soing.
Voilà le poinct principal de ma lettre,
Vous sçavez tout, il n'y fault plus rien mettre :
Rien mettre, las ! Certes et si feray,
Et ce faisant, mon style j'enfleray,
Disant, ô Roy amoureux des neuf muses,
Roy, en qui sont leurs sciences infuses,
Roy, plus que Mars, d'honneur environné,
Roy, le plus roy, qui fut oncq couronné, [1]

[1] Amelot de la Houssaye fait l'éloge de cette ma-

Dieu tout puyssant te doint, pour t'estrener,
Les quatre coins du munde gouverner,
Tant pour le bien de la runde machine,
Que pour autant que sur tous en es digne.

***

XXX.

A UN QUI CALOMNIA L'ÉPISTRE PRÉCÉDENTE.

1531.

Le rythmeur qui assailly m'a,
En mentant contre moi rythma :
Car je ne blasme point Gascoingne.
De toutes tailles bons levriers,
Et de tous arts mauvaiz œuvriers :
Son epistre assez le tesmoingne.
Il fault dire, puis qu'ainsy boingne,
Que je lui ay gratté sa roingne
En quelque mot qu'il trouva laid,
Pourquoy d'ailleurz vouldroit-il guerre ?
Je vouldrois voulontierz m'enquerre
S'il est parent de mon vallet.
Si je congnoissois le follet,
Je produyrois en mon rollet
De sa vye assez de tesmoings.
Quel qu'il soit, il n'est point poëte,
Mais filz aisné d'une chouette,
Ou aussy larron, pour le moins.
Pinseur pinsant, entre aultres poincts

Je t'ai pinsé de ce mot, pinse :
Les bons n'y sont pinsez, ny poincts,
Mais les meschans, dont tu es prince.

XXXI.

AU LIEUTENANT GONTIER [1].

1531.

Si maladie au visaige blesmy
N'eust perturbé le sens à ton amy,
Long-temps y a, Gontier, que ta semonce
Eust eu de moy la presente response,
Qui ne debvroit response se nommer.
Quant à tes faicts, qui feront renommer
Ton nom par tout, et aprés la mort vivre,
Si en cest art veulx ta poincte poursuyvre :
Tes poincts sont grans, tes mettres mesurez,
Tes dicts tous d'or, tes termes azurez,
Veoyre si haults, et arduz à tout prendre,

[1] Le sieur Gontier avoit sans doute envoyé à Marot quelques pièces dont il fait ici l'éloge ; mais en y mêlant un trait d'une satire fine et délicate ; Maynard a mis en œuvre la même pensée, mais avec moins de douceur et de grace que Marot.

Que mon esprit travaille à les comprendre.
Quand tout est dict, les louenges données
De toy à moy, doibvent estre ordonnées,
Sans de nully vouloïr blesser l'honneur
A Jean le Maire, ou au mesme donneur.
Il te falloit un esprit poëticque,
Non pas ma plume essorée et rusticque,
Ponr te respondre. Or ay je miz estude
A n'estre point notté d'ingratitude.
Tu m'as escript, je te respons aussy :
Et si tu n'as beaucoup de vers icy,
Supporte moy : les muses me contraignent
Penser ailleurz: et fault que mes vers plaignent
La dure mort de la mère du roy [1]
Mon Mecenas. Et si quelque desroy
On treuve icy, ou resverie aulcune,
Tu n'as, Gontier, pour moy excuse qu'une,
C'est que celuy pour resveur on prendra,
Qui un resvant, en fievre reprendra.

[1] C'est la complainte IV, que Marot fit en 1531, après la mort de madame d'Angoulême.

XXXII.

A VIGNAS THOULOUSAN.

1531.

Quand Dieu m'auroit aussy bien presenté
Le bon loisyr, et l'entiere santé,
Que le vouloir : ta response allongée
Seroit du tierz, et beaucoup mieulx songée :
Ce neantmoins, Vignas, je pense bien
Que tu congnois que le souverain bien
De l'amytié ne gist en longues lettres,
En mots esquiz, en grand nombre de mettres,
En riche rythme, ou belle invention,
Ains en bon cueur, et vraye intention,
Doncq je m'attends qu'excusé je seray
De ton bon sens. Or à tant cesseray,
Ma muse foible à peine peult chanter :
Mais pour le moins tu te peulx bien vanter
Que de Marot tu as à ta commande
Petite epistre et amytié bien grande.

A MONSIEUR DE GUYSE

PASSANT PAR PARIS [1].

1531.

Va tost epistre, il est venu, il passe,
Et part demain, des princes l'oultrepasse :
Il le te fault saluer humblement,
Et dire ainsy : vostre humble serf Clement
(Prince de priz) lui mesme fust venu,
Mais maladie au lict l'a retenu
Si longuement, qu'oncques ne fut si mince,
Pasle et deffaict. Vray est, illustre Prince,
Qu'en ce corps maigre est l'esprit demouré,
Qui aultresfois a pour vous labouré,
Non bien sçachant combien il y doibt estre :
Parquoy, tandis qu'il vit en ce bas estre,
Servez vous en. Ainsy diras, epistre,
A cil qui est digne de royal titre :

[1] Claude de Lorraine, qui fut depuis duc de Guise, frère d'Antoine duc de Lorraine. Il avoit épousé, en 1513, Antoinette de Bourbon. Il mourut en 1550, et la princesse son épouse au mois de janvier 1583, âgée de près de 90 ans.

Puis te tairas, car tant debile suis,
Que d'un seul vers allonger ne te puis.

***

Mord elle m'a, et ne m'a voulu rire,
Ne mon nom faire en vos papierz escrire :
L'estat est faict, les personnes rengées :
Le parc est cloz, et les brebiz logées
Toutes, fors moy le moindre du trouppeau,
Qui n'a toyson, ne laine sur la peau.
Si ne peult pas grant loz fortune acquerre,
Quand elle meine aux plus foibles la guerre.
Las, pourquoy doncq à mon bonheur s'oppose?
Certes mon cas pendoit à peu de chose,
Et ne falloit, Sire, tant seulement,
Qu'effacer Jean, et escrire Clement.
Or en est Jean par son trespaz hors miz,
Et puis Clement par son malheur obmiz.
C'est bien malheur, ou trop grant' oublyance.
Car quant à moy, j'ay ferme confyance
Que vostre dire est ung divin oracle,
Où nul vivant n'oserait mettre obstacle.
Telle tousjours a esté la parolle
Des rois, de qui le bruyt aux astres volle :
Je quierz sans plus, Roy de loz eternel,
Estre heritier du seul bien paternel.
Seul bien je dy, d'aultre n'en eut mon pere,
Ains s'en tenoit si content, et prospere,
Qu'aultre oraison ne faisoit iceluy,
Fors que peussiez vivre par dessuz luy :
Car vous vivant, tousjours se sentait riche,

Et vous mourant, sa terre estoit en friche.
Si est-il mort ainsy qu'il demandoit:
Et me souvient, quand sa mort attendoit,
Qu'il me disoit, en me tenant la dextre:
Filz, puis que Dieu t'a faict la grace d'estre
Vray heritier de mon peu de sçavoir,
Quiers en le bien, qu'on m'en a faict avoir:
Tu congnois, comme user en est decent:
C'est ung sçavoir tant pur et innocent,
Qu'on n'en sçauroit à creature nuyre.
Par preschement le peuple on peult seduyre:
Par marchander, tromper on le peult bien:
Par plaiderie on peult manger son bien:
Par medecine on peult l'homme tuer:
Mais ton bel art ne peult telz coups ruer:
Ains en sçauras meilleur ouvrage tistre.
Tu en pourras dicter lay, ou epistre,
Et puis la faire à tes amis tenyr,
Pour en l'amour d'iceulx t'entretenyr.
Tu en pourras traduyre les volumes
Jadis escripts par les divines plumes
Des vieulx Latins, dont tant est mention.
Aprés tu peulx de ton invention
Faire quelque œuvre à jecter en lumiere:
Dedans lequel en la fueille premiere
Doibs invoquer le nom du Tout puyssant
Puis descriras le bruyt resplendyssant

De quelque roy, ou prince, dont le nom
Rendra ton œuvre immortel de renom :
Qui te sera, peult estre, si bon heur,
Que le prouffit sera joinct à l'honneur.
Doncq, pour ce faire, il fauldroit que tu prinses
Le droict chemin du service des princes :
Mesme du roy, qui cherit, et practicque
Par son hault sens ce noble art poëticque.
Va doncq à luy, car ma fin est presente,
Et de ton faict quelque œuvre lui presente,
Le supplyant que par sa grant' douceur,
De mon estat te face successeur.
Que pleures-tu, puis que l'aage me presse?
Cesse ton pleur, et va où je t'adresse.
Ainsy disoit le bon vieillard mourant :
Et aussytost que vers vous fuz courant,
Plus fut en vous liberalité grande,
Qu'en moy desyr d'impetrer ma demande.
Je l'impetray, mais des fruicts je n'herite :
Vray est aussy que pas ne les merite,
Mais est bien vray que j'ay d'iceulx besoing.
Or si le cueur que j'ay de prendre soing
A vous servyr de ceste charte escripte,
Ou du deffunct quelque faveur petite
Ne vous esmeut, ô Sire, à me pourveoir,
A tout le moins vous y veuille esmouvoir
Royal' promesse, en qui toute asseurance

Doibt consister. Là gist mon esperance,
Laquelle plus au deffunct ne peust estre,
Combien qu'il eust double bien, comme un prestre,
C'est assavoir spiritualité,
Semblablement la temporalité.
Son art estoit son bien spirituel:
Et vos bienfaicts estoient son temporel.
Or m'a laissé son spirituel bien:
Du témporel jamaiz n'en auray rien,
S'il ne vous plaist le commander en sorte
Qu'obeyssance, à mon prouffit, en sorte.

XXXV.

POUR LA PETITE PRINCESSE DE NAVARRE.

A MADAME MARGUERITE [1].

1538.

VEOYANT que la royne ma mere
Treuve à present la rythme amere,

[1] Cette agréable lettre est écrite au nom de Jeanne, fille de Henri d'Albret, roi de Navarre. Jeanne fut mère de Henri IV, et a fait beaucoup de bruit dans les affaires de la religion. Cette lettre est adressée à Madame Marguerite, fille de François Ier. La jeune princesse de Navarre, Jeanne d'Albret; étoit élevée au château du Plessis-les-Tours par ordre de François Ier, qui ne permettoit pas qu'elle en sortît, dans la crainte qu'il avoit que Henri d'Albret, son père, ne la mariât à Philippe d'Autriche, fils de l'empereur Charles-Quint. *Voy.* Olhagaray, *Histoire de Foix et de Béarn*, pag. 503 et 504. Péferon dit dans son Histoire latine de François Ier, livre VIII, qu'il fut réellement question de marier la princesse Jeanne de Navarre à Philippe fils de Charles-Quint. Ce fut Charles de Grammont, archevêque de Bor-

Ma dame, m'est prins fantasie
De vous montrer qu'en poësie
Sa fille suis. Arriere prose,
Puis que rythmer maintenant j'ose.
Pour commencer donc à rythmer
Vous pouvez, ma Dame, estymer
Quel' joye à la fille advenoit,
Sçachant que la mere venoit:
Et quelle joye est advenuë
A toutes deux à sa venuë.
Si vous n'en sçavez rien, j'espere
Qu'au retour du roy vostre pere,
Semblable joye sentyrez,
Puis des nouvelles m'en direz.
Or, selon que j'avois envye,
Par eau jusque icy l'ay suyvye

deaux, qui surprit le courrier, et en envoya les dépêches au roi François Ier à l'insu de qui se faisoit cette négociation. Cela fut cause que le roi de Navarre, et la reine son épouse, sœur de François Ier., ne le pardonnèrent point à l'archevêque, à qui ils firent ôter la lieutenance générale de Guyenne, qu'il avoit sous le roi de Navarre qui en étoit le gouverneur.

Madame Marguerite de Valois, sœur de François Ier, mariée d'abord au duc d'Alençon, et depuis à Henri d'Albret, roi de Navarre.

Avecques mon bon perrocquet
Vestu de vert, comme un boucquet
De marjolaine. Et audict lieu
M'a suyvy mon escurieu,
Lequel, tout le long de l'année,
Ne porte que robe tanée.
J'ai aussy pour faire le tierz,
Amené Bure en ces quartierz,
Qui monstre bien à son visaige,
Que des trois n'est pas la plus saige.
Ce sont là des nouvelles nostres:
Mandez nous, s'il vous plaist, des vostres,
Et d'aultres nouvelles aussy:
Car nous en avons faulte icy.
Si de la court aulcun revient,
Mandez nous, s'il vous en souvient,
En quel estat il la laissa.
Des nouvelles de pardeça:
Loire est belle et bonne riviere,
Qui de nous reveoir est si fiere,
Qu'elle en est enflée, et grossye,
Et en bruyant nous remercye.
Si vous l'eussiez donc abordée,
Je croy qu'elle fust desbordée:
Car plus fiere seroit de vous,
Qu'elle n'a pas esté de nous:
Mais Dieu ce bien ne m'a donné,

Que vostre chemin adonné
Se soit icy : et fault que sente ,
Parmy ceste joye presente ,
La tristesse de ne vous veoir.
Joye entiere on ne peult avoir ,
Tandis que l'on est en ce munde :
Mais affin que je ne me funde
Trop en raison , icy je mande
A vous , et à toute la bande,
Qu'Estienne, ce plaisant mignon ,
De la danse du compaignon ,
Que pour vous il a compassée ,
M'a ja faict maistresse passée ,
De fine force , par mon ame ,
De me dire , tournez ma Dame.
Si tost qu'ensemble nous serons .
Si Dieu plaist , nous la danserons.
Ce temps pendant soit loing , soit prez,
Croyez que je suis faicte exprez
Pour vous porter obeyssance
Qui prendra tousjours accroyssance
A mesure que je croistray :
Et sur ce la fin je mettray
A l'escript de peu de valluë ,
Par qui humblement vous saluë
Celle qui est vostre sans cesse
Jane de Navarre princesse.

XXXVI.

A MONSIEUR LE GENERAL PREVOST [1].

Je l'ay receu ton gratieux envoy,
Trés cher Seigneur, te promettant en foy
D'homme non fainct, que leu et regardé
L'ay plusieurs fois, et si sera gardé
Tout mon vivant, parmy toutes les choses
Que j'ay au cueur par souvenyr encloses,
Que je crains perdre, et dont j'ai cure et soing.
Ce tien escript, certes, sera tesmoing
A tousjoursmaiz de l'amytié ouverte,
Laquelle m'as de si bon cueur offerte,
Que la reçoips: et par ceste presente
De mesme cueur la mienne te presente.
Bien est-il vray que la tienne amytié
Passe en pouvoir la mienne de moytié:
Mais de retour, je t'offre le service,
Qui ne fauldra de faire son office,
En et partout où vouldras l'employer;
Et sur ce poinct vois ma lettre ployer,

[1] C'étoient des intendans des finances qui étoient chargés des fonds du revenu du roi en chaque province.

Pour me remettre aux choses ordonnées,
Que pour t'escrire avois abandonnées.

***

A mesdict :
Toutesfois
Je m'en vois
Dire en sens
Que j'en sens.
Ton vouloir
Fait valoir
Tes escriptz,
Que j'ay priz
En gré comme
Si docte homme
Chastelain[1],
Ou Alain[2],
Les eust faicts
De leur faicts
Sans reproches
Tu n'approches :
Mais il fault
Ton deffault
Raboter
Pour oster
Les groz nœuds,
Lourds, et neufs

[1] Poète qui vivoit sur la fin du quinzième siècle, et qui a été historiographe de la Toison d'or.

[2] Le meilleur poète du règne de Charles VII.

Du langaige
Tout ramaige :
Et que limes,
Quand tu rythmes,
Tes mesures,
Et cesures.
Alors maistre
Pourras estre :
Car ta veine
N'est point vaine.
Mais d'icelle
Le bon zelle,
D'amytié
La moytié
Plus j'estime
Que ta rythme :
Qui ung jour
A sejour
Sera faicte
Plus parfaicte.
Cependant
Attendant
Que te voye,
Je t'envoye
Jusque en France[1]

[1] Il semble par-là que Marot étoit en exil. C'é-

Asseurance
Que je quierz
Congnoissance
D'ung de Quiers.

++

XXXVIII.

A UNE DAMOYSELLE MALADE.

Ma mignonne,
Je vous donne
Le bon jour.
Le sejour
C'est prison:
Gueryson
Recueuvrez:
Puis ouvrez
Vostre porte,
Et qu'on sorte
Vistement,
Car Clement
Le vous mande.
Va fryande
De ta bouche,

toit sans doute le premier; ainsi cette lettre peut-être de 1535.

Qui se couche
En danger
Pour manger
Confitures:
Si tu dures
Trop malade,
Couleur fade
Tu prendras,
Et perdras
L'embonpoint.
Dieu te doint
Santé bonne,
Ma mignonne.

XXXIX.

A DEUX DAMOYSELLES.

SUSCRIPTION.

Suz lettre, il fault que tu desloges :
Par toy saluer je pretens
La nouvelle espouse Bazoges :
Aussi trezay, qui perd son temps.

Mes Damoyselles,
Bonnes et belles,

Je vous envoye
Mon feu de joye:
Si j'avois mieulx,
Devant vos yeulx
Il seroit mys.
A ses amys
Bien tant soit cher,
Ne fault cacher.
Or est besoing,
Quand on est loing,
De s'entrescrire.
Cela fait rire,
Et chasse esmoy.
Escribvez moy
Doncq je vous prye:
Car l'enfant crye,
Quand on lui fault.
S'il ne le vault,
Il le vauldra,
Et ne fauldra
D'estre à jamaiz
Tout vostre: maiz
Dieu sçait combien
Il vouldroit bien
Vous supplyer
Ne l'oublyer.
Ailleurz, ne là

Rien que cela
Il ne demande :
Me recommande.

XL.

A CEULX QUI, APRÈS L'ÉPIGRAMME DU BEAU TETIN [1], EN FEIRENT D'AULTRES.

1535.

Nobles espritz de France poëticques,
Nouveaulx Phœbus surpassans les anticques,
Graces vous rends, dont avez imité
Non un tetin beau par extremité,
Mais un blason que je feis de bon zelle
Sur le tetin d'une humble damoyselle.
En me suyvant vous avez blasonné,
Dont haultement je me sens guerdonné,
L'ung de sa part, la chevelure blonde :
L'aultre le cueur : l'aultre la cuisse runde
L'aultre la main descripte proprement,
L'aultre ung bel euil deschiffré doctement :
L'aultre ung esprit, cherchant les cieulx ouvers :

[1] L'épigramme du beau tétin est la cinquante-septième ci-après.

L'aultre la bouche, où sont plusieurs beaulx vers;
L'aultre une larme : et l'aultre a faict l'oreille :
L'aultre un sourcil de beaulté non pareille.
C'est tout cela, qu'en ay peu recueuvrer :
Et si bien tous y avez sceu œuvrer,
Qu'il n'y a cil, qui pour vray ne deserve
Ung prix à part de la main de Minerve :
Mais du sourcil la beaulté bien chantée
A tellement nostre court contentée,
Qu'à son autheur nostre princesse donne [1]
Pour ceste fois de laurier la couronne :
Et m'y consens, qui point ne le congnois,
Fors qu'on m'a dict que c'est un Lyonnois. [2]
O sainct Gelais, créature gentile,
Dont le sçavoir, dont l'esprit, dont le style,
Et dont le tout rend la France honorée,
A quoy tient-il que ta plume dorée
N'a faict le sien? ce mauvais vent qui court, [3]
T'auroit-il bien poussé hors de la court?
O roy François, tant qu'il te plaira pers le,

[1] Madame la duchesse de Ferrare ; ainsi cette pièce doit être du commencement de 1535.

[2] Maurice Scœve de Lyon.

[3] C'est que tout savant étoit alors réputé luthérien ; et s'il ne prenoit la fuite, il étoit exposé à être brûlé

Mais si le pers, tu perdras une perle,
Sans les susdicts blasonneurs blasonner,
Que l'Orient ne te sçauroit donner.
Or chers amys, par maniere de rire,
Il m'est venu voulunté de descrire
A contrepoil ung tetin, que j'envoye [1]
Vers vous, affin que suiviez ceste voye.
Je l'eusse painct plus laid cinquante fois,
Si j'eusse peu : tel qu'il est toutesfois,
Protester veulx, affin d'éviter noise,
Que ce n'est point ung tetin de Françoise,
Et que voulu n'ay la bride lascher
A mes propoz, pour les dames fascher :
Mais vouluntierz, qui l'esprit exercite,
Ores le blanc, ores le noir recite :
Et est le painctre indigne de louenge,
Qui ne sçait paindre aussy bien diable qu'ange,
Aprés la course, il fault tirer la barre :
Aprés bemol, fault chanter en becarre.
Là doncq amys, celles qu'avez louées,
Mieulx qu'on n'a dict, sont de beaulté douées :
Parquoy n'entend que vous vous desdyez
Des beaulx blasons à elles desdyez :
Ains que chascun le rebours chanter vueille,
Pour leur donner encores plus grant' fueille :
Car vous sçavez qu'à gorge blanche et grasse

[1] C'est l'épigramme LVIII ci-après.

Le cordon noir n'a point maulvaise grace.
Là doncq, là doncq, poussez, faites merveilles:
A beaulx cheveux, et à belles oreilles,
Faictes les moy plus laides que l'on puisse,
Pochez cest euil : fessez moi ceste cuisse :
Describvez moy en style espouvantable
Un sourcil gris, une main detestable :
Suz, à ce cueur, qu'il me soit pelaudé
Mieulx que ne fut le premier collaudé :
A ceste larme, et pour bien estre escripte,
Deschiffrez moi celle d'un hypocrite :
Quant à l'esprit, paignez moy une souche,
Et d'un taureau le mufle, pour la bouche.
Brief, faictes les si horribles à veoir,
Que le grand diable en puisse horreur avoir.
Mais je vous pry que chascun blasonneur
Vueille garder en ses escriptz honneur :
Arriere mots, qui sonnent sallement.
Parlons aussy des membres seulement,
Que l'on peult voir sans honte descouvers,
Et des honteux ne souillons point nos vers :
Car quel besoing est-il mettre en lumiere
Ce qu'est nateure à cacher coustumière ?
Ainsy ferez pour à tous agréer,
Et pour le roy mesmement recréer
Au soing qu'il a de guerre jà tyssuë [1],

[1] Elle recommença, en 1535, par le Piémont

Dont Dieu lui doint victorieuse yssuë.
Et pour le prix, qui mieulx faire sçaura,
De verd lierre une couronne aura,
Et ung dixain de muse marotine,
Qui chantera sa louenge condigne.

***

Adieu Cupido, vostre dieu,
Adieu ses fleches et flambeaux,
Adieu vos serviteurs tant beaulx,
Tant pollys, et tant dameretz :
O comment vous les traicterez
Ceulx qui vous servent à ceste heure !
Or adieu quicunque demeure,
Adieu laquaiz et le vallet,
Adieu la torche et le mulet,
Adieu Monsieur qui se retire
Navré de l'amoureux martyre,
Qui la nuict sans dormyr sera,
Mais en ses amours pensera.
Adieu le bon jour du matin,
Et le blanc et le dur tetin
De la belle qui n'est pas preste :
Adieu un aultre, qui s'enqueste
S'il est jour, ou non, là dedans :
Adieu les signes evidens,
Que l'ung est trop mieulx retenu,
Que l'aultre n'est le bien venu :
Adieu, qui n'est aymé de nulle,
Et ne sert que tenyr la mule :
Adieu festes, adieu banquetz,
Adieu devises, et cacquetz,
Où plus y a de beau langaige
Que de serviette d'ouvraige,

Et moins de vraye affection
Que de dissimulation.
Adieu les regards gratieux,
Messagiers des cueurs soucieux :
Adieu les profundes pensées
Satisfaictes, ou offensées :
Adieu les harmonyeux sons
De rondeaux, dixains et chansons :
Adieu piteux despartement,
Adieu regretz, adieu tourment,
Adieu la lettre, adieu le paige,
Adieu la court, et l'équipaige :
Adieu l'amytié si loyalle,
Qu'on la pourroit dire royalle,
Estant gardé en ferme foy,
Par ferme cueur digne de roy :
Mais adieu peu d'amour semblable,
Et beaucoup plus de varyable :
Adieu celle qui se contente
De qui l'honnesteté presente
Et les vertuz, dont elle herite,
Recompensent bien son merite :
Adieu les deux proches parentes,
Pleines de graces apparentes,
Dont l'une ha ce qu'elle pretend,
Et l'aultre non ce qu'elle attend.
Adieu les cueurs unys ensemble,

A qui l'on faict tort, ce me semble,
Qu'on ne donne fin amyable
A leur fermeté si louable.
Adieu celle qui tend au poinct
A voir ung, qui n'y pense point,
Et qui refuz ne feroit mye
D'estre sa femme en lieu d'amye.
Adieu à qui gueres ne chaut
D'armer son tainct contre le chaut,
Car elle sçait très-bien l'usaige
De changer souvent son visaige :
Adieu amyable autant qu'elle,
Celle que maistresse j'appelle.
Adieu l'espérance ennuyeuse,
Où vit la belle et gratieuse,
Qui, par ses secrettes douleurs,
En a prins les palles couleurs.
Adieu l'aultre nouvelle pasle,
De qui la santé gist au masle :
Adieu la triste, que la mort,
Cent fois le jour poinct et remort.
Adieu m'amye la derniere,
En vertuz et beaulté premiere :
Je vous pry me rendre à present
Le cueur, dont je vous feis present,
Pour en la guerre, où il fault estre,
En faire service à mon maistre.

Or quand de vous se souviendra,
L'aiguillon d'honneur l'espoindra,
Aux armes, et vertueux faict.
Et s'il en sortait quelque effect
Digne d'une louenge entiere,
Vous en seriez seule heritiere;
De vostre cueur donc vous souvienne :
Car si Dieu veult que je revienne,
Je le rendray en ce beau lieu.
Or je fay fin à mon adieu.

XLII.

OU PREMIÈRE ÉPISTRE DU COQ A L'ASNE,

A LYON JAMET DE SANSAY EN POICTOU [1].

1534.

Je t'envoye un grand million
De saluts, mon amy Lyon [2] :

[1] Voyez Joachim du Bellay dans ses *illustrations de la langue française*, chapitre IV, du livre I.

[2] Il fait allusion aux écus d'or anciens, dont quelques-uns marqués d'un côté d'une annonciation, ou salutation angélique, étoient nommés les saluts d'or.

S"ils estoient d'or, ils vauldroient mieux,
Car les François ont parmi eulx
Tousjours des nations estranges,
Mais quoy nous ne pouvons estre anges
C'est pour venyr à l'esquivocque [1] :
Pource qu'une femme se mocque,
Quand son amy son caz luy compte,
Or pour mieulx te faire le compte,
A Rome sont les grans pardons.
Il fault bien que nous nous gardons
De dire qu'on les appetisse [2] :
Excepté que gens de justice
Ont le temps aprés les chanoynes.
Je ne vey jamais tant de moynes,
Qui vivent et si ne font rien.
L'empereur est grant terrien,
Plus grant que monsieur de Bourbon,
On dit qu'il faict à Chambourg bon,
Mais il faict bien meilleur en France:
Car si Paris avoit souffrance,
Montmartre auroit grand desconfort,
Aussy depuis qu'il gele fort,

[1] Voyez la remarque sur l'épitre VII, où il est parlé des vers équivoqués.

[2] De peur d'être traité de Luthérien. C'étoit l'accusation à la mode.

Croyez qu'en despit des jaloux,
On porte souliers de veloux,
Ou de trippe, que je ne mente.
Je suis bien fol, je me tourmente
Le cueur, ét le corps d'ung affaire,
Dont toy et moy n'avons que faire.
Cela n'est qu'irriter les gens,
Tellement que douze sergens
Bien armez jusques au collet,
Battront bien un homme seulet,
Pourveu que point ne se deffende.
Jamaiz ne veulent qu'on les pende:
Si disent les vieulx quolibets,
Qu'on ne veoit pas tant de gibetz
En ce munde, que de larrons.

Porte bonnetz quarrez, ou rundz [1],
Ou chapperons fourrez d'ermines [2],

[1] C'est la coiffure et l'ornement des docteurs, sur tout en théologie. C'est, dit-on, vers ce temps-là que les bonnets, dont se servent les gens de robe et les gens d'église, commencèrent à être carrés, mais apparemment que cela n'étoit pas universel, et quelques-uns les portoient encore ronds. Voyez les remarques sur la satire Ménippée, tome II, page 253, édition de 1711.

[2] C'étoit autrefois un habillement de tête; on l'a mis ensuite sur l'épaule.

Ne parle point, et fay des mines,
T'e veoylà saige et bien discret.
Lyon, Lyon, c'est le secret,
Apprens, tandis que tu es vieulx[1] :
Et tu verras les envieux
Couryr comme la Chananée,
En disant qu'il est grant' année
D'amoureuses et d'amoureux,
De dolens et de langoureux,
Qui meurent le jour quinze fois[2].
Samedy prochain toutesfois
On doit lire la loy civile :
Et tant de veaux, qui vont par ville,
Seront bruslez sans faulte nulle[3],
Car ils ont chevauché la mulle,
Et la chevauchent tous les jours,
Tel fait à Paris longs sejours,

[1] C'est le contraire du proverbe, ou de la maxime qui dit qu'on doit apprendre lorsqu'on est jeune.

[2] C'est à peu près ce que Boileau dit de ces amoureux transis, ou de ces poètes, qui se forment une maîtresse imaginaire, et qui, bien buvant, bien mangeant, meurent par métaphore.

[3] On brûloit ceux qu'on appeloit Luthériens, et on les accusoit de toute sorte de crimes, sortiléges, magie, etc.

Qui vouldroit estre en aultre lieu
Laquelle chose de par Dieu
Amours finissent par coulteaux.
Les trois dames des blancs manteaux
S'habillent toutes d'une sorte.
Il n'est pas possible qu'on sorte
De ces cloistres aulcunement,
Sans y entrer premierement,
C'est ung argument de sophiste,
Et qu'ainsy soit, un bon papiste
Ne dict jamais bien de Luther,
Car s'ilz venoient à disputer,
L'ung des deux seroit hereticque.
Oultre plus, une femme eticque
Ne sçauroit estre bonne bague:
D'avantaige, qui ne se brague[1]

[1] Montaigne se moque assez agréablement de cette sorte d'habillement, que l'on mettoit anciennement vers le centre du haut-de-chausse ou de la culotte. Il s'en trouve encore quelques restes dans nos vieux tableaux et dans quelques anciennes tapisseries. Voici donc les paroles de Montaigne au livre III, de ses *Essays*, chapitre 5.
» Que veuloit dire cette ridicule piece de la chaus-
» sure de nos pères, qui se veoit encore en nos Suis-
» ses? A quoy bon faire la monstre que nous fai-
» sons à cette heure de nos pièces en forme sous nos

N'est point prisé au temps present :
Et qui plus est, un bon present
Sert en amours plus que babilz,
Et puis la façon des habitz
Dedans un an sera trop vieille.
Il est bien vray qu'un amy veille
Pour garder l'aultre de diffame.
Mais tant y a que mainte femme
S'efforce à parler par escript.
Or est arrivé l'antechrist,
Et nous l'avons tant attendu.
Ma dame ne m'a pas vendu [1].

» gregues? et souvent qui pis est, outrer leur gran-
» deur naturelle par fausseté et impostures? Il me
» prend envie de croire que cette sorte de veste-
» ment fut inventé aux meilleurs et plus conscien-
» tieux siecles, pour ne piper le monde, afin que
» chacun rendist en public compte de son fait. Les
» nations plus simples l'ont encore, aulcunement
» rapportant au vray. Lors on instruisoit la science
» de l'ouvrier, comme il se faict de la mesure du
» bras et du pied.

[1] C'est le premier vers de la XVIe chanson, qui contient un trait de satire assez vif contre sa maitresse Diane de Poitiers, de qui il avoit été abandonné.

C'est une chanson gringottée,
La musique en est bien nottée,
Ou l'assiette de la clef ment.
Par la mort bleu, voilà Clement,
Prenez-le, il a mangé le lard [1].
Il fait bon estre papelard [2],
Et ne courroucer point les fées.
Toutes choses qui sont coiffées,
Ont moult de lunes en la teste.
Escribvez moy s'on faict plus festes
De la lingere du palais [3],
Car maistre Jean Dupont Alais [4]
Ne sera pas si oultrageux,
Qud viendra à jouer ses jeux,

[1] C'est le refrain de la Bállade VI où il parle si joyeusement de son premier emprisonnement.

[2] Voyez le roman de la Rose et la note 3, sur la ballade 6 ci-après.

[3] C'est *Linotte*, contre laquelle il a fait l'épigramme CXXVIII

[4] Voici ce que marque Duverdier, page 749 de sa *bibliothèque* » Jean Dupont Alais, chef et maître » des joueurs de moralitez et farces à Paris, a com- » posé plusieurs jeux, mysteres, moralitez, sotyes » et farces qu'il a fait reciter publiquement sur » échafaut en la dite ville. »

Qu'il ne vous face trestous rire.
Ung homme ne peut bien escrire,
S'il n'est quelque peu bon lisart.
La chanson de frere Grisart
Est trop sale pour ces pucelles,
Et si faict mal au cueurs de celles
Qui tiennent foy à leurs maryz.
Si le grand rythmeur de Paris
Vient ung coup à veoir ceste lettre,
Il en vouldra oster, ou mettre,
Car c'est le roi des corrigears:
Et ma plume d'oye, ou de jars
Est jà plus escroupionnée
Qu'une vieille bas enconnée;
D'escrire aujourd'huy ne cessa.
Des nouvelles de pardeçà,
Le roy va souvent à la chasse,
Tant qu'il fault deffendre la chasse
Saint Marceau pour faire plouvoir.
Or Lyon, puis qu'il t'a pleu veoir
Mon epistre jusques icy,
Je te supply m'excuser, si
Du Coq à l'Asne vois sautant,
Et que ta plume en face autant
Affin de dire en petit mettre
Ce que j'ay oublyé d'y mettre.

XLIII.

OU SECONDE ÉPISTRE DU COQ A L'ASNE.

A LYON JAMET.

1535.

Puis que respondre ne me veulx,
Je ne te prendray aux cheveux,
Lyon, mais sans plus te semondre,
Moi mesme je me veulx respondre,
Et seray le prestre Martin [1].
Ce Grec, cest Hebreu, ce Latin,
Ont descouvert le pot aux roses;
Mon Dieu, que nous veoyrrons de choses,
Si nous vivons l'aage d'un veau;
Et puis que dict on de nouveau,
Quand par le roy aurons nous guerre?

[1] C'est un vieux proverbe que Coquillard exprime fort bien en parlant des gens qui se mêlent de tout.

Ilz sont chapelains et prelats;
Ilz sont les vrays prestres Martin,
Ilz chantent hault, repondent bas.

O la belle piece de terre !
Il la fault joindre avec la mienne.
Mais pourtant la bohemienne
Porte tousjours un chapperon.
Ne donnez jamaiz l'esperon
A cheval qui vouluntierz trotte.
D'où vient cela que je me frotte
Aux coursiers, et suis tousjours rat[1] ?
Ilz escument comme un verrat
En pleine chaire ces cagots,
Et ne preschent que des fagots[2]
Contre ces povres hereticques.
Non pas que j'oste les practicques
Des vieilles qui ont si bon cueur.
Car comme dict le grand mocqueur,
Elles tiennent bien leur partye.
C'est une dure despartye
D'une teste, et d'ung eschafaut :
Et grant' pitié, quand beaulté fault
A cul de bonne voulunté[3].

[1] Comme Marot s'étoit comparé à un rat dans son épitre XI, le nom lui en étoit resté chez ses ennemis, qui le traitoient de rat pelé.

[2] La controverse se faisoit alors avec des échafauts, des fagots et des gibets.

[3] C'est ainsi qu'on lit dans les éditions de Paris de

Puis vous sçavez, Pater sancte,
Que vostre grand pouvoir s'efface.
Mais que voulez-vous que j'y face?
Mes financiers sont tous perys,
Il n'est bourreau que de Paris,
Ny long procès que dudict lieu.
Si ne feisje jamaiz l'adieu[1],
Qui parle de la Pauthonniere.
Vray est qu'elle fut buyssonniere
L'escolle de ceulx de Pavye.
Fy de l'honneur, vive la vye,
Vive l'amour, vivent les dames.
Toutesfois, Lyon, si les ames
Ne s'en vont plus en purgatoire,
On ne me sçauroit faire à croire
Que le pape y gaigne beaucoup.
A la compaigne, acoup, acoup,
Hau, capitaine Pinsemaille,

1546 et 1548, Lyon 1548, et de Paris 1556; mais dans la plupart des autres on a changé le *cul* en *cœur*, et l'on a mis, à *cueur de bonne voulunté*, *Rabelais* livre V, chapitre 21, a dit aussi, *chose est en nature intollérable quand beaulté fault* (manque) *à cul de bonne voulunté*. Voyez les notes sur cet endroit de Rabelais.

[1] C'est l'adieu aux dames de Paris, dont il est parlé épîtres XII, XIII.

Le roy n'entend point que merdaille [1]
Tienne le rang de vieils routiers [2].
Et puis dictes que les monstiers
Ne servent point aux amoureux :
Bonne macquerelle pour eulx
Est umbre de devotion.
C'est une bonne caution,
Que monsieur de la Moriniere.
En ce temps-là vint la maniere
De se plaindre avecques des fars.

[1] Soldat peu considéré ; c'est ce qu'on a depuis appelé des régimens de salades, qui ne font la guerre qu'aux choux, aux légumes et à la salade. Rabelais dit au même sens, *capitaine merdaille*, livre 1, chapitre 33.

[2] C'est-à-dire vieux soldats, vieilles troupes soudoyées ou payées par les rois de France. C'étoient originairement des bandits ou des brigands. On prétend que Henry II, roi d'Angleterre, et Philippe Auguste, roi de France, furent les premiers qui, au XII^e^ siècle, les assemblèrent pour en former des troupes réglées. Ces compagnies s'appeloient routes ou bandes, et ceux qui les composoient étoient, par conséquent, nommés routiers, ou souldards, parce qu'ils étoient soudoyés, ou payés par le prince. *C'est un vieux routier*, pour dire un vieux soldat.

Sire, ce disent ces caphars[1],
Si vous ne bruslez ces mastins,
Vous serez ung de ces matins
Sans tribut, taille, ne truaige.
Qui diable feit le cocuaige[2]
Des Parisiens l'aultre esté?
Pour le moins si j'y eusse esté
On eust dit que c'eust esté moy.
Touche là: je suis en esmoy
Des froids amys que j'ay en France,
Mais je treuve que c'est oultrance,
Que l'ung a trop, et l'aultre rien.
Est-il vrai que ce vieil marrien
Marche encores dessuz espines,
Et que les jeunes tant pouppines
Vendent leur chair cher comme cresme?
S'il est vray, adieu le caresme,
Au concile qui se fera:
Mais Rome tandis bouffera
Des chevreaux à la chardonnette[3].

[1] C'est-à-dire, hypocrite, sournois et malin. C'étoit le nom dont les ligueurs honoroient le roi Henri III, à cause de sa dévotion mal placée. Voyez satire Menippée, tome II, page 304, édition de 1711.

[2] Pièce satirique contre les femmes de Paris.

[3] C'est ce que nous appelons le cardon d'Espa-

Attachez moy une sonnette
Sur le front d'ung moyne crotté,
Une oreille à chascun costé
Du capuchon de sa caboche,
Veoylà ung sot de la bazoche[1]
Aussy bien painct qu'il est possible:
De sorte qu'on ferait un crible[2]
De tous les trous qui s'abandonnent
A ceulx qui les richesses donnent.
J'ay fluz, contrefluz, carte amont.
Dieu pardoint au povre Vermont,
Il chantoit bien la basse contre:
Et les marys la malencontre,

gne; et l'on s'en servoit alors pour farcir et assaisonner les viandes, surtout le chevreau. Rabelais, dans sa prétendue Bibliothèque de Saint-Victor, y met un livre intitulé : *Pasquilli Doctoris marmoxei de Capreolis cum chardoneta comedendis tempore Papali ab Ecclesia interdicto.* Voyez les remarques sur la satire Ménippée, tome II, page 32 de l'édition de 1711.

[1] Marot cherche à tourner en ridicule l'agréable variété que l'habillement des moines fait dans l'église.

[2] Rabelais en vouloit faire construire des remparts de villes de guerre; il prétendoit que rien n'auroit pu les séparer de leurs pièces essentielles.

Quand les femmes font le dessuz.
Assavoir mon, si les bossuz
Seront tous droict en l'aultre munde?
Je le dy, pour ce qu'on se funde
Trop suz Venus, et suz les vins.
Parquoy je ne veulx qu'aux devins
Personne sa fyance mette.
Or çà: le livre de flammette[1],
Formosum pastor, Celestine[2],
Tout cela est bonne doctrine,
Et n'y a rien de deffendu.
Icy gerra, s'il n'est pendu,
Ou si en la mer il ne tombe,
Monsieur qui a dressé sa tumbe,
Avant que d'estre trespassé.
Fault-il pour un verre cassé[3]

[1] Livre de Bocace.

[2] C'est une tragi-comédie où l'on voit les tromperies des serviteurs envers leurs maîtres, et des maquerelles envers les amoureux. *Du Verdier*, page 241 de sa *Bibliothèque*, en indique une traduction imprimée à Paris, en 1542, et cette pièce fut encore traduite par Jacques de Lavardin, et imprimée in-16, à Paris, en 1578.

[3] Cela regarde sans doute Marot lui-même, qui se voyoit exilé de sa patrie pour quelques discours incoasidérés.

Perdre pour vingt ans de service ?
Non, Monsieur, non : ce n'est pas vice
Que simple fornication :
J'en ferai la probation,
Par une cotte violette,
Que donna la teste follette,
Aultrement le dieu des procès.
Au moyen de quoy trop d'excès
Sont engendrez de tant de festes.
En effect, c'estoient de grans bestes
Que les regens du temps jadis ;
Jamaiz je n'entre en paradis,
S'ilz ne m'ont perdu ma jeunesse.
Mais comment se porte l'anesse
Que tu sçais, de Jerusalem ?
S'elle veult mordre, garde l'en :
Elle parle comme de cyre,
Vous dites vray de cela, Sire :
Une estrille, une faulx, un veau [1],

[1] C'étoit un vieux rebus plus ancien que Clément Marot ; et Rabelais l'a trouvé assez sortable pour l'insérer aussi dans sa satire, livre IV, chap. 9. Voyez la note du savant Le Duchat sur cet endroit de Rabelais. Ce qu'on appelle rebus de Picardie est donc une manière d'écrire et de faire connoître des discours suivis, par le moyen de figures com-

C'est à dire estrille Fauveau,
En bon rebus de Picardie.
Lyon, veux-tu que je te dye?
Je me trouve dispoz des levres:
Et d'aultres bestes que les chevres,
Portent barbe grise au menton.
Je ne dy pas que Melancton [1]
Ne declaire au roy son adviz:
Mais de disputer viz-à-viz,
Nos maitres n'y veulent entendre:
Combien que la jeunesse tendre
Soit par tout assez mal apprinse,
Tu ne sçais pas? Thunis est prinse [2]:

munes et populaires : comme, par exemple, pour dire *la providence*, on met un *lapreau*, etc.

[1] Marguerite de Navarre sollicitoit vivement le roi François Ier, son frère, pour faire venir en France le célèbre Melanchton, le plus modéré de tous les protestans, afin d'entrer en conférence avec tous les docteurs catholiques, et d'examiner de concert les moyens qu'il avoit à proposer pour accommoder les différents de la religion. Mais les docteurs de Sorbonne qui n'avoient lu que leur Saint Thomas, craignoient de s'exposer avec des gens qui avoient étudié l'Écriture sainte.

[2] C'est la plus grande action qu'ait faite Charles-Quint. Il descendit en Afrique avec cinquante

Triboulet[1] ha freres et sœurs,
Les Anglois s'en vont bons danseurs:
Les Allemans tiennent mesure.
On ne preste plus à usure:
Mais tant qu'on veult à interest.
A propoz de Perceforest[2],
Lit-on plus Artus[3], et Gauvain?
Il a prins l'Evangile en vain
Le punais, et s'en est faict riche:
Et puis s'efforce mettre en friche
La vigne, et ses petits bourgeons.
Tout beau: je vous pry, ne bougeons.
Vous dictes que ce fut jeudy:
Non fay, non: voici que je dy,

mille hommes, prit le fort de la Goulette qu'il garda pour lui, s'empara de Tunis, et y rétablit le roi qui en avoit été chassé; battit Barberousse par terre, lui donna la chasse par mer, et délivra vingt mille esclaves chrétiens. Tout cela fut fait vers le milieu de l'an 1535.

[1] Nom d'un fou qui suivoit la cour de Louis XII; mais ici il signifie un fou en général, sans désigner personne en particulier.

[2] Roman de chevalerie fort long et fort ennuyeux.

[3] Roi d'Angleterre, chef des chevaliers de la Table Ronde.

Je dy qu'il n'est point question
De dire, j'allion, ne j'estion,
Ny se rendra, ny je frapy[1]:
Tesmoin le Comte de Carpy[2],
Qui se fit moyne aprés sa mort.
Laisse moy là, qui rit, et mord:
Et demande au petit Rogier,
Si ceulx que l'on feit deslogier
Hors des villes, croyoient campoz.

[1] Manière de parler du peuple de Paris et des environs. Nous donnons ci-après une épigramme sur ce sujet, c'est la CCLXXVI^e.

[2] Albert Pie de Savoie, comte de Carpi, général des armées de François I^er voulut être mis en terre, en habit de cordelier, dans l'église des Cordeliers de Paris. C'étoit la dévotion du temps. En 1502 et 1503, Gilles Dauphin, général des cordeliers, en reconnaissance des bienfaits que son ordre avoit reçus du parlement de Paris, accorda tant aux présidens et aux conseillers, qu'aux autres officiers de la cour, la permission de se faire enterrer en habit de cordelier. Voyez Sauval, *Antiquités de Paris*, tome II, page 647. Au reste, ce comte de Carpy mourut en 1536 au service de François I^er, et non en 1557, comme il est marqué dans Sauval, *Antiquités de Paris*, tome I, page 448.

Vrayment puis qu'il vient à propoz,
Je vous en veulx faire le compte,
Elles n'osent dire vicomte,
Vigueur, vicourt, ne vilevé :
Leur petit bec seroit grevé,
En dangier d'estre trop fenduës.
On dit que les nonnains renduës
Donnent gentilment la verolle.
D'estre bruslé pour la parolle,
Je te pry ne sois point couart :
Mais pour la foy de Billouart [1]
Laisse mourir ces sorbonistes.
Raison : la glose des legistes
Lourdement gaste ce beau texte.
Pour ceste cause je proteste
Que l'antechrist succumbera :
Au moins, que de brief tombera
Sur Babylonne quelque oraige [2].
Marguerite de franc couraige [3]

[1] C'est contre le docteur Bouchar qu'il parle en cet endroit.

[2] C'est le titre qu'il a plu aux protestans de donner à l'église romaine.

[3] Marguerite, reine de Navarre, avoit goûté la réforme. C'est ce qu'il veut dire en cet endroit : mais la reine Marguerite fut enfin désabusée des protestans, et resta ferme dans l'église catholique.

N'a plus ses beaulx yeulx esblouys.
Dieu gard la fille au roy Louys[1],
Qui me reçoipt, quand on me chasse.
Voulez vous presferer la chasse
Au vol du milan suspendu?
Si Dieu ne l'avoit deffendu,
Et je fusse en mon advertin,
Je donrois quinze à l'Aretin,
Et si gaignerois la partye.
La court en sera advertye,
D'un tas de groz asnes, ou yvres,
Qui font imprimer leurs sots livres,
Pour acqueryr bruyt d'estre veaux.
A Fleury sont les bons naveaux,
Les richesses en ces prelats.
Et puis c'est tout, je suis tant las
Que quatorze archiers de la garde[2]
Me battroient à la hallebarde.
Quant au palais, tousjours il grippe:
Adieu vous dy comme une trippe.

[1] C'est la duchesse de Ferrare, Rénée de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne.

[2] Les archers étoient l'ancienne garde de nos rois, comme ils le sont encore de l'empereur et de plusieurs souverains.

XLIV.

OU TROISIÈME ÉPISTRE DU COQ A L'ASNE

ENVOYÉE DE VENISE [1] LE DERNIER JOUR DE JUILLET 1536.

De mon Cocq à l'Asne dernier
Lyon ce malheureux asnier
Fol, folliant, imprudent, indiscret
Et moins sçavant qu'un docteur en decret,
Ha, ha, dit-il, c'est grant outraige
De parler d'un tel personnaige [2]
Que moy. En est-il ung au munde
En qui tant de sçavoir abunde?
Et je responds: ouy, ouy vrayment:
Et ne fut aultre que Clement.
Le latin, le grec et l'hebreux
Luy sont langaiges tenebreux:
Mais en françois de Hurepoix,

[1] Je n'ay trouvé cette épître que dans l'édition d'Anvers de 1539, chez Steels.

[2] Je soupçonne qu'il parle là du docteur Bouchar, à la requête duquel il fut arrêté en 1525.

Les beaulx escus d'or et du poids,
Et quelque latin de marmite,
Par Nostre Dame je le quitte.
Pour vray il y est plus sçavant;
C'est raison qu'il voyse devant.
Quand de sa proposition
Touchant la fornication,
Il vauldroit mieulx la treuver bonne,
Qu'y besoingner comme en Sorbonne.
Mais le mocquant ne se contente,
Et a dict à ceulx de sa tente,
S'il nous peult quelques jours avoir,
Il employra tout son pouvoir
Pour nous faire brusler tous vifs;
De ma part je n'en suis d'adviz,
Et n'y sçaurois prendre plaisyr,
Toustesfois s'il en a desyr,
Quand il sera prest, qu'il me mande:
Et si j'y vois, que l'on me pende,
Tu dirois, mon amy Lyon,
Pour moy quelque *fidelium*
Ou quelque creux *de profundis*
Pour me tirer à Paradis.
Mais si treuvez qu'il soit ainsy
Qu'au partyr de ce munde-cy,
Nous soyons saulvez ou damnez,
Ne dictes rien, et me donnez

Ce petit mot pour epitaphe,
Et que sur mon corps on le graphe,
Cy pend ce fol qui s'est rendu
A cresdict pour estre pendu.
Quant à celuy qui s'est fasché
Que me suis à luy attaché,
C'est un meschant fol et flatteur,
Insigne dissimulateur
Et vindicatif à oultrance :
Mais il ne veult que l'on le pense ;
Je ne vouldrois de luy mentyr,
Parquoy ne me puis repentyr
D'en avoir dict ce qui est vray ;
Et s'il me point, je descouvray
De plus grands caz qu'il a commiz,
Qu'il ne face plus d'ennemys,
Il en a trop, qu'il vive bien,
Lors seray son amy ; combien
Qu'il ne l'ait en rien merité
Le traistre plein de vanité.
Mais Dieu veuille que l'on oublye
Ce que souffrons par sa follie,
Je suis trop loing pour le luy dire
Qui me contrainct de le rescribre,
Et s'il dit plus en duplicquant
Et pareillement quant et quant
Que sçavant est. Il est bien priz ;

Car encores qu'il soit repriz
De tous, mesme de sa voysine,
Dont le mary faict bonne mine,
Il n'est possible qu'il s'en garde,
Chascun jour quand il se regarde,
Il est tout certain qu'il se veoit.
Je suis despit qu'il n'y pourveoit,
Il est bon, entendez icy,
J'en suis en merveilleux soucy.
Est-ce de luy que j'ai escript?
Nenny non, c'est de l'antechrist;
Ce n'est pas luy, et si ne sçay,
Il en a faict son coup d'essay.
Nommes-le celuy qui s'en doubte,
Par mon *vitam* je n'y veois goutte.
Est-ce point Juda ou Symon?
Non est, cy est; c'est-il, c'est mon;
Or me croyez, c'est Barrabas.
Prenez-le, mestez-le là bas.
Quel bruyt, quelle pitié, quelle honte?
Veoylà ce qu'on nous en racompte.
Venez-çà, que je parle à vous
A ce qu'il vous dict, bran pour vous,
Je le congnois, c'est un grand prestre;
Vous faillez: il le vouldroit estre
Pourveu qu'il en eust arraché
Quelque abbaye ou evesché:

Mais sans bonnet sa teste nuë
Est pour la mytre bien menuë.
N'en parlez plus, par Dieu c'est-il,
T'out ce qu'il sçait n'est que babil,
Je n'en pourrois plus tant souffryr;
Veoycy que je luy veulx offryr.
Luy bailler mon art et ma muse
Pour en user comme j'en use,
En me resignant son office,
Car je sens qu'elle m'est propice.
Faictes, si pouvez, qu'il se renge,
Je suis trés content de l'eschange.
L'etat est bon pour les affaires
De nous, de nos petits confreres.
Si de mon art ne peult chevyr[1],
Veoycy dont il pourra servyr.
On m'a promiz qu'il a renom
De salpestre et pouldre à canon
Avoir muny tout son cerveau
. . . . . .
Et les luy metez en la bouche.
Et puis aprés que l'on le couche
Tout de son long et en l'oreille
Tout doulcement qu'il ne s'esveille:
Jectez y pouldre pour l'emorche

[1] Venir à bout, réussir en une affaire, ou en sortir.

Et gardez bien qu'il ne s'escorche:
Car d'ung homme bien empesché
Seroit ung regnard escorché,
Et cela faict qu'on le deputte
A servyr d'une haquebutte,
Jamaiz homme n'en parla mieulx.
Les tampons sortyront des yeulx,
Et feront ung merveilleux bruyt,
Et si la fouldre les conduict,
Ilz frapperont deux tout d'ung coup,
Cela leur servyra beaucoup
Pour les despescher de ces guerres,
Dessuz dessuz à belles pierres,
Dessuz ce groz villain marault,
Qui a cryé sur nous harault,
Et nous a chassés du pays.
Nous estions assez esbahys;
Lyon, il t'en peult souvenyr,
Et n'estoit temps de revenyr,
Il falloit chercher seureté,
Du povre Clement arresté
Le propoz estoit à Bourdeaulx
Par vingt ou quarante bedaulx [1]

[1] Il paroît par cet endroit que Clément Marot auroit été ou reconnu ou arrêté en quittant le royaume, sur la fin de l'an 1534.

Des seigneurs dudict parlement,
Je dy que je n'estois Clement,
Ny Marot, mais un bon Guillaume,
Qui pour le prouffit du royaume
Portois en grande diligence
Pacquet et lettre de creance;
Je n'avois encores souppé,
Mais si tost que fus eschappé,
Je m'en allay ung peu plus loing,
Par Dieu il en estoit besoing:
Car pour ung tel povre souldart
Que Marot, qui n'est point pendart,
Ne fut faicte si grant' poursuyte.
J'avois chascun jour à ma suyte
Gens de pied et gens de cheval,
Mais je feis tant par mon travail,
Et sur petits chevaulx legiers,
Que me miz hors de tous dangiers,
J'entens pourveu que je me tienne
Là où je suis en bonne estraine
Si nous fussions demourez là,
Tel y estoit qui n'en parla:
Jamaiz depuis je n'en partys.
Ils ont esté si bien rostys[1],

[1] Les placards que l'on avoit affichés à Paris et ailleurs contre la religion catholique, occasionè-

Qu'ilz sont tous convertyz en cendre.
Or jamaiz ne vous laissez prendre,
S'il est possible de fouyr,
Car après on vous peult ouyr
Tout à loysir et sans colere;
Mais en fureur de telle affaire,
Il vault mieulx s'excuser d'absence,
Qu'estre bruslé en sa presence.
Des nouvelles de par deça,
L'aultre jour quand il trespassa,
L'empereur il n'y estoit pas
Et n'avoit pas passé le pas
Pour dire qu'il fut trespassé,
Il est bien vray qu'il est passé[1]
De l'Italie en la Provence.
Les François cryent vive France,
Les Espagnols vive l'empire:
Il n'y a pas pour tous à rire,
Le plus hardy n'est sans terreur,
N'est-ce pas ung trop grant erreur
Pour des biens qui ne sont que terre

rent de nouveaux supplices que l'on fit souffrir à ceux de la nouvelle religion.

[1] Il parle là de l'expédition que Charles-Quint fit en Provence, où il ruina son armée sans rien faire.

De mener si horrible guerre.
Les gens d'armes sont furyeux
Chocquans au visaige et aux yeulx :
Il ne fault qu'une telle lorgne
Pour faire un gentilhomme borgne :
Il ne fault qu'un traict d'arbaleste
Passant au traverz d'une teste
Pour estonner ung bon cerveau.
J'aimerois autant estre ung veau
Qui va droict à la boucherie,
Que d'aller à telle tuerie.
C'est assez d'ung petit boullet
Qui prend ung souldart au collet,
Pour le garder de jamaiz boire.
Fy, fy de mouryr pour la gloire,
Ou pour se faire grant seigneur
D'aller mouryr au lict d'honneur,
D'ung gros canon parmy le corps,
Qui passe tout oultre dehors.
Par ma foy, je ne vouldrois point
Qu'on gastât ainsy mon pourpoint,
Et la livrée du capitaine.
Hau, compaignon, prenez l'enseigne,
Celuy qui la portoit est bas.
Sang bieu, vela de beaulx esbaz,
Veoyla comment on s'y gouverne.
Dedans une bonne taverne

J'oserois entrer hardyment
Où l'on ne frappe nullement.
C'est ainsy que Clement devize,
Vivant en paix dedans Venize[1].

***

De quoy diable sert la redicte?
Or doncq la saincte chatemitte,
Ainsy que l'on dict par deçà,
A faict feu puis ung mois en çà:
Quel bruyt en ont faict nos prescheurs,
Ces grants ordinaires pescheurs?
Font-ilz tousjours les gens absoulz
Par force d'escuz ou de soulz,
Dont non pas Dieu, mais l'argent regne.
Qui vouldroit mettre bride et resne
Au grant cheval d'ambition,
Point n'y auroit sedition
En dangier que ces groz asniers
Soient du lignaige des musniers,
Ayant du sac bled et farine
Toute couverte leur narine,
Ostant la feve du gasteau.
Si en leur vin mettoient de l'eau [1]
Ceulx de Sorbonne, enluminez
Si rouges n'auroient pas leurs nez:
Et puis la belle doctorie.

Marot. Si cette épître est de ce poëte, il faut avouer qu'il étoit ivre quand il l'écrivit.

[1] Autrefois on avoit tiré l'étymologie de Sorbonne à *Sorbendo, quia ibi bene sorbetur*. Apparemment qu'alors on s'y divertissoit.

Il n'est pas prins Andry Dorie [1],
Barbarousse a peur qu'il ne volle [2].
L'aigle ne craint la Mirandolle [3].
Maint ennemy se rend nostre hoste,
Combien que Gennes dans sa coste
Costoye ung perilleuz fatras,
Ce fut par pierres et plastras
Qu'eut espoir d'avoir recompense
Dam Martin eut creuvé sa pense,
Et quand les gens on veoit hoster,
On reculle pour mieulx saulter,
Nanso est routier et trop fin;
Dieu pardoint au Fançois Dauphin [4],
On dict qu'il fut empoisonné,
Et qu'il avoit assaisonné
La viande: on dict qu'ung messere

[1] André Doria, noble Génois, et qui après avoir été dans le parti de la France, embrassa depuis celui de l'empereur Charles-Quint.

[2] Barberousse, l'un des plus célèbres pirates de ces temps-là, qui étoit à la solde du Grand-Seigneur.

[3] C'est-à-dire que l'Empereur ne craint pas le prince de la Mirandole qui etoit l'un des plus petits souverains d'Italie.

[4] Ce prince fut empoisonné en 1536, par Montecuculli, Ferrarois, comme nous l'avons dit sur l'épitre XXXIII, note 5.

A chanter messe est necessaire.
Je ne sçay pas comme il entend,
Qui ne luy en donne, il en prend.
Que du grief feu de sainct Anthoine
Soit ard le cardinal le Moyne,
Ennemy des Bazochiens.
Les povres vouldroient estre chiens,
J'entens à l'heure qu'on repaist,
Ribon ribaine s'il nous plaist,
Il fauldra de brief rendre compte,
C'est tout ung si on se mécompte
Si au poinct on puisse descendre.
Qu'on est penault le jour des Cendre,
Quand il souvient du mardy gras,
Moindre est dur le travail des bras,
Que de chanter par les convents.
Or de chemise les doulx vents
Desquelz l'alaine est si trés forte
Qu'à damnation elle emporte
Maints mottez de chapes et mytres.
Le fourmaige cueuvert de mytes
Et d'ordure est tousjours meilleur.
Encores n'est sceu le malheur
Que doibt venyr de cette guerre:
Montejan tient-il tousjours serre[1]?

[1] M. de Montejan qui fut fait maréchal de France en 1538.

J'ay grant' peur qu'il ne soit moisy
Avec son compaignon Boisy [1]
Sans le cheval de Pacolet [2].
Ont-ilz tousjours le bas colet,
Monstrans leurs tetasses ridées
Nos vieilles mules desbridées
Qui sont par chevaulx bien souvent
Fenduës du cul jusqu'au devant.
Et s'il est vray que là s'avance
Le vieil vidase de Provence,
Vrayment ilz sont bien eschancrées
Nos poupinettes tant sucrées;
Et le mary autour furonne.
On nous dict que dedans Peronne
Florenge a faict et feu et raige [3],
Tellement que d'un grant couraige

[1] C'est sans doute Claude de Gouffier, marquis de Boissy, qui fut fait grand écuyer de France en 1546, et qui mourut en 1570.

[2] Cheval célèbre dans le roman de Valentin et Orson.

[3] Robert de la Mark, seigneur de Fleurange. Il fut fait Maréchal de France en 1526, et soutint vaillamment le siége de Péronne en 1536, contre le comte de Nassau, général des troupes de l'Empereur, qui avoit assiégé cette place.

Sont devenuz les Percherons [1]
Expers fourreurs de mancherons:
Les Allemans font la devise,
Selon le poix bransle Venise,
L'Anglois entend bien la raison,
Les gouttes viennent en saison
Quand la verole a faict son courz,
Si de la lune le descourz
Tenoit du soleil le party,
Nos astrologues auroient menty,
Car il n'est pas presse dans Nyce,
Il tranche du bigot et nyce
Ce punais lecteur Bustarin.
Le Grand Turc et chef tartarin
N'est pas homme de grant' colere,
Les mers sont par la grant' galere
De leurs cours discontinuez,
Mais il est cheut tant de nuez
Que demandoient les allouettes.
Il ne fut oncq tant de chouettes,
Et nuict et jour peuvent voller,
La rouë deffend de voller
Qui n'aura au costé des esles,
Et puis comment les Damoyselles
Fardent leurs bras comme leur trongne,

[1] Les habitans du pays du Perche.

Au dyamant n'a point de rongne,
Car c'est une pierre trop vifve,
Quelque chose que les gens die.
N'est-ce pas tousjours leurs deviz,
Les Suisses sont de cest avys,
Et du vendredy ilz ont peur,
Minos pourroit estre trompeur,
Comme Eascus et Rhadamas

. . . . . .

Ne laisse point là le noyeau
Qui est plus cher que le hoyeau,
La pelle, la hotte ou les pictz:
Gardez les attaingnans aspictz,
Qui pour l'yver sont jà fourrez.
Prelatz seront bien rembourrez,
Si Germanie a ung concile:
On dict qu'il est creu en Cecile
L'esprit droict comme une lignole,
L'admiral debvoir prendre Dole[1]
Qui est en la Franche-Comté;
Et Chamberry est revolté.
De nuict au soir se faict la brigue,

[1] Il veut parler sans doute de l'amiral Chabot qui étoit alors gouverneur de Bourgogne, et qui tomba, vers l'an 1536, dans la disgrâce du roi François Ier.

Avecq une petite ligue
La balene sera tost prinse.
Aussy de peur d'estre reprinse
L'accouchée des quatre livres
S'en est fuye aux champs à delivres,
Car quand le roy est en courroux,
Il n'espairgne blanc, noir, ne roux.
On ente en carré le rouveau.
Encor le financier nouveau
Tiendra la langue, non large S.
Aussy celuy qui croit largesse
Estre en aulcuns, est bien jenin[1],
Sinon au sexe feminin.
Par fault tolle Jesus est mort
Vendredy, dont Pilate mord
Ses levres, mais il n'est pas temps,
Sainct Jehan ainsy comme j'entends
Il y en eut bien d'endossez,
Il n'est œuvres que de fossez
Dont reparée est Babylonne,
Si vivante estoit Maguelonne,
Il seroit vray comme Evangile.
Le Grec, ainsy que dict Virgile,
Nomme Avernon le trou d'enfer,

[1] Sot, idiot. C'est en ce sens qu'il est employé dans Coquillart.

Et l'on en veoit plusieurs danser
Sans son tabour, fleuste et chanson
C'est ung travaillant eschanson,
Le roy luy en est fort tenu,
Qui d'avarice est fort chenu,
Et qui n'aura les couillons chaulx
Des cantarides, et artichaux,
Et la mignonette d'entrée,
Ilz sont de chaulde rencontrée,
Bigotz, cagotz, godz et magodz,
Fagotz, escargotz et margotz:
Parbieu ce n'est que tous haraz
Joinct Hesdin et aprés Arraz,
On aura à vil prix la serge,
J'entends que le bagaige on chairge
Pour en Haynault venir charger:
En eau basse on ne peult nager,
C'est pourquoy fault treuver deniers;
Il ne sera pas des derniers
Le marquiz nouveau delivray.
Sire, tandis que je vivray,
M'employera en vostre service,
Car si le fruict du benefice
Tomboit en la main des marchands,
Et gens de bien et les meschans
Ont tous gaigné à la guerite.

T'ay-je offensé, ou courroussé?
Ay-je à ton dict, et intendict,
En faict, ou dict, rien contredict?
Ay-je à ton nom donné renom,
Aultre que bon? tu sçais que non:
N'y ne vouldrois? et ne sçaurois,
Tant sont tes droicts justes, et droicts.
Devant les yeulx de tous les dieux,
Et demy dieux, jeunes et vieulx,
J'atteste, et jure, et en rejure,
Qu'aulcune injure, ou malle augure,
Nul laps de temps, ne lieux distans,
Escripts latens, ne vieulx satans,
N'ont peu avoir force et pouvoir
De concepvoir, c'est assavoir,
Ung seul congé, qu'aye songé,
En son plongé, d'avoir changé,
Ne rien osté de mon costé
En loyaulté, et feaulté
De nostre amour, pas ung seul tour
Depuis le jour de ton retour.
Mais tant s'en fault, qu'ung tel deffault,
En froid ou chaut, ait faict le sault,
En mon pourpriz, que n'ays repriz,
Qui ne t'a priz, pour un grand priz.
Or doncq amy, de ton amy,
Qui ennemy, n'as ung demy,

Que veulx tu dire? Est ce pour rire,
Que de proscrire, et interdire,
Ung amour vieille? O grant merveille!
Quand je sommeille, elle m'esveille,
Et dics ainsy : Dieu qu'est ce cy?
Cest homme icy, est-il transy,
Ses bons esprits, ses beaulx escripts,
De si hault priz sont ilz prescripts,
Son cueur humain, tant pur et plein
De bon levain, changé de main
Auroit il bien: pour quelque bien,
Qu'il se voit sien? Je n'en croy rien [1]:
Car les effects de ses beaulx faicts,
N'ont esté faicts si contrefaicts.
Et quant et quant, il m'ayme tant,
Que luy estant, bien mal content
Il ne sçauroit, quand il vouldroit,
Or qu'il eust droict, en mon endroict,
S'en ressentyr ne consentyr,
Sans en mentyr, à moy martyr:
Car sçait il pas que tous nos pas,
Et tous nos caz, sont par compaz
Comptez, numbrez et denumbrez,
Puis obumbrez, et adumbrez?

[1] Ainsi Marot étoit à la cour, où il jouissoit des bienfaits de François I^er^.

Si faict si faict : bien il le sçait,
Le tout parfaict, bien luy a faict
Veoir et comprendre, et tant apprendre,
Qu'il en peult vendre et en espendre
Et davantaige, il est de l'aage,
Et du pelaige ou l'homme est saige [1],
Ou jamaiz non. Et puis son nom,
D'estre tout bon, a le renom.
Or doncq Clement, tout clerement,
Bien seurement, et promptement,
Escribz pourquoy tu te tiens coy
De tenir loy, au second toy,
Qui est icy, sans grant soucy,
Là, Dieu mercy, et toy aussy.
C'est à Ferrare, au huictiesme an [2]
De la sienne proscription,
Mais de la tienne intention,
Que ce soit le dernier. Amen.

[1] Parce que Marot avoit des cheveux blancs, comme il dit dans sa pastorale à François Ier.

Et l'yver qui s'appreste
A commencé à neiger sur ma teste.

[2] Cette date me fait juger que cette lettre est de l'an 1543.

SUR L'EXIL DE MAROT.

AU SEIGNEUR DU PAVILLON,

MICHEL MAROT FILS DE CLÉMENT MAROT, SALUT

A mon retour du pays de Ferrare,
Par Chambery le chemin s'adressant
J'ai treuvé certe une chose bien rare
Au cabinet de mon pere Clement :
Car revolvant ses escriptz pour les lire,
Trop me nuysoient et n'appaisoient mon ire,
Si n'eusse veu epistre de sa veine,
Qui s'adressoit à son amy Anthoine :
Dont mieulx que moy entendras le dessein,
Telle est la lettre escripte de sa main.

[1] Nous avons ici ajouté de nouveau l'épitre suivante de Clément Marot, avec un épigramme de Michel Marot, son fils, à Antoine Couillart, sieur du Pavillon, lez Lorris en Gastinois, selon qu'elle se trouve imprimée à la fin du livre dudit sieur de Pavillon, intitulé: *Les contredicts aux faulses et abulsives prophéties de Nostradamus, et autres Astrologues*, imprimé à Paris, chez Charles l'Angelier, 1560.

XLVII[1]

PAR LUY ENVOYÉE DE FERRARE, A SON AMY ANTHOINE COULLIART, SEIGNEUR DU PAVILLON [2] LEZ LORRIS EN GASTINOIS.

1535.

O MON amy Anthoine,
N'est jour que me souvienne

[1] Cette lettre qui manque dans toutes les éditions de Clément Marot, hormis dans celle de Nyort de 1594, fut écrite par le poète peu de temps après être arrivé à Ferrare, qu'il avoit choisi pour sa retraite. On y voit que cet exil lui avoit encore été suscité par Diane de Poitiers, qui avoit déjà été cause de son premier emprisonnement, et qui ne cessa point de le persécuter.

[2] Ne seroit-ce pas de son fils, ou du moins de quelqu'un des siens, qu'il est parlé dans les *Origines de la langue françoise*, de Ménage? Il est dit au mot Hauteclair, *nom de famille. Ce nom fut donné du temps de Henry II, à un maître des Requêtes, nommé* Couillart, *par une rencontre assez plaisante. Ce maître des requêtes alloit souvent au Louvre: un jour qu'il grattoit à la porte du*

Du souverain recueil
Que tu feis à Clement;
Mais se resjouyssant
Tost commença son dueil.
Car lors que je te vei,
Repassant à Lorri,
Venant de Vau-luysant[1]:
M'en retournay à Blois,
Où je fuz des jours trois
Aux dames devisant.
La vint ung postillon
Qui m'apportoit guillon,
Me suyvant à trace,
A la seule parolle
D'une femme trop folle[2],

cabinet du roi, ou de la reine, comme les huissiers lui demandèrent son nom, il n'osa le leur dire distinctement à cause de l'obscénité; les huissiers ne l'entendant pas, ou feignant de ne le pas entendre, lui dirent qu'il dît son nom haut et clair. D'où il fut ensuite appellé Hauteclair. M. de Thou, au livre VIII de son histoire, page 262 de l'édition de Genève, fait mention de ce changement de nom, mais en passant.

[1] Ou le Bouchet, abbaye en Auvergne.

[2] Diane de Poitiers.

Maudicte soit sa race.
De cela adverty,
Soubdain de là party :
Car j'avois faict serment
Ne retourner en court,
Ce n'estoit mon plus court
De le faire aultrement.
Je passay doncq Tharare[1],
Pour venir à Ferrare,
Treuver la sœur du roy[2]:
La divine princesse
M'a faict bonne caresse,
O que fusse avec moi!
Si tu vas à la court,
Escribz le moy tout court,
Ensemble des nouvelles :
J'y fey peu de sejour,
Mais j'en sceu pour ung jour,
Qui n'estoient guerres belles.
La royne de Navarre
Me donna le bon arrhe[3]

[1] La montagne de Tarare, près de Lyon.

[2] Rénée de France, sœur de la reine Claude, épouse de François Ier.

[3] La reine de Navarre donna au poëte de quoi faire son voyage.

Qu'en passant tu me vei,
Pour me faire monter,
Et soubdain devaller
Les monts jusques icy.
La benigne princesse,
Excellente déesse,
De toutes le mirouer,
Print mon filz ponr son paige[1]:
C'estoit le meilleur gaige
Qu'eusse peu luy treuver.
O que sa fille unicque[2]
Donne à la republicque
Un merveilleux espoir,
Plein de divinité
En sa virginité,
Que desire revoir.
Ce filz, pour sa jeunesse:
A sa grande haultesse
J'ay bien recommandé:
S'il faict ce qu'il propose,
Et que Dieu le dispose,

[1] Michel Marot, dont il y a quelques petites poésies imprimées.

[2] Jeanne d'Albret, depuis epouse d'Antoine de Bourbon Vendôme et reine de Navarre, mère de Henri IV, roi de France.

Il en sera aydé.
Or puis que le congnois,
Je te pry, si le veois,
Luy donner ce motet,
De poursuyvre la veine
Du pere à toute peine,
Et qu'il ne soit muet.
Fay de moy mention,
Recommandation
A ce bon groz Tartas:
De peur de se blesser
Ou bien de s'offencer
Qu'il marche petit pas.
Si j'avois du papier
De rames un millier,
Et qu'il ne fust trop tard,
Comme à mon amy seur,
T'escribrois de bon cueur:
Adieu donc mon Couillart.

XLVIII.

SUR L'EXIL DE MAROT.

AU ROY, DU TEMPS DE SON EXIL A FERRARE.

1535.

Je pense bien que ta magnificence,
Souverain roy, croyra que mon abscence
Vient par sentyr la coulpe qui me poinct
D'aulcun mesfaict, mais ce n'est pas le poinct.
Je ne me sens du numbre des coulpables;
Mais je sçay tant de juges corrompables
Dedans Paris, que par pecune prinse,
Ou par amy, ou par leur entreprinse,
Ou en faveur, et charité piteuse
De quelque belle humble soliciteuse[1],
Ils saulveront la vie orde et immunde
Du plus meschant et criminel du munde:
Et au rebours, par faulte de pecune,
Ou de support, ou par quelque rancune,
Aux innocens ilz sont tant inhumains,
Que content suis ne tomber en leurs mains,

[1] C'est toujours à Diane de Poitiers que le poète en veut.

Non pas que tous je les mette en ung compte;
Mais la grant part la meilleure surmonte:
Et tel merite y estre aucthorisé,
Dont le conseil n'est ouy ne prisé.
Suyvant propoz, trop me sont ennemys
Pour leur enfer, que par escript j'ay mys[1],
Où quelque peu de leur tours je descœuvre:
Là me veut-on grant mal pour petit œuvre,
Mais je leur suis encor plus odieux,
Dont je l'osay lire devant les yeulx
Tant cler voyans de ta majesté haulte,
Qui a pouvoir de reformer leur faulte.
Brief par effect, veoyre par fois diverses,
Ont declaré leurs vouluntez perverses
Encontre moy: mesmes ung jour ils vindrent
A moy malade, et prisonnier me tindrent,
Faisant arrest suz un homme arresté,
Au lict de mort: et m'eussent pis traicté,
Si ce ne fust ta grant bonté, qui à ce
Donna bon ordre avant que t'en pryasse,
Leur commandant de laisser choses telles
Dont je te rend graces trés immortelles.
Autant comme eulx, sans cause qui soit bonne,
Me veult du mal l'ignorante sorbonne:[2]

[1] Voyez cy-dessus Opuscule VII.

[2] On ne s'y appliquoit alors qu'à une mauvaise

Bien ignorante elle est d'estre ennemye
De la trilingue, et noble academye[1]
Qu'as érigée. Il est tout manifeste
Que là dedans, contre ton vueil celeste,
Est defendu, qu'on ne voyse alleguant
Hebrieu, ny grec, ny latin élegant:
Disant que c'est langaige d'hereticques.
O povres gens de sçavoir tous ethicques,
Bien faictes vray ce proverbe courant,
Science n'ha haineux que l'ignorant.
Certes, ô roy, si le profond des cueurs
On veult sonder de ces sorbonicqueurs,
Treuvé sera que de toy ils se deulent.
Comment douloir? Mais que grant mal te veulent
Dont tu as faict les lettres et les arts
Plus reluysans que du temps des Cœsars:
Car leurs abuz veoit-on en façon telle.
C'est toy, qui as allumé la chandelle
Par qui maint euil veoid maincte vérité,

théologie, pleine de questions extravagantes, comme on le peut voir par les écrits de ces temps-là, et même par François Rabelais qui s'en est moqué très-agréablement.

[1] Le collége royal fondé par le roi, à la sollicitation de Pierre Castellanus, ou Du Chastel, pour y enseigner les langues hébraïque, grecque et latine.

Qui sous espesse et noire obscurité
A faict tant d'ans icy bas demourance.
Et qu'est-il rien plus obscur qu'ignorance?
Eulx et leur court en absence et en face
Par plusieurs fois m'ont usé de menace :
Dont la plus doulce estoit en criminel
M'executer. Que pleust à l'Eternel,
Pour le grant bien du peuple desolé,
Que leur desyr de mon sang fust saoulé,
Et tant d'abuz, dont ilz se sont munys
Fussent à cler descouverts, et punys,
O quatre fois, et cinq fois bien heureuse,
La mort, tant soit cruelle et rigoureuse,
Qui ferait seule un million de vies
Sous telz abuz n'estre plus asservyes?
Or à ce coup il est bien évident
Que dessuz moy ont une vieille dent,
Quand ne pouvans crime sur moy preuver,
Ont trés bien quis, et trés bien sceu treuver,
Pour me fascher, briefve expedition,
En te donnant mauvaise impression
De moy ton serf, pour après, à leur aise,
Mieulx mettre à fin leur voulunté mauvaise :
Et pour ce faire, ilz n'ont certes eu honte
Faire courir de moy vers toy maint compte,
Avecques bruyt plein de propoz menteurs,
Desquelz ilz sont les premiers inventeurs.

De luthériste ilz m'ont donné le nom
Qu'à droict ce soit, je leur respons que non.
Luther pour moy des cieulx n'est descendu,
Luther en croix n'a point esté pendu
Pour mes pechez : et tout bien advisé,
Au nom de luy ne suis point baptisé,
Baptisé suis au nom qui tant bien sonne,
Qu'au son de luy le pere éternel donne
Ce que l'on quiert, le seul nom sous les cieulx
En, et par qui ce monde vicieux
Peult estre saulf. Le nom tant fort puyssant,
Qu'il a rendu tout genouil flechyssant
Soit infernal, soit celeste, ou humain :
Le nom, par qui du seigneur Dieu la main
M'a preservé de ces grans loups rabiz, [1]
Qui m'espyoient dessoubz peaux de brebiz.
O Seigneur Dieu permettez-moy de croire
Que reservé m'avez à vostre gloire.
Serpents tortus, et monstres contrefaits
Certes sont bien à vostre gloire faicts,
Puis que n'avez voulu donc condescendre,
Que ma chair vile ait esté mise en cendre,
Faictes au moins, tant que seray vivant,
Qu'à vostre honneur soit ma plume escribvant :
Et si ce corps avez predestiné
A estre ung jour par flamme terminé,

[1] Loups ravissans.

Que ce ne soit au moins pour cause folle :
Ainçois pour vous, et pour vostre parolle :
Et vous supply, Pere, que le tourment
Ne luy soit pas donné si vehement,
Que l'ame vienne à mettre en oublyance
Vous en qui seul gist toute sa fyance :
Si que je puysse, avant que d'assoupyr,
Vous invoquer jusque au dernier souspyr.
Que dy-je? où suis-je? O noble roy François,
Pardonne moy, car ailleurz je pensois.
Pour revenir doncques à mon propoz,
Rhadamanthus avecques ses supposts [1]
Dedans Paris, combien que fusse à Blois,
Encontre moy faict ses premiers exploicts,
En saisyssant de ses mains violentes
Toutes mes grans richesses excellentes,
Et beaulx thresors d'avarice delivres :
C'est assavoir mes papiers et mes livres,
Et mes labeurs. O juge sacrilege,
Qui t'a donné ne loy, ne privilege
D'aller toucher, et faire tes massacres
Au cabinet des sainctes Muses sacres?
Bien est-il vray que livre de deffense
On y treuva, mais cela n'est offense

[1] Le lieutenant criminel du Châtelet de Paris. C'étoit peut-être encore Maillart

A ung poete, à qui ont doibt lascher
La bride longue, et rien ne luy cacher,
Soit d'art magicq, necromance, ou caballe,
Et n'est doctrine escripte, ne verballe,
Qu'un vrai poete au chief ne deust avoir,
Pour faire bien d'escrire son debvoir.
Sçavoir le mal est souvent prouffitable,
Mais en user est tousjours esvitable :
Et d'aultre part, que me nuict de tous lire?
Le grand donneur [1] m'a donné sens d'eslire
En ces livrets tout cela qui accorde
Aux saincts escriptz de grace et de concorde :
Et de jecter tout cela qui differe
Du sacré sens, quand prés on le confere.
Car l'escripture est la touche, où l'on treuve
Le plus hault or. Et qui veult faire espreuve
D'or, quel qu'il soit, il le convient toucher
A ceste pierre, et bien prés l'approcher
De l'or exquiz, qui tant se faict paroistre,
Que bas ou hault tout aultre fait congnoistre.
Le juge doncq affecté se monstra
En mon endroict, quand des premiers oultra
Moy, qui estois absent, et loing des villes,
Ou certains fols firent choses trop viles,
Et de scandale : helas! au grant ennuy,

[1] Dieu.

Au detriment et à la mort d'aultruy,
Ce que sçachant, pour me justifyer,
En ta bonté je m'osay tant fyer,
Que hors de Blois party pour à toi, Sire,
Me presenter. Mais quelcun me vint dire
Si tu y vas, amy, tu n'es pas saige;
Car tu pourrois avoir mauvaiz visaige
De ton Seigneur. Lors comme le nocher,
qui peux fuyr le peril d'un rocher,
En pleine mer se destourne tout court,
Ainsi pour vray m'escartay de la court.
Craignant treuver le peril de durté,
Où je n'euz oncq, fors doulceur et seurté.
Puis je sçavois, sans que de faict l'apprinse,
Qu'à un subject l'euil obscur de son prince
Est bien la chose, en la terre habittable,
La plus à craindre, et la moins souhaittable.
Si m'en allay, esvitant ce danger,
Non en pays, non à prince estranger,
Non point usant de fugitif destour,
Mais pour servir l'aultre roy à mon tour,
Mon second maistre, et ta sœur son espouse[1],
A qui je fus des ans à quatre et douze[2]

[1] Le roi de Navarre et la reine Marguerite son épouse.

[2] Marot quitta le service de Marguerite, reine de

De ta main noble heureusement donné.
Puis tost aprés, royal chef couronné,
Sçachant plusieurz de vie trop meilleure
Que je ne suis, estre brulez à l'heure
Si durement, que mainte nation
En est tombée en admiration,
J'abandonnay, sans avoir commiz crime,
L'ingrate France, ingrate, ingratissime
A son poëte, et en la delaissant,
Fort grant regret ne vint mon cueur blessant.
Tu ments, Marot, grant regret tu sentys,
Quant tu pensas à tes enfans petits.
Enfin passay les grans froides montaignes[1],
Et vins entrer aux lombardes campaignes[2]:
Puis en l'Itale, où Dieu qui me guidoit,
Dressa mes pas au lieu, où résidoit
De ton cler sang une princesse humaine,
Ta belle sœur, et cousine germaine,
Fille du roy tant craint et renommé[3],

Navarre, l'année même de son exil, en entrant chez Renée, duchesse de Ferrare. Ainsi ce fut en 1534, et dès qu'il a été seize ans domestique de madame Marguerite, il doit être entré chez elle en 1518.

[1] Les Alpes.

[2] Le Piémont et le Milanais.

[3] Renée de France, fille de Louis XII.

Pere du peuple aux chronicques nommé.
En sa duché de Ferrare venu,
M'a retiré de grace, et retenu,
Pource que bien luy plaist mon escripture,
Et pour autant que suis ta nourriture.
Parquoy, ô Sire, estant avecques elles,
Conclure puis d'un franc cueur et vray zelle,
Qu'à moy ton serf ne peult estre donné
Reproche aulcun, que t'aye abandonné,
En protestant, si je pers ton service,
Qu'il vient plustost de malheur que de vice.

XLIX.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

DU TEMPS DE SON DICT EXIL[1].

1536.

En mon vivant, n'après ma mort avec,
Prince royal, je ne tournay le bec
Pour vous pryer : or devinez qui est-ce,
Qui maintenant en prend la hardyesse?

[1] Cette épitre fut adressée à François, dauphin, en 1536, la deuxième année de l'exil de Clément Marot, pour le prier d'obtenir du roi un sauf conduit. Le dauphin mourut le 12 août de cette année,

Marot banny. Marot mis en requoy,
C'est luy sans aultre : et sçavez-vous pourquoy
Ce qu'il demande il a voulu escrire?
C'est pour autant qu'il ne l'ose aller dire;
Veoyla le poinct, il ne fault pas mentyr,
Que l'air de France il n'ose aller sentyr :
Mais s'il avoit sa demande impetrée,
Jambes ne teste il n'ha si empestrée,
Qu'il n'y vollast. En vous parlant ainsy,
Plusieurz diront que je m'ennuye icy,
Et pensera quelque caffart pelé,
Que je demande à estre rappelé.
Mais, Monseigneur, ce que demander j'ose,
De quatre pars n'est pas si grande chose,
Ce que je quiers, et que de vous espere,
C'est qu'il vous plaise au roy, vostre cher pere,
Parler pour moy, si bien qu'il soit induict
A me donner le petit saulfconduict
De demy an que la bride me lasche,
Ou de six mois si demy an luy fasche :
Non pour aller visiter mes chasteaux,
Mais bien pour veoir mes petis Marotteaux,
Et donner ordre à un faix qui me poise :

mais cela n'empêcha point François I^er^ d'accorder au poète ce qu'il demandoit, et même davantage; car il fut rappelé vers la fin de cette même année.

Aussy affin que dire adieu je voyse
A mes amys et mes compaignons vieulx,
Car vous sçavez, si fay-je encores mieulx
Que la poursuitte et fureur de l'affaire
Ne me donna jamais temps de ce faire :
Aussy affin qu'encor un coup j'accolle
La court du roy, ma maistresse d'escolle.
Si je vois là, mille bonnets ostez,
Mille bons jours viendront de tous costez.
Tant de Dieu gards, tant qui m'embrasseront :
Tant de salutz qui d'or point ne seront [1].
Puis se dira, quelque langue fryande,
Et puis Marot, est-ce une grant'viande
Qu'estre de France estrangé et banny,
Par Dieu, monsieur, ce diray-je, nenny.
Lorsque de cher et grandes accollées,
Prendray les bons, laisseray les vollées,
Adieu messieurs, adieu donc mon mignon.
Et cela faict, verrez le compaignon
Tost desloger, car mon terme failly,
Je ne craindrois, sinon d'estre assailly
Et empaulmé. Mais si le roy vouloit
Me retirer, ainsy comme il souloit,
Je ne dy pas qu'en gré je ne le prinse :
Car un vassal est subject à son Prince.

[1] Voyez ci-dessus note 2 sur l'épitre XII.

Il le feroit, si sçavoit bien comment
Depuis ung peu je parle sobrement :
Car ces Lombars avec qui je chemine,
M'ont fort appriz à faire bonne mine :
A ung mot seul de Dieu ne deviser,
A parler peu, et à poltroniser,
Dessuz ung mot une heure je m'arreste,
S'on parle à moi, je respons de la teste [1];
Mais je vous pry, mon saulfconduict ayons,
Et de cela plus ne nous esmayons.
Assez avons espace d'en parler,
Si une fois vers vous je puis aller.

[1] C'est à-peu-près l'idée que Joachim du Bellay nous donne du génie des Romains et des Italiens.

Marcher d'un grave pas, et d'un grave sourci,
Et d'un grave souris à chacun faire feste,
Balancer tous ses mots, répondre de la teste.
Avec un MESSER NON, ou bien un MESSER si.

Entre-messer souvent un petit et cosi,
Et d'un SON SERVITOR contrefaire l'honneste,
Et, comme si on eut sa part en la conqueste,
Discourir sur Florence et sur Naples aussy.

Seigneuriser chacun d'un baisement de main,
Et suivant la façon du courtisan Ronsain,
Cacher sa povreté d'une brave apparence.

Veoylà de cette court la plus grande vertu,
Dont souvent mal monté, mal sain et mal vestu,
Sans barbe et sans argent on s'en retourne en France,

Conclusion, royale geniture,
Ce que je quiers n'est rien qu'une escripture,
Que chascun jour on baille aux ennemyz,
On le peult bien octroyer aux amyz.
Et ne fault jà qu'on ferme la Champaigne
Plustost à moy qu'à quelque Jean d'Espaigne,
Car quoyque né de Paris je ne sois,
Point je ne laisse à estre bon François :
Et si de moy, comme espere, l'on pense,
J'ai entreprins pour faire recompense,
Un œuvre exquiz, si ma muse s'enflamme [1],
Qui, maulgré temps, maulgré fer, maulgré flamme,
Et maulgré mort, fera vivre sans fin
Le roy François, et son noble dauphin.

***

Et bien semé de peuple obeyssant,
Le tien Marot (fille de roy puyssant)
S'est enhardy, veoyre et a protesté
De saluer ta noble majesté,
Ains que passer tout oultre les limites :
Estant certain que si bien tu imites
De ton saulveur la vraye intention,
Tu n'y auras brin de presumption :
Car estimant que par ung bruyt qui sonne
Tu sçais mon nom, sans sçavoir ma personne :
Et que jadis fut serviteur mon pere
De ta mere Anne, en son regne prospere :
Croyant aussy que tu sçais que d'enfance
Nourry je suis en la maison de France,
De qui tu es royalle geniture :
Cela pensant, ne craind mon escripture,

tagne, mère de la duchesse. Mais madame de Soubise, qui connoissoit tout le mérite du poète, le produisit à la cour. Outre l'épigramme XXIX qu'il adressa au duc de Ferrare, il présenta encore cette épitre à la princesse, et comme elle n'étoit pas éloignée des nouveautés qui commençoient à se glisser dans toutes les cours, elle reçut Marot chez elle avec quelques autres personnes, qui n'étoient pas moins suspectes, mais qui n'y restèrent pas longtemps.

Que ta grandeur la vueille reffuser.
Mais quel besoing est-il de m'excuser.
  Les oysellets des champs en leurs langaiges
Vont saluant les buyssons et boscaiges
Par où ilz vont: quand le navire arrive
Auprés du havre, il salue la rive
Avec le son d'un canon racourcy :
Ma muse donc passant ceste court-cy,
Fait-elle mal, saluant toy princesse?
Toy à qui rit ce beau pays sans cesse.
Toy qui de race ayme toute vertu,
Et qui en as le cueur tant bien vestu:
Toy dessoubz qui fleurysent ces grants plaines,
De biens et gens si couvertes et pleines:
Toi qui leurs cueurs as sceu gaigner trés bien,
Toi qui de Dieu recongnois tout ce bien.
  Salut à toy doncques trés humblement,
Humble salut, par ton humble Clement,
Par ton Marot le poëte gallicque,
Qui s'en vient veoir le pays italicque,
Pour quelque temps si entre cy et là
Te peult servyr ma plume, et si elle ha
Sçavoir qui plaise à ta majesté haulte,
Croy que plustost l'eau du Pau fera faulte
A contre val ses undes escouler,
Que ceste plume à s'estendre et voller,
Là où le vent de tes commandemens

La poussera: mesmes les elemens
Lairront plustost leur nature ordonnée:
Car l'Eternel me l'a, certes, donnée,
Pour en louer premierement son nom:
Puis pour servyr les princes de renom,
Et exalter les princesses d'honneur,
Qui au plus hault de fortune et bou heur
S'humilyer de cueur sont coustumieres,
Auquel beau rang tu marches des premieres.

LI.

EPISTRE PERDUE AU JEU

CONTRE MADAME DE PONS [1].

1535.

Dame de Pons, Nymphe de Parthenay,
Pardonne moy, si ceste carte n'ay

[1] Elle se nommoit Anne de Parthenay, fille de Jean de Parthenay, seigneur de Soubise, et de Michelle Saubonne. Il sera parlé de cette dernière dans l'épître suivante. Anne de Parthenay, dont il est question dans celle-ci, fut mariée à Antoine de Pons, comte de Marennes. La mère, la fille et le gendre suivirent madame Renée en Italie, après

Paincte de fleurs, à Minerve duysantes,
Et pour ton sens contenter suffysantes:
Ma muse est bien pour satisfaire habile
Aulcuns espritz: mais trop se sent debile
Pour toy qui as lettres et bon sçavoir,
Autant ou plus que femme puisse avoir:
Avecques euil pour veoir subit les faultes
Et discerner choses basses des haultes.
Bien est-il vray que ton cueur sçait user
D'une bonté de faultes excuser,

qu'elle eut été mariée, en 1528, avec Hercules II, duc de Ferrare. Cette dame savoit les langues savantes, c'est-à-dire, le latin et le grec; elle s'appliqua même à la théologie, et attira les beaux esprits disgraciés à la cour de Ferrare. Calvin, Marot et autres y furent bien reçus. Antoine de Pons, son mari, étoit premier gentilhomme de la chambre du duc de Ferrare, et fut obligé, dans la suite, de quitter ce prince, parce qu'il s'étoit vanté d'être de meilleure maison que le duc son maître. Madame de Pons et madame de Soubise se firent un plaisir de produire Marot à la cour de Ferrare, dont il fit les délices; mais il ne put oublier sa patrie dans laquelle il revint, après avoir été quelque temps à Venise, où il se retira en 1536, quand le duc de Ferrare obligea tous les Français de quitter sa cour.

Et de donner aux œuvres bien dictées
En temps et lieux louenges meritées.
Mais je sens bien que l'heure est advenuë,
Qu'en cet escript de promesse tenuë,
Plus de besoing de ton excuse auray,
Que de bon loz meriter ne sçauray.
Et me suis veu (il n'en fault point mentyr)
D'avoir promis prest à me repentyr :
Car, dés qu'en main la plume je vins mettre;
A peine sceuz forger le premier mettre :
Et commençay à dire et à pénser :
Presumptueux; que veulx-tu commencer?
Fault-il qu'à honte acqueryr tu t'amuses
D'escrire ainsy à l'une des neuf muses.
Ce neantmoins pour promesse tenyr,
Ne me suis sceu d'escrire contenyr :
Mais t'escribvant (ô noble esprit bien né)
Treuvé me suis tout ainsy estonné
Qu'ung villageois simple et pusillanime,
Qui parle en craincte à ung roi magnanime.
D'aultre costé, pour mon epistre orner,
Je ne sçaurois quel propos enfourner.
De te parler de science latine,
D'en deviser prés de toy ne suis digne :
Te deviser des amoureux soulas,
C'est temps perdu, tu aymes trop Pallas.
Chanter la guerre et des armes la mode,

A ton mary la chose est plus commode.
De tes vertuz bien blasonner et paindre,
Taire vault mieulx, que n'y pouvoir attaindre.
Par quoy à droict, devant toy je m'accuse
Que cecy n'est epistre, mais excuse,
Cecy (pour vray) n'a merité le tiltre
D'envoy, de lay, d'elegie, ou d'epistre:
Mais s'il te plaist, nonobstant sa basseur,
Le recepvoir en gré soubz la doulceur
Qui est en toy par nayfve coustume,
J'estimeray avoir fait un volume.
Reçoy le donc en gré, je te supply:
Et l'ayant leu, ne le pers, mais le ply,
Pour le garder: au moins quand ce viendra
Que seray mort, de moy te soubviendra.
Et si d'icy à grant temps et long aage
Du tien Clement se tient aulcun langaige,
Là où seras par maniere de rire,
Aux assistans pourras conter et dire,
(Qui ne sera pour moy un petit heur)
Comment jadis fut bien ton serviteur:
Et pour tesmoing de ce que leur diras,
Ce mien escript sur l'heure produiras,
En leur disant: quand Marot m'escribvoit
Ces vers icy, à Ferrare il vivoit,
Là où j'estois: et lors à grande oultrance
Le povre gars estoit banny de France,

Par le pourchas d'aulcuns ayans envye,
Dequoy vertu perpetuoit sa vye:
Dont il treuvoit sa perte et son soucy
Moins ennuyeux. Leur conteras aussy,
Comment, durant ceste mienne destresse,
Tous deux servions une mesme maistresse,
Fille de France, et duchesse Renée,
Au gré de qui semble que tu sois née.
Mille aultres caz, mille aultres bons propoz,
Quand seras vieille, et chez toy à repoz,
Dire pourras de moi à l'advenyr
S'il t'en soubvient: et pour t'en soubvenyr,
De bon cueur laisse à la tienne excellence
Ceste escripture, où j'impose silence.

(*Entre les épigrammes il y en a deux à ladicte Dame de Pons, du temps qu'elle estoit à Ferrare, et luy aussy.* Ce sont les épigrammes CVII et CVIII)

10104086

LII.

EPISTRE A MADAME DE SOUBIZE,

PARTANT DE FERRARE, POUR S'EN VENYR EN FRANCE [1].

1536.

Le cler soleil sur les champs puisse luyre,
Dame prudente et te vueille conduyre

[1] Elle s'apelloit Michelle de Saubonne, qui de fille d'honneur de la reine Anne de Bretagne, devint gouvernante de Renée de France. Elle fut mariée, en 1507, à Jean de Parthenay, l'archevêque Ve du nom, seigneur de Soubise ; elle suivit à Ferrare madame Renée. Hercules d'Est, époux de la princesse, s'avisa d'imiter tous ces petits princes d'Italie, qui vendoient alors leur liberté au plus offrant. Voici ce qu'en dit Rabelais, dans une de ses lettres de cette année-là. Il étoit alors en Italie. *Le dict duc* (de Ferrare) *s'étant retiré vers l'empereur, il y a dangier que madame Renée en souffre fascherie. Le dict duc lui a osté madame de Soubize sa gouvernante, et la faict servyr par Italiennes, qui n'est pas bon signe.*

Jusques au pied de ta noble maison,
Il est certain que plus tost oraison
Pour ta demeure à Dieu je vouldrois faire:
Mais puis que luy, et le temps et l'affaire
Veulent tous trois que ta bonté desplace,
Monts et torrens te puissent faire place,
Dieu tout au long de ton allée entiere,
Soit en ta voye, et dedans ta litiere,
Veoyre en ton cueur, à celle fin (madame)
Que tout d'ung train te garde corps et ame.
Or t'en va quand, et où il te plaira,
Plus yras loing, plus nous en desplaira.
Et quant à moy, tu peulx estre asseurée,
Tant que j'auray en ce munde durée,
Que seray tien, non point seulement pour ce
Que long temps a, tu fuz premiere source
De bon recueil à mon pere vivant,
Quand à la court du roy fut arrivant[1],
Où tu estois adoncq la mieulx aymée
D'Anne, par tout royne tant renommée[2]:
Ne seulement pour autant que tu feiz
Mesme recueil dernierement au filz
En ce pays: tellement que ta grace
Semble estre encline à ma petite race:

[1] Du roi Louis XII.
[2] Anne de Bretagne.

Mais pour autant que d'instinc de nature,
Toy et les tiens aymez litterature,
Sçavoir exquiz, vertuz qui le ciel percent
Arts liberaulx, et ceux qui s'y exercent.
Cela, pour vray, faict que trés grandement
Je te revere en mon entendement.
Or, adieu doncq, noble dame, qui uses
D'honnesteté tousjours envers les muses.
Adieu par qui les muses desolées
Souventesfois ont esté consolées:
Adieu qui veoir ne les peult en souffrance.
Adieu la main qui de Flandre en la France
Tira jadis Jean le Maire belgeois [1],
Qui l'ame avoit d'Homere le gregeois.
Retirez vous neige et temps pluvyeux,
De l'ennuyer ne soyez envyeux,
Vien le temps doulx, retire toy, la bise [2]:
Ne fasche point madame de Soubize:
Assez elle ha de fascheuse tristesse
D'abandonner sa dame et sa maistresse.
Assez d'ennuy elle ha à son despart:

[1] Jean le Maire fut poète et historiographe d'Anne de Bretagne; il se retira dans les Pays-Bas, où il eut le même emploi auprès de Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, et gouvernante des Pays-Bas.

[2] C'est qu'elle partit en hiver.

Assez aussy elle nous en despart
Mais, puis qu'il plaist à Dieu qu'il soit ainsy,
Fault prendre en gré. Sept ans a qu'es icy [1]
Dame trés noble, et trente, ou à peu prés [2],
Que servye as et mere et fille aprés;
C'est bien raison que maintenant disposes
De ta maison, et que tu y reposes
Avecques Dieu le surplus de ton aage:
Ce te sera quasy nouveau mesnaige,
Aprés tant d'ans: doncq t'y transporteras.
Et aprés toy honneur emporteras,
Avecques toy emporteras honneur,
De tes travaulx principal guerdonneur:
Et nous en brief sçaurons en ton absençe,
De quoy servoit par deçà ta presence.

[1] Elle y étoit venue en 1528, lorsque madame Renée fut mariée à Hercules d'Est, duc de Ferrare.

[2] Ainsi elle pouvoit être entrée auprès d'Anne de Bretagne en 1505.

LIII.

A MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DE TOURNON, MAROT RETOURNANT DE FERRARE A LYON [1].

1536.

Puis que du roy la bonté merveilleuse
La France veult ne m'estre perilleuse :
Puis que je suis de retourner mandé,
Puis qu'il lui plaist, puis qu'il a commandé,
Et que ce bien procede de sa grace,
Ne t'esbahys si j'ai suyvy la trace,
Noble Seigneur, pour en France tirer,
Où long temps a je ne fais qu'aspirer.
Le marinier qui prend terre, et s'arreste
Pour la fureur de l'oraige et tempeste,

[1] Le cardinal François de Tournon fut six ou huit mois lieutenant-général pour le roi, dans le Gatinois, à la fin de 1536, et au commencement de 1537, ainsi ce fut à la fin de 1536, que Marot passa par Lyon, puisqu'au commencement de 1537, il étoit à la cour de François Ier. *Voy.* l'histoire du cardinal de Tournon.

Desancre alors que les cieulx sont amys.
Le chevaucheur qui à couvert s'est mys,
Laissant passer ou la gresle, ou la pluye,
Dés que de loing veoit qu'Aquilon essuye
Le ciel mouillé, il entre en grand plaisyr,
Desloge et tire au lieu de son desyr.
Certes ainsy, monseigneur redouté,
Si tost que j'euz mon retour escouté,
Et que je vey la grant' nue essuyer,
Qui en venant me pouvoit ennuyer,
Mon premier poinct ce fut de louer Dieu,
Et le second de desloger du lieu
Là où j'estois, pour au pays venyr,
D'où je n'ai sçeu perdre le souvenyr.
Nature a prins sur nous ceste puyssance,
De nous tirer au lieu de sa naissance,
Mesmes long temps les bestes ne sejournent
Hors de leurs creux, mais tousjours y retournent.
Brief, du desyr qu'au despartyr j'avoye,
Je n'ay treuvé rien de dur en la voye,
Ains m'ont semblé ces grans roches haultaines
Preaux herbuz, et les torrens fontaines.
Bize, verglaz, la neige, et la froidure [1]
Ne m'ont semblé que printemps et verdure

[1] Marot revint au commencement de l'hiver, sur la fin de 1536.

Si qu'à Dieu rends graces un million,
Dont j'ay attainct le grâtieux Lyon,
Où j'esperois à l'arriver transmettre
Au roy François humble salut en mettre [1]:
Conclud estoit. Mais puis qu'il en est hors,
A qui le puy-je, et doib-je adresser, fors
A toy qui tiens par prudence loyalle,
Icy le lieu de sa haulteur royalle?
S'il est ainsy que la puyssance qu'has
Toute s'estend en grans et petits cas,
La raison veult doncques que maintenant
De ce salut tu sois son lieutenant:
Et puis je suis à cela conformé,
Pour ce qu'amy tu es et bien amé
De l'assemblée aux muses trés sacrées,
Et qu'à Phebus en escribvant agrées:
Humblement doncq, sur ce je te saluë,
Heur de Tournon, plein de haulte valuë.
Dieu gard aussy d'infecte adversité

[1] François Ier étoit venu en 1536, dans ces quartiers-là, pour s'opposer à l'empereur Charles-Quint, qui venoit de faire une irruption en Provence. L'empereur n'osa cependant franchir le Rhône; et dans son retour il ruina plus son armée, que si elle avait été entièrement battue par celle du roi, dont une partie ne laissa point de harceler l'arrière-garde de Charles-Quint.

L'air amoureux de la noble cité.
Dieu gard la Sone au port bien sumptueux,
Et son mary le Rosne impetueux,
Qui puis ung peu se demonstra si fyer,
Que l'ennemy ne s'y osa fyer:
Et dont n'a guere, en diligence prompte,
S'est retiré Cæsar avecques honte.
Si vous supply, ô fleuves immortelz,
Et toy Prelat, dont il est peu de telz,
Et toy cité fameuse de hault priz,
Ne me vouloir contemner par mespriz,
Ains recepvoir tout amiablement
L'humble Dieu gard, de vostre humble Clement.

LIV.

ADIEU A LA VILLE DE LYON.

1536.

Adieu Lyon qui ne mords point,
Lyon plus doulx que cent pucelles:
Sinon quand l'ennemy te poinct:
Alors ta fureur point ne celes.
Adieu aussy à toutes celles,
Qui embellyssent ton sejour:

Adieu faces cleres et belles,
Adieu vous dy comme le jour.

Adieu cité de grant' valeur,
Et citoyens que j'ayme bien,
Dieu vous doint la fortune et l'heur
Meilleur que n'a esté le mien:
J'ai repceu de vous tant de bien,
Tant d'honneur, et tant de bonté,
Que vouluntierz dirois combien,
Mais il ne peult estre compté.

Adieu les vieillards bienheureux,
Plus ne faisant la court aux dames,
Toutesfois tousjours amoureux
De vertu, qui repaist vos ames:
Pour fuyr reproches et blasmes,
De composer ay entreprins
Des epitaphes sur vos lames,
Si je ne suis le premier prins.

Adieu enfans pleins de sçavoir,
Dont mort l'homme ne desherite:
Si bien souvent me vinstes veoir,
Cela ne vient de mon mérite:
Grant mercy, ma muse petite,
C'est par vous, et n'en suis marry.

Pour belle femme l'on visite
A tous les coups un laid mary.

Adieu la Sone, et son mignon
Le Rosne qui court de vistesse,
Tu t'en vas droict en Avignon:
Vers Paris je prens mon adresse.
Je dirois adieu ma maistresse:
Mais le cas viendroit mieulx à poinct,
Si je disois adieu jeunesse,
Car la barbe grise me poinct.

Va Lyon, que Dieu te gouverne;
Assez long temps s'est esbatu
Le petit chien en ta caverne,
Que devant toy on a battu[1].
Finablement pour sa vertu,
Adieu des fois un million
A Tournon de rouge vestu,
Gouverneur de ce grand Lyon.

[1] Il étoit arrivé à Lyon quelque fâcheux accident à Clément Marot, comme on le voit non-seulement par cet endroit, mais encore par des vers de François Sagon. Et comme Clément Marot parle lui-même des disgrâces qui lui sont arrivées à Lyon, il y a lieu de croire que ce fut à cause de la religion.

LV.

LE DIEU GARD A LA COURT,

APRÉS SON RETOUR DE FERRARE.

1537.

Vienne la mort quand bon luy semblera,
Moins que jamaiz mon cueur en tremblera,
Puis que de Dieu je repçoy ceste grace
De veoir encor de Monseigneur la face[1].
Ha mal parlans, ennemys de vertu,
Totallement me disiez devestu[2]
De ce grant bien: vostre cueur endurcy,
Ne congneut oncq ne pitié, ne mercy.
Pourtant avez semblable à vous pensé
Le plus doulx roy, qui fut oncq offensé,
C'est luy, c'est luy, France, royne sacrée,
C'est luy qui veult que mon euil se récrée,
Comme souloit, en vostre doulx regard.
Or je vous veoy, France, que Dieu vous gard.
Depuis le temps que je ne vous ay veue,

[1] François Ier.

[2] Il en veut à Sagon et à ses confrères, qui avoient attaqué Marot absent.

Vous me semblez bien amendée et creue,
Que Dieu vous croisse encores plus prospere.
Dieu gard François, vostre cher filz et pere,
Le plus puissant en armes et science,
Dont ayez eu encore experience.
Dieu gard la royne Eleonor d'Austriche[1],
D'honneur, de sens, et de vertuz tant riche.
Dieu gard du dard mortifere et hideux
Les filz du roy. Dieu nous les gard tous deux[2].
O que mon cueur est plein de dueil et d'ire,
De ce que plus les trois je ne puis dire[3]!
Dieu gard leur sœur, la Marguerite pleine[4]
De dons exquiz. Ha royne Magdaleine[5],

[1] Sœur de l'empereur Charles-Quint.

[2] Henri dauphin, depuis roi de France, et Charles duc d'Orléans; ce dernier prince mourut en 1545.

[3] François dauphin mourut au mois d'août, en 1536, du poison qui lui fut donné par Montecuculli, ferrarois.

[4] Marguerite, fille de François Ier; mariée, âgée de 37 ans, en 1559, à Emmanuel Philibert duc de Savoye.

[5] Magdelaine de France, fille de François Ier, fut mariée, en 1536, à Jacques, roi d'Ecosse; mais elle mourut dans l'année même, d'une fièvre hectique.

Vous nous lairrez, bien vous puis (ce me semble
Dire Dieu gard, et adieu tout ensemble.
Pour abreger, Dieu gard le noble reste
Du royal sang, origine celeste.
Dieu gard tous ceulx qui pour la France veillent,
Et pour son bien combattent et conseillent.
Dieu gard la court des dames, où abunde
Toute la fleur, et l'eliste du munde.
Dieu gard enfin toute la fleur de lyz,
Lime, et rabot des hommes mal polyz.
Or suz avant, mon cueur, et vous mes yeulx
Tous d'un accord dressez-vous vers les cieulx,
Pour gloire rendre au pasteur debonnaire,
D'avoir tenu en son parc ordinaire
Ceste brebiz esloingnée en souffrance.
Mercyez-en ce noble roy de France,
Roy plus esmeu vers moy de pitié juste,
Que ne fut pas envers Ovide, Auguste:
Car d'adoucyr son exil le prya,
Ce qu'accordé Auguste ne luy a.
Non que je vueille (Ovide) me vanter
D'avoir mieux sceu que ta muse chanter.
Trop plus que moy tu as de vehemence
Pour esmouvoir à mercy et clemence:
Mais assez bon persuadeur me tien,
Ayant un prince humain plus que le tien.
Si tu me vaincs en l'art tant agreable,

Je te surmonte en fortune amiable :
Car quand banny aux Gethes tu estois,
Ruisseau de pleurs sur ton papier jectois
En escribvant sans espoir de retour :
Et je me veoy mieulx que jamaiz autour
De ce grand roy. Cependant qu'as esté
Prés de Cæsar à Rome en liberté,
D'amour chantois, parlant de ta Corrynne,
Quant est de moi, je ne veux chanter hymne,
Que de mon roy : ses gestes reluysans
Me fournyront d'argumens suffysans.
Qui veult d'amour deviser, si devise :
Là est mon but. Mais quand je me ravise,
Doib-je finir l'elegie presente
Sans qu'ung Dieu gard encores je presente?
Non : mais à qui? puis que François pardonne
Tant, et si bien, qu'à tous exemple il donne,
Je dy Dieu gard à tous mes ennemys,
D'aussy bon cueur qu'à mes plus chers amys.

LVI.

FRIPELIPES VALET DE MAROT,

A SAGON [1].

1537.

PAR mon ame il est grant' foyson,
Grant' année, et grande saison
De bestes qu'on deust mener paistre,
Qui regimbent contre mon maistre.
Je ne veoy point qu'un sainct Gelais [2]:

[1] François Sagon, natif de Rouen, se fit surnommer l'indigent de sapience. Il étoit secrétaire de Félix de Brie, abbé de Saint-Evroul en Normandie. Ce fut un poète fort médiocre, qui se crut faire un mérite d'écrire contre Clément Marot. Il commença à versifier vers l'an 1532, ou 1533, et a continué jusqu'à la fin du règne de Henri II, que l'on a de lui une pièce sur la paix de 1559; mais ce fut avec un succès toujours égal; c'est-à-dire, sans aucune distinction.

[2] C'étoient les plus agréables esprits de leur temps, tous amis de Marot. Mellin de Saint-Gelais, dont les poésies ont été imprimées plus d'une fois.

Un Heroet, un Rabelais[1],
Un Brodeaux[2], un Seve[3]; un Chappuy[4],
Voysent escribvant contre luy.
Ne Papillon pas ne le poinct[5],
Ne Thenot ne le tenne point:
Mais bien ung taz de jeunes veaux,
Un tas de rythmasseurs nouveaulx,
Qui cuydent eslever leur nom,
Blasmant les hommes de renom:
Et leur semble, qu'en ce faisant,
Par la ville on yra disant
Puis qu'à Marot ceulx-cy s'attachent,
Il n'est possible qu'ilz n'en sçachent.
Et veu les faultes infinyes,
Dont leurs epistres sont fournyes,

[1] Antoine Heroet, dit La Maisonneuve, dont nous avons quelques poésies. Il fut depuis Evêque de Digne.

[2] Victor Brodeau, qui suivit Marot de fort près dans la poésie, et qui a fait même des pièces si agréables, qu'on les a crues de notre poète.

[3] Maurice Scève, d'une bonne famille de Lyon, dont nous avons quelques poésies.

[4] Claude Chappuy, valet de chambre de François Ier, duquel il y a quelques poésies.

[5] C'est en sa faveur que Marot a écrit à François Ier, l'épître LIX. Il y a de lui quelques poésies.

Il convient de deux choses l'une,
Ou qu'ilz sont troublez de la lune,
Ou qu'ilz cuydent qu'en jugement
Le munde, comme eulx, est jument.
De là vient que les povres bestes,
Après s'estre rompu les testes,
Pour le bon bruyt d'autruy briser;
Eulx-mesmes se font despriser:
Si que mon maistre sans mesdire,
Avecques David peut bien dire[1]:
Or sont tombez les mal heureux
En la fosse faicte par eulx.
Leur pied mesme s'est venu prendre
Au filé qu'ilz ont voulu tendre.
Car il ne fault pour leur respondre
D'autres escriptz à les confondre,
Que ceulx là mesmes qu'ils ont faicts.
Tant sont grossiers et imparfaicts:
Imparfaicts en sens et mesures,
En vocables et en cesures,
Au jugement des plus fameux,
Non pas des ignorans, comme eulx.
L'ung est un vieulx resveur normand[2]
Si goulu, friant, et gourmand

[1] Ces paroles sont tirées du psaume 9.
[2] Il parle ici de Sagon.

De la peau de povre latin,
Qu'il l'escorche comme un mastin.
L'aultre ung Huet de sotte grace,
Lequel voulut voller la place
De l'absent: mais le demandeur
Eust affaire à un entendeur.
O le muet en bel arroy [1]
Pour entrer en chambre de roy,
Ce Huet, et Sagon se jouënt,
Par escript l'ung l'aultre se louënt.
Et semblent (tant ils s'entreflattent)
Deux vieilx Asnes qui s'entregrattent.
Or des bestes que j'ay suz dictes,
Sagon, tu n'es des plus petites:
Combien que Sagon soit ung mot [2],
Et le nom d'ung petit marmot.
Et sçaches qu'entre tant de choses,
Sottement en tes dicts encloses,
Ce villain mot de concluer
M'a faict d'ahan le front suer [3].

[1] La Hueterie avoit demandé la place de valet de chambre du roi, que Marot occupoit; mais François I^er^ ne l'accorda point.

[2] Sagon, ou Sagoin; nom des petits singes.

[3] *D'ahan*; de peine, de fatigue, de travail; c'est en ce sens qu'il est mis dans la comédie morale du

Au reste, de tes escriptures,
Il ne fault vingt, ne cent ratures
Pour les corriger. Combien doncq?

mauvais riche, où l'ange Raphaël dit à Dieu, en parlant du Lazare:

Trés doulx Dieu, j'ai eu bien tost faict,
Ainsy que m'aviez commandé,
Au povre ladre j'ai esté,
Qui est trespassé de ce munde,
Voyez son ame pure et munde?
Qu'avecques moy ay apportée;
Dites moy où sera posée,
Car elle souffre grand ahan.

Il paroît par la suite de cette pièce qu'*ahan* ne signifie pas seulement fatigue, mais encore un homme qui fait l'essoufflé.

Ah vilain, vous petez d'ahan.

C'est de ce mot que vient *ahaner*, témoigner sa fatigue par des respirations vives, réitérées, et comme violentées. C'est en ce sens que ce verbe est mis par Marot, vers le milieu du 2e. livre de sa Métamorphose. Ce terme d'*ahan* est pris au même sens par Jean Bretel, poète du temps de Saint-Louis; lorsqu'il demande à son ami : lequel vaut mieux planté (c'est-à-dire beaucoup), de joie à son aise, dix fois l'an seulement, sans peine et sans *ahan*, ou en péril à grant' peine trois fois la semaine? Voy. du *Verdier*, en sa *bibliothèque*, pag. 659.

Seulement une tout du long.
Aussy Monsieur en tient tel conte,
Que de sonner il auroit honte
Contre ta rude cornemuse
Sa doulce lyre: et puis sa muse,
Parmy les princes allaictée,
Ne veult point estre valetée.
Hercules feit-il nulz efforts
Sinon encontre les plus forts?
Pensez qu'à Ambres bien séerroit[1],
Ou à Canis, qui les veoirroit
Combatre en ordre et équipaige,
L'ung un valet, et l'aultre un page.
J'ay pour toy trop de resistance:
Encor ay je peur qu'il me tance,
Dont je t'escribs: car il sçait bien
Que trop pour toy je sçay de bien.
Vray est qu'il avoit un valet
Qui s'appelloit *nihil valet*,
A qui comparer on t'eust peu:
Toutesfois il estoit ung peu
Plus plaisant à veoir que tu n'es:
Mais non pas du tout si punais.
Il avoit bien tes yeulx de rane,
Et si estoit filz d'un Marrane,

[1] Le chevalier d'Ambres.

Comme tu es. Au demourant,
Ainsy vedel et ignorant,
Sinon qu'il sçavoit mieulx limer
Les vers qu'il faisoit imprimer.
Tu penses que c'est cestuy-là,
Qui au lict de Monsieur alla,
Et feit de sa bourse mitaine,
Et va, va ta fievre quartaine ;
Comparer ne t'y veulx, ne doy:
Il valloit mieulx cent fois que toy.
Mais vien ça, qui t'a meu à dire
Mal de mon maistre en si grant' ire?
Vrayment il me vient soubvenir
Qu'ung jour vers luy te vey venir
Pour un chant royal lui monstrer,
Et le pryas de l'accoustrer,
Car il ne valloit pas un œuf.
Quand il l'eust refaict tout de neuf,
A Rouan en gaignas (povre homme)
D'argent quelque petite somme,
Qui bien à propoz te survint,
Pour la verolle qui te vint.
Mais pour un sueur, quand j'y pense;
Tu en rends froide recompense,
Il semble, pourtant, en ton livre,
Qu'en le faisant tu fusses yvre:
Car tu ne sceuz tant marmonner,

Qu'ung nom tu luy sceusses donner.
Si n'ha il couplet, verz, n'epistre,
Qui vaille seulement le tiltre.
Dont ne sois glourieux, ne rogue:
Car tu le grippas au prologue
De l'adolescence à mon maistre:
Et qu'on lise à dextre, ou senestre,
On trouvera, bien je le sçay,
Ce petit mot de coup d'essay,
Ou coups d'essay, que je ne mente.
O la sotie vehemente!
A peine sera jamaiz crainct
Le combattant qui est contrainct
D'emprunter, quand vient aux alarmes,
De son adversaire les armes.
Ha rustre, tu ne pensois pas
Que jamaiz il deust faire un pas
Dedans la France: tu pensois
Sans pitié ce bon roy François,
Et le paingnais en ton cerveau
Aussy tigre que tu es veau.
C'est pour quoy les cornes dressas:
Et quand tes escriptz adressas
Au roy tant excellent poëte,
Il me soubvient d'une chouette
Devant le rossignol chantant,
Ou d'un oyson se presentant

Devant le cygne pour chanter.
Je ne veulx flatter, ne vanter;
Mais, certes, Monsieur auroit honte
De t'allouer dedans le compte
De ses plus jeunes apprentifs.
Venez, ses disciples gentils
Combattre ceste lourderie :
Venez son mignon, Borderie [1],
Grant espoir des muses haultaines :
Rocher, faictes saillyr Fontaine [2]:
Lavez tous deux aux veaulx les testes :
Lyon, qui n'est pas roy des bestes [3]:
Car Sagon l'est, suz, hault la pate,
Que du premier coup on l'abbate.
Suz gallopin, qu'on le gallope :
Redressons cest asne qui choppe,
Qu'il sente de tous la poincture :
Et nous aurons Bonadventure [4],

[1] Guy le Fèvre de la Borderie. Marot parle ici de la plupart de ses amis et de ses élèves.

[2] Charles Fontaine, qui fit, pour la défense de Marot, une epître.

[3] Lyon Jamet, ami particulier de Marot, et qui s'employa avec zèle à le faire sortir de sa première prison.

[4] Bonaventure des Périers, valet de chambre de la reine de Navarre. Outre ses poésies, où l'on

A mon adviz, assez sçavant
Pour le faire tirer avant.
Vien Brodeau le puisné son filz[1],
Qui si trés bien le contrefiz
Au huictain des freres mineurs,
Que plus de cent beaulx divineurs
Dirent que c'estoit Marot mesme:
Tesmoin le Griffon d'Angoulesme,
Qui respondit argent en poupe,
En lieu d'yvre comme une souppe.
Venez donc ses nobles enfans
Dignes de chapeaux trumphans
De vert laurier; faictes merveilles
Contre Sagon digne d'oreilles
A chapperon. Non, ne bougez,
Pour le vaincre rien ne forgez:
Laissez cest honneur et estime
A la dame Anne Philetime,
De qui Sagon pourroit apprendre,
Si la peine elle daignoit prendre

voit une apologie de Marot, il a fait encore le *Cymbalum mundi*; et on lui attribue un recueil de contes assez jolis.

[1] Victor Brodeau, valet de chambre de François Ier, mourut au mois de septembre 1540. Voyez les épigrammes LXXXIX XC et XCI.

De l'enseigner. Trembles-tu point,
Coquin, quand tu oys en ce poinct
Hucher tant d'espritz, dont le moindre
Sçait mieulx que toy, louer et poindre?
Je laisse un taz d'yvrongneries,
Qui sont en tes rythmasseries,
Comme de tes quatre raisons
Aussy fortes que quatre oysons:
De ces deux sœurs savoisiennes,
Que tu cuydois parisiennes:
Et de mainte aultre grant' follie
Dont il n'a grant' melancolie.
Mais certes il se deult gramment
De t'ouyr irreveramment
Parler d'une telle princesse,
Que de Ferrare la duchesse,
Tant bonne, tant saige et benigne.
O quantes fois, en sa cuysine,
Ton doz a esté souhaitté
Pour y estre bien fouetté:
Dont (peut estre) elle eust fait deffense,
Tant bien pardonne à qui l'offense.
Mais moy je ne me puis garder
De t'en battre, et te nazarder:
Ta meschanceté m'y convye,
Et m'en fault passer mon envye.
Zon dessuz l'euil, zon sur le groin,

Zon sur le doz du sagouyn,
Zon sur l'asne de Balaan.
Ha vilain, vous petez d'ahan,
Le feu sainct Anthoine vous arde,
C'a ce nez, que je le nazarde
Pour t'apprendre avecques deux doigts,
A porter honneur où tu doibs.
Enflez villain, que je me jouë :
Suz, aprés, tournez l'aultre jouë :
Vous cryez : je vous feray taire
Par Dieu, monsieur le secretaire
De beurre fraiz. Hou le mastin,
Pleust à Dieu que, quelque matin
Te vinsses à te revenger :
L'abbé seroit en grand danger
De veoir par maniere de rire
Monsieur mon maistre lui escrire,
Et d'estre de luy mieulx traicté
Que de moy tu ne l'as esté :
Car il sçait tout : et sçait comment
Te feit exprez commandement
De t'en aller mettre en besongne
Pour composer ton coup d'yvrongne :
Ce que luy accordas, pourveu
Qu'en aprés tu serois pourveu
De la cure de Soligny.
Quant à celle de Sotigny,

Longtemps a par election
Tu en prins la possession.
Que je donne au diable la beste :
Il me faict rompre icy la teste
A ses merites collauder,
Et les bras à le pelauder [1] :
Et si ne vault pas le tabut.
Mieulx vault donc icy mettre but,
T'advisant sot, t'advisant veau,
T'advisant valeur d'un naveau,
Que tu ne te veis recepvoir
Oncques tant d'honneur, que d'avoir
Receu une épistre à oultrance
D'ung valet du Maro de France.
Et crains d'une part qu'on t'en prise :
Puis (d'avoir tant de peine prise)
J'ay peur qu'il me soit reproché
Qu'un asne mort j'ai escorché.

[1] Tenir au poil et à la peau, c'est-à-dire bien et copieusement battre.

LVIII.

AU ROY,

POUR LA BAZOCHE [1].

Pour implorer vostre digne puyssance,
Deverz vous, Sire, en toute obeyssance,
Bazochiens à ce coup sont venuz,
Vous supplyer d'ouyr par les menuz
Les poincts et traicts de nostre comedie [2].

[1] La bazoche étoit la juridiction des clercs du palais à Paris. Cette juridiction est aussi ancienne que la plaidoierie : les clercs des avocats et des procureurs ne répondoient, en matière civile, que devant ce tribunal.

[2] C'étoit une comédie ridicule, ou farce, que les clercs du palais jouoient autrefois dans la grande salle, sur la table de marbre. Louis XII leur en avoit donné la permission, comme l'assure Fauchet; mais, depuis Henri II, les clercs ne jouèrent plus cette comédie, et la cause grasse, qui se plaidoit les jours gras au parlement, avoit succédé à cette comédie. Voyez Sauval, *Antiquités de Paris*, tome 2, pag. 616 et 620. Et si nous en croyons l'abbé d'Aubignac, les bazochiens, c'est-à-dire les

Et s'il y a rien qui picque ou mesdie,
A vostre gré l'aigreur adoucyrons,
Mais à quel juge est-ce que nous yrons
Si n'est à vous? qui de toute science
Avez certaine et vraye experience,
Et qui tout seul d'authorité pouvez
Nous dire, enfans, je veux que vous jouez.
O Sire, donc, plaise vous nous permettre
Sur le théastre, à ce coup-cy, nous mettre,
En conservant nos libertez et droicts,
Comme jadis feirent les autres roys.
Si vous tiendra pour pere la Bazoche,
Qui ose bien vous dire sans reproche,
Que de tant plus son regne fleuryra[1],
Vostre Paris tant plus resplendyra.

clercs du palais, furent comme les premiers comédiens en ce royaume. D'Aubignac, *Pratique du théâtre*, page 349, édition d'Amsterdam, 1715.

[1] Autrefois le chef de la bazoche prenoit la qualité de roi, mais depuis ils abrogèrent ce titre honorable, et se contentèrent de celui de chancelier de la bazoche.

LIX.

AU ROY,

POUR LUI RECOMMANDER PAPILLON POETE FRANÇOIS ESTANT MALADE [1].

Me pourmenant dedans le parc des Muses
(Prince sans qui elles seroyent confuses)
Je rencontrai suz un pré abbatu
Ton Papillon, sans force ne vertu :
Ja l'ay treuvé encor avec ses esles,
Mais s'en voller, comme s'il fut sans elles :
Luy qui tendant à son roy consoller,
Pour ton plaisyr souloit si bien voller,
Qu'il surpassoit le vol des alouettes.
Roy des François, c'est l'un de tes poëtes,

[1] Marot avoit peine à subsister, mais il avoit l'âme généreuse, et il n'étoit pas moins hardi à parler pour les autres que pour lui-même. Le poète Papillon n'a pas fait grand bruit, mais il étoit connu du roi, qui lui faisoit du bien; et comme la maladie l'avoit mis hors d'état d'implorer lui-même les faveurs de François Ier, Marot le fait dans cette lettre avec une tendresse et une cordialité, que les poètes n'ont pas ordinairement pour leurs confrères.

Papillon painct de toutes les couleurs
De poësie et d'autant de douleurs :
L'aultr'hyer le vey aussi sec, aussy pasle,
Comme sont ceulx qu'au sepulchre on devalle,
Lors de la couche, où il estoit gisant,
Je m'approchay, en amy lui disant,
Ce que j'ay peu pour lui donner couraige
De briefvement eschapper cest oraige :
Et luy offrant tout ce que Dieu a mys
En mon pouvoir pour ayder mes amys,
Dont il est ung, tant pour l'amour du stile,
Et du sçavoir de sa muse gentille,
Que pour autant qu'en sa plume en santé
A ta louenge il a tousjours chanté.
M'ayant ouy, un bien peu sejourna :
Puis l'euil terny, triste vers moy tourna :
Sa seche main dedans la mienne a mise,
Et d'une voix fort debile et soubmise
M'a respondu : cher amy espreuvé,
Le plus grand mal qu'en mes maulx j'ai treuvé,
C'est ung desir, qui sans fin m'importune,
D'escrire au roy la fascheuse fortune
Qui en ce poinct malade m'a rendu,
Mais je ne puis : car il m'est deffendu
Du médecin, qui à ma plume ordonne
Un long repoz, qui long travail me donne.
Amy trés cher (ce lui respond je alors)

Dequoy te plains, jecte ce soing dehors:
Car sans ta peine adviendra ton desyr,
Si oncques muse à l'aultre feit plaisyr.
Certes la tienne est du roy escoutée :
Mais de luy n'est la nostre reboutée.
Couraige doncq : Marot s'enhardyra
D'escrire au roy, et ton caz lui dira :
Que pleust à Dieu que ton mal si pervers
Se peust guerir par rythmes et par vers :
Ou qu'en moy fust tout ce qui est duysant
A divertyr cela qui t'est nuysant.
Ces mots finiz, plus de cent et cent fois
Me mercya. Lors de là je m'en vois
Au mont Parnasse escrire ceste lettre,
Pour tesmoingnaige à ta bonté transmettre
Que Papillon tenoit en main la plume,
Et de tes faicts faisoit un beau volume,
Quand maladie extrême luy a faict
Son œuvre empris demourer imparfaict :
Et puis l'ouvrier a mis en tel decours,
Qu'il a besoing de ton royal secours.
C'est tout cela que mon escript desire
Te faire entendre, ayant cest espoir, Sire,
Que ne diras en moy presumption,
Quand de mon cueur sçauras l'intention,
Qui de nully ne peult estre reprise,
Puis qu'amytié a causé l'entreprise.

Si Theseus, ainsy comme l'on dict,
Pour Pirithoe aux enfers descendit,
Pourquoy ne puis-je en Parnasse monter,
Pour d'ung amy le malheur te conter?
Et si Pluton contre l'inimytié
Qu'il leur portoit, loua leur amytié :
Doib je penser que ton cueur tant humain
Treuve mauvais si je preste la main
A ung amy, veu mesme que nous sommes
Et luy et moy du numbre de tes hommes?
Je croy plustost qu'à l'ung gré tu sçauras,
Et que pitié de l'aultre tu auras.

LX.

A SON AMY PAPILLON,

CONTRE LE FOL AMOUR[1].

J'AY tousjours sceu le bon conseil des saiges,
Et praticqué avec ceux de grans aages,
Et veu aussy par une experience,
Qu'amour de soy n'est que folle esperance
Qui fai changer le sens en frenaisie,

[1] Tirée d'un recueil de poésies d'Antoine Heroët et autres poètes. Mais elle ne paraît point assez châtiée pour être de Clément Marot, à qui néanmoins elle est attribuée dans ce recueil.

Et la raison en vaine fantasie,
Aux travaillans donne la continuë,
Et aux repoz l'accroist et diminuë :
Aux tourmentez la donne plus legiere,
Et aux contens la donne tout entiere.
Car les tourmens à ceulx qu'amour attire,
Sont doulx plaisyrs, et aux contens martyre.
Veoy donc combien, amy, tu es deceu
De cest amour, sans t'en estre apperceu,
Qui soubz couleur d'ung esperé remede,
A tuer cueur, corps et ame procede.
Premierement le plaisyr que tu prens
Est de souffryr, et ainsy l'entreprens;
Car sans souffryr, amour n'est pas parfaict,
Et sans pouvoir ne vient-on à l'effect.
Et quand l'on a eu le fruict de l'attente,
Et qu'on parvient au poinct de son entente,
Le temps de soy faict le tout oublyer,
Et bien souvent cause le publyer :
Je ne dy pas qu'il t'en advienne ainsy,
Et ne juge que tu prennes soucy :
Mais respons moy, qu'est-ce que tu attens
De ceste amour? Ou l'ennuy ou le temps[1]!
Si c'est l'ennuy, le temps long te sera.

[1] Je ne comprends rien à la pensée renfermée dans ce vers et dans les suivans.

Si c'est le temps, l'ennuy te tuëra.
Ainsy de mort ne te puis garantyr,
Ou pour le moins que tu vives martyr.
Doncques amour ne peult estre propice,
Puisque du temps faict une mort prolixe.
Qu'est-ce qu'amour? veoy qu'en dit Saint-Gelais,
Petrarque aussy, et plusieurs hommes lays,
Prestres et clercs, et gens de tous estophes,
Hebreux et grecs, latins et philosophes;
Ceulx-là en ont bien dict par leurs sentences,
Que de grans maulx petites recompenses.
Je ne dy pas qu'amour ne soit bon homme [1],
Bon filz, bon fol, saige, bon gentil homme,
Hardy, coüard, honteux, audacieux,
Fier, humble, fin, simple, fallacieux,
Malade et sain, aigre et doulx, fantasticque,
Pasle, sanguin, joyeux, mélancolicque,
Chault, froid et sec, fascheux, plaisant, estrange,
Diable cornu, en forme d'un bel ange:
Amy secret, et ennemy publicque,
Trés doulx parler en faincte rhetoricque,
Grant et petit, jeune et vieil tout ensemble,
Foible et puyssant, à qui nul ne ressemble.

[1] On voit de semblables descriptions de l'amour par opposition dans le roman de la Rose, dans Coquillart et en d'autres poètes.

C'est ung marchand qui à bon marché preste,
Mais au payer c'est une caulte beste,
Car son credict est d'une telle attente
Qu'il n'est celuy qui ne s'en mescontente.
Doncques, amy, qui aymes amour suyvre,
Pense le mal qui vient de le poursuyvre,
Et veoy le bien qu'on a de le laisser,
En y pensant ne te pourra blesser :
Mais bien plustost d'une playe gueryr,
Qui te pourroit par temps faire mouryr.
Ce que je dy vient de l'affection,
Et la pitié qu'ay de ta passion,
Veoyant du tout la raison estre absente,
Par folle amour qui en toy est presente.
Croistre je veoy d'ung costé ta douleur,
Et amoindryr d'ung aultre ta couleur,
Qui monstre assez le nombre de ta peine,
Et le sejour de ta fiévre incertaine,
Qui demourra, si ton mal ne s'escarte,
En continuë, ou bien en double quarte:
Par quoy mieulx vault tost en sortyr blessé,
Que tard de mort en venyr offensé.
Qu'est-ce qu'amour, sinon double amertume,
Tournant bon droict en mauvaise coustume,
Alienant le sens et la raison,
Voisin suspect, et certaine prison;
Qui soubz couleur d'une esperance folle,

Ses favoris mord, destainct et affolle,
En attendant le pretendu plaisyr,
Dont mal vient tost, et le bien à loysir.
Encores plus: car le bien quand il vient
Ce n'est qu'ennuy, quand aprés en soubvient.
Le bien que j'eus une fois de m'amye,
En peu de temps tourna en infamye:
Car en amour fut si trés malheurouse,
Aprés l'effect que de moy fut jalouse,
Moy d'elle aussy, tant qu'au lieu de le taire,
Chascun congneust nostre secret affaire.
Elle par trop avoir d'affection,
Moy d'aultre part peu de discretion:
Comme aux amans Cupido les yeulx bande,
Sans y penser nous banda de sa bande,
Et desbandez quand nous fusmes tous deux,
Veismes l'erreur d'amour, dont je me deulx.

++

LXI.

A UN SIEN AMY.

1543.

Contemple ung peu, je te prye, et regarde [1],

[1] Cette épître fut écrite en 1543, comme le portent toutes les éditions de Marot où elle se trouve;

Amy parfaict, de bonne et belle garde,
Quelle vertu souveraine ont en elles
Nayfvement les muses éternelles,
De nous avoir de vraye amour pourveuz,
L'ung envers l'aultre, ains que nous estre veuz.
De la doubler encor' aprés la veuë,
Et de l'avoir de telle foy pourveuë,
Qui franchement, et sans peur t'ay ouvert
Le cueur de moy, tant fut cloz et couvert:
Et toy à moy fay congnoistre par preuve
Qu'amy plus franc au munde ne se treuve.
En verité si des sœurs bien apprinses,
Nous n'eussions point les sciences comprinses,
Il est certain, au moins est à penser,
Que nostre amour seroit à commencer.
Si qu'ung tel bien ne me fust advenu:
Et ne me tien aux muses moins tenu,

et ce fut vers la fin de l'année, après qu'il fut de nouveau sorti de France, dépouillé des bienfaits de la cour, comme il paroît par les derniers vers. Il se retira donc en Savoie, et ensuite en Piémont. Les amis dont il parle ici étoient presque tous Savoyards. Marot étoit privé de son emploi de valet de chambre du roi, et même de celui de la reine de Navarre, lorsqu'il fit cette épître, et il paroît supporter cette disgrâce avec tranquillité. Il continuoit alors son travail sur les psaumes de David.

Dont elles m'ont ung tel amy gaigné
Que de m'avoir en ma langue enseigné,
Que pleust à Dieu que l'occasion j'eusse
Qu'auprés de toy user mes jours je peusse,
Loing de tumulte, et loing des plaisyrs courts
Qui sont en ces ambitieuses courts.
Là me plairoit mieulx qu'avec princes vivre:
Le chien, l'oiseau, l'espinette et le livre,
Le deviser, l'amour (à ung besoing)
Et le masquer seroit tout nostre soing.
Avec le Bois, d'histoires bien recors,
Et le Bouchet, rend de cueur et de corps:
Avec Gruffy, et Chables et Ramasse,
Jeunesse en qui vertu croist et s'amasse,
Avec Genton, propre et loyal amant,
Et Marcoussé, visaige d'Allemant:
Avec Bordeaux, qui a la bouche fresche:
Candie aussy, qui pas moins n'en despesche;
Et la Forest, faict de la riche taille;
Et sainct Cassin, qui fut à la bataille.
Sans oublyer Montigny ton aisné,
Qui pour escrire en vostre langue est né,
Sans oublyer aussy Aignebelette,
Qui saulte en chat, et gravyt en belette.
Et Rougemont, qui d'or la barbe porte:
Et Lampignam, qui l'a bien d'aultre sorte:
Avec Regart, et nostre bon Capriz,

Qui d'instrument l'art a si bien appriz.
Finablement d'aultres quinze fois sept,
Dont la plus part lettres et armes sait.
Te jurant Dieu, que pas je ne sçavoye
Que si grand fruict produisist la Savoye.
Que Dieu vous hausse en fortune prospere!
Mes chers enfans, buvez à vostre pere;
Et si Amour au dard bien affiné,
Tire Parvaus vers vous du Dauphiné,
Je pry Bouchet qui congnoit sa valluë,
Que de ma part humblement le saluë.
En telle troupe, et si plaisante vye,
A ton advis porterons nous envye
A ceulx qu'on veoid si haultement jucher,
Pour mieulx aprés lourdement trebucher?
Doué en biens, tel fut Cresuz tenu,
Qui tout à coup ung Job est devenu.
Nostre voller, qui hault, ne bas ne tend,
De l'entredeux seroit tousjours content:
Car cestuy-là, qui hault ne bas ne volle,
Va seurement, et jamaiz ne s'affolle.
Au demourant, quel arrest ha fortune?
Sinon l'arrest du vent ou de la lune?
Tien toy certain qu'en l'homme tout peryt,
Fors seulement les biens de l'esperit.
Ne veoy-tu pas, encores qu'on me veoye
Privé des biens et estats que j'avoye,

Des vieulx amys du pays, de leur chere,
De ceste royne, et maistresse tant chere,
Qui m'a nourry (et si sans rien me rendre,
On m'a tollu tout ce qui se peult prendre)
Ce neantmoins par mont et par campaigne
Le mien esprit me suit et m'accompaigne?
Maulgré fascheux j'en jouy, et en use:
Abandonné jamaiz ne m'a la muse:
Aulcun n'a sceu avoir puyssance là.
Le roy portoit mon bon droict en cela.
Et tant qu'ouy, et nenny se dira,
Par l'univers le munde me lira.
Toy doncq aussy, qui as sçavoir et veine
De la licqueur d'Helicon toute pleine,
Escry et sçay que mort, la fausse lyce,
Rien que le corps de toy n'ensevelysse.

LXII.

A MONSIEUR PELISSON,

PRESIDENT DE SAVOYE[1].

1534.

Excuse, las, president trés insigne

[1] Tiré de l'édition des œuvres de Marot, in-16,

L'escript de cil qui du faict est indigne:
Indigne est bien quand il veult approucher
L'honneur de cil qu'homme ne deust toucher.
Seroit-ce point pour ton honneur blasmer,
Et le blasmant, du tout le déprimer?
Certes nenny. Car tout homme vivant
Ne peult aller ton honneur desnigrant.
C'est toy qui es le chef et capitaine
De tous espritz (la chose est bien certaine)
Ung Ciceron quant à l'art d'éloquence,
Pour d'ung chascun prendre benivolence;
Ung Salomon en jugemens parfaicts,
Plein de divins, et de tous humains faicts,
Ung vray Cresuz en biens et opulence,
Humble d'autant, et remply de clemence:
Ung où le roy s'est du tout reposé,
Pour le pays qu'en main luy a posé,
Regyr du tout, aussy le gouverner,
Droict exercer, et le tout dominer.
Brief, si j'avois des langues plus de cent,
Et d'Appollo le sçavoir tant decent,
Je ne pourrois encor bien satisfaire
A declarer l'honneur qu'on te deust faire.

à Lyon, chez Jean de Tournes, en 1549, et dans celle de Paris, in-16, chez la veuve de François Regnaut, 1551.

Doncques de moy qui suis infirme et bas,
Comment pourras appaiser les debats?
Comment seront mes esperitz délivres,
Pour en ton nom publyer quelques livres?
Car mes escripts n'ont merité sans faulte
De parvenyr à personne si haulte.
Quoy qu'il en soit, la doulceur des neuf muses
Qui en toy sont divinement infuses,
M'ont donné cueur, esvitant pour ung poinct,
Prolixité, dire ce qui me poinct.
Las! cher Seigneur, depuis trois mois en çà,
De France ay prins mon chemin par deçà,
Pour voltiger et veoir nouveaux payz?
Mais à la fin mes sens tout esbahiz
Si ont été, et mesmes quand ma plume
De son plein vol a perdu la coustume,
Je pensois bien treuver le caz semblable
Comme à Paris, mais mon caz estoit fable,
Ainsy que veoy, car icy la praticque
M'a bien monstré qu'elle estoit fort ethicque;
Et serois mis quasy en desespoir,
Si ce n'estoit que j'ay ung ferme espoir
Que medecin sera en cet endroict,
Quand ung boiteux tu feras aller droict;
Par recipez, en me disant ainsy
Pourveu tu es; ne te bouges d'icy.
Si te supply, cher Seigneur, qu'il te plaise

D'ouyr mes dicts, les lisant à ton aise :
Et me pourveoir de trois mots seulement,
Qui me pourront donner allégement.
En ce faisant ma plume s'enflera,
Et mon voller du tout s'augmentera,
Pour du vouloir aussy de la puyssance
Faire debvoir et deuë obeyssance,
Tant en quatrains, dixains, rondeaux, ballades
A cil qui rend la santé aux malades.
Te supplyant de recepvoir en gré
L'escript de cil qui n'a cy nul degré,
Et qui tousjours demourra despourveu,
Si de par toy en cela n'est pourveu.

LXIII.

ÉPISTRE DU BIAU FIZ DE PAZY,

PAR AULTRE [1] QUE PAR MAROT.

MADAME je vous rayme tan,
Mais ne le dicte pa pourtans,

[1] Ces deux épîtres, d'un genre très-singulier, ne sont pas de Clément Marot. Peut-être sont-elles de son fils Michel, ou de quelqu'un de ses disciples. Elles n'ont de la bizarrerie que parce qu'elles critiquent un langage bizarre qui s'étoit introduit

Les musailles on derozeille,
Celuy que feit les gran merveille
Nou doin bien to couché ensemble,
Car je vou rayme, ce me semble,
Si for que ne vou lore dize,
Et vou lay bien voulu escrize,
Afin de pasler de plu loing.
Pensé que j'avoy bien beroing
De deveni si amouzeu.
O que je sesoy bien heuzeu,
Ha madame la renchesie,
Se n'est que vostre fachesie,
Non pas pour vou le reprochez,
May si to que je veu touchez
Vostre joly tetin molet,
Vou m'appellé peti folet,
Et me diran, laissé cela,
Vou n'avé rien caché yla,
Dieu, vou devené mou privé,
Où pensé vou estre arrivé?
Et me faictes laide grimasse,

à la cour. J'ai trouvé la première de ces épîtres dans le manuscrit 496 de Baluze, aujourd'hui dans la bibliothèque du roi, où elle est jointe à des poésies de Clément Marot, et de plusieurs autres poètes de son temps.

Et tout ainsy qu'une limasse,
Qui ses deu cornuchon retise,
Je me recuily' san mo dise,
Tou quinau, et tou marmiteu.
Quan la dame a le cueur piteu,
C'est une si joyeure chore.
Et dit le norman de la rore,
Si une fille est orgueilleure
C'est une chore pezilleure
Pour ung biau jeune fi et saige.
Car il n'y a si biau viraige,
Qui ne s'en veoye egratigné.
May encor qu'arié vou gaigné
Si j'en mouzoy, ou envison?
Ha cueur plu dur qu'un potizon,
Tant tu me donne de travau.
Si tu sçaviez ten que je vau,
Tu feriez de moi plu gran feste,
J'ai eu le pry de l'arbaleste,
Je chante comme un pazoquet,
Je ne voua jamaiz san bouquet,
J'ay plus de bonnets que de testes,
J'ay mon biau pourpoin des grans festes,
Des jour ouvrié, et des dimanche,
Tou les moy deu chemire blanche
Pour etre ny salle ny ort.
J'ai esté jusques à Nyort

Deja deu fois pour veoir le munde.
Il est vray que vour este blonde,
Et aussy blanche comme laict.
Et aussy je ne suy pa laid,
Car chascun me dict en maint lieu,
Adieu hau le biau fyz adieu,
Adieu hau respon se tu veu,
Le biau fyz au jaune cheveu.
Je cray que trés bien il entende,
Car j'ay les cheveu qui me pende
Dessuz la chemire froncée.
La petite jambe troussée,
Pour danser hay de bretaigne,
Et les passepié d'Allemaigne,
Il est vray qu'a la basse dance
Je n'y vien pas a la cadence,
May de branle et puy la recoupe
Des deu pie je les vou recouppe
Menu comme chair a pasté.
Le fyz de Guillaume Gasté
Au pri de moi n'est qu'ung canar,
J'an veu bien croise Jan Benar,
Ou Chauvin, à qui Dieu pardoin.
A propo vou souvien ty poin
Du jour de la sin Nicoula,
Que j'etien tous deux si tresla
D'avor dancé? vous commensiste,

Aussy tres bien vou racheviste :
C'est au jardin mon peze entry,
D'avantuze me rencontri
Aupres de vou, et si avoy
Touriou lyeu dessu vostre voy,
Laquelle me sembly depui
Aussy cleze que liau du puy ;
May se piar nou regardet,
Qui de gran jalourie ardet,
Et quan il m'eu bien espié,
Vou me marchiste sur le pié,
Si fort, en me sarran la main,
Que j'en clochy le lendemain.

LXIV.

REPONSE DE LA DAME,

AU JEUNE FY DE PAZI.

Pour vou respondre, mon amy,
J'ay veu vostre lettre a demy,
Car mon mazy lor arrivit,
Qui en la lirant me trouvit,
Et Dieu scet si je fu faschée,
J'eusse voulu estre ecorchée,
Parmanda voyze toute morte :

May ce que plu me reconforte,
C'est que mon mazy n'en vy rien,
Et aussy que je sçay tro bien
Qui n'en eu pas esté conten.
Notre aprenty vin escoutan,
Pour ouy ce qui me diset,
May mon povre cueur souspiset
De gran douleur et de tristesse.
Si je n'eusse esté la maistresse
Mon amy j'estes affolée.
Votre lettre m'a consolée,
Quan j'ai connu que m'aymez tan;
Je ne le veu croize pourtan,
Car les homme son tou trompeu,
Et les femmes on touriou peu
D'estre par leu dicts aburée,
J'enten qui ne son pa rurée:
Et de moy, la mercy a Dieu,
Je pui bien allez en tout lieu,
Et frequenter parmy le munde.
Vou me dictes que je suis blonde.
Mai je cray qui vou plait a dise
Aussy je ne m'en foua que rize:
Si sui je comm'une aultre belle.
Vou m'escrivé que suy rebelle,
Et quan vou me voulé touchez,
Que je ne vou laisse approuchez:

Il est bien vray que je m'en fasche:
Car une belle dame cache
Tou les jour, et le plus souven
Son biau tetin, et son devan.
Par votre lettre vous vanté
Que comme un oyreau vou chanté.
Je vou respon qu'en sui bien ayre:
Car quan je sezets à mallaire,
Vostre chan me resiouyset.
Ung jour mon mazi me diset
Qui vouldrait sçavoir la musicle,
Pour la chanté en la bouticle.
Vou me mandé par vostre lettre
Qu'avez le pri de labalestre:
Et qu'este fort propre, et mignon,
Touriou vestu comme un oignon,
Don en cela vou m'avé faict
Un singulier plairir parfaict,
Car c'est l'honneur d'un biau jeune homme
D'avoir habillemen gran somme:
Et aussy que c'est la rairon
Qu'un biau fy de bonne mairon
Set touriou fort bien accoutré.
De ma par je vouray montré,
Si vouravé bonne memoise,
Notre jeu de bille d'ivoise:
Et ma zobbe d'un fin dra noir.

Vou varriez, si voulé veoir,
Tou mes manchesons de velour,
Mes solié qui ne son pas lour,
Pour entambez nòstre ruissiau
Et ma cotte de dra de siau
Bien teincte que me la donna
Le sise Jan, quan ordonna
Et voulu par son testamen,
Que je l'eusse soubdainemen.
Ha si j'estiez tou deu ensemble,
Je vou contesoy, se me semble,
Cen mille bon peti prepo,
Toute nui je per le repo,
Tan, et si fort en vou je pense,
Je ne set quelle recompense
Vou m'en fesez: si suis je seuse
Que n'atten maintenant que l'heuse,
Que vou reveniez de Lyon:
Vou me donrez un million
De biau cordon de saye fine,
Pour en donner en ma voirine,
Laquelle à vou se recommande.
Aultre chore ne vou demande
Qu'autan en ung mot comme en cen
Qu'à vour aymé mon cœur consen:
Vou supplyan, mon dour amy.
N'estre à me respondre endormy,

Si ne vené bien to icy :
Car je sesets en gran soucy,
Si je navetz de vo nouvelle :
Je prye à Dieu qui seynt telle
Que pour vray je les vou desise.
Et à tant fesay fin d'escrise.
C'est de Pazy ce jour et an,
Que je m'en ally droict à Lan.

FIN DES ÉPISTRES.

10104086

0104086

BALLADES.

10104086

BALLADES.

BALLADE PREMIÈRE.

DES ENFANS SANS SOUCY [1].

1512.

Qui sont ceulx-là, qui ont si grant' envye
Dedans leur cueur et triste marrisson,
Dont cependant, que nous sommes en vye,
De maistre ennuy n'escoutons la leçon?
Ilz ont grand tort, veu qu'en bonne façon,
Nous consommons nostre fleurrysant aage.
Saulter, danser, chanter à l'advantaige,
Faulx envieux, est-ce chose qui blesse?
Nenny, pour vray, mais toute gentillesse,
Et gay vouloir, qui nous tient en ses laqz
Ne blasmez point doncques nostre jeunesse,
Car noble cueur ne cherche que soulaz.

Nous sommes druz, chagrin ne nous suyt mye:
De froid soucy ne sentons le frisson:
Mais de quoy sert une teste endormye?

[1] On voit bien que cette ballade est une des premières pièces de la jeunesse de Clément Marot.

Autant qu'un bœuf dormant prés d'un buysson,
Langards picquans plus fort qu'un herysson,
Et plus recluz qu'un vieil corbeau en caige,
Jamaiz d'aultrui ne tiennent bon langaige,
Tousjours s'en vont songeans quelque finesse:
Mais entre nous, nous vivons sans tristesse,
Sans mal penser, plus aises que prelatz.
D'en dire mal, c'est doncques grant' simplesse,
Car noble cueur ne cerche que soulaz.

Bon cueur, bon corps, bonne phizionomie,
Boire matin, fuyr noise et tanson:
Dessuz le soir, pour l'amour de s'amye,
Devant son huis la petite chanson:
Trancher du braive, et du mauvaiz garson,
Aller de nuict, sans faire aulcun outraige;
Se retirer: veoylà le tripotaige,
Le lendemain recommencer la presse.
Conclusion, nous demandons liesse:
De la tenyr jamaiz ne fusmes laz:
Et maintenons que cela est noblesse,
Car noble cueur ne cerche que soulaz.

ENVOY.

Prince d'amours, à qui devons hommaige,
Certainement c'est ung fort grand dommaige

Que nous n'avons en ce munde largesse
Des grans thresors de Juno la deesse
Pour Venus suyvre, et que dame Pallaz
Nous vint aprés resjouir en vieillesse,
Car noble cueur ne cerche que soulaz.

***

Qui vouldra doncq des nouvelles sçavoir,
Qui ne sçaura des follies cent mille,
Qui ne sçaura mainte abusion vile,
Sans trop picquer, l'en ferons soubvenyr:
Pourtant, Seigneur de ceste noble ville,
N'y envoyez, mais pensez de venyr.

N'ayez pas paour, dames gentes, mignonnes,
Qu'en nos papiers on vous vueille coucher,
Chascun sçait bien qu'estes belles et bonnes;
On ne sçauroit à vos honneurs toucher.
Qui est morveux, si se voyse moucher.
Venez, venez, sots, saiges, folz et folles,
Vous musequins [1], qui tenez des escolles
De cacqueter, faire, et entretenyr,
Pour bien juger que c'est de nos parolles,
N'y envoyez, mais pensez de venyr.

ENVOY.

Prince, le temps, et le terme s'approche,
Qu'empiriens par dessuz la bazoche
Triumpheront pour honneur maintenyr:
Toutes, et tous si trop fort on ne cloche,
N'y envoyez, mais pensez de venyr.

[1] Ce sont les filles gaies et enjouées, et peut-être même celles qui ne sont pas indifférentes à l'humanité.

III.

DE FRERE LUBIN [1].

Pour couryr en poste à la ville
Vingt fois, cent fois, ne sçay combien :
Pour faire quelque chose vile,
Frere Lubin le fera bien :
Mais d'avoir honneste entretien,
Ou mener vye salutaire,
C'est à faire à ung bon chrestien,
Frere Lubin ne le peult faire.

Pour mettre (comme ung homme habile)
Le bien d'aultruy avec le sien,
Et vous laisser sans croix, ne pile,
Frere Lubin le fera bien.
On a beau dire, je le tien,
Et le presser de satisfaire,
Jamaiz ne vous rendra rien.
Frere Lubin ne le peult faire.

Pour desbaucher par ung doux style

[1] Nom que nos satiriques françois, surtout les huguenots, donnoient autrefois aux moines mendians.

Quelque fille de bon maintien,
Point ne fault de vieille subtile;
Frere Lubin le fera bien.
Il presche en theologien,
Mais pour boire de belle eau clere,
Faictes la boire à vostre chien,
Frere Lubin ne le peult faire.

ENVOY.

Pour faire plus tost mal que bien,
Frere Lubin le fera bien:
Et si c'est quelque bon affaire,
Frere Lubin ne le peult faire.

****

IV.

DU TEMPS QUE MAROT ESTOIT AU PALAIS A PARIS, ET QU'IL Y APPRENOIT A ESCRIRE[1].

1513.

Musiciens à la voix argentine,
Doresnavant, comme ung homme esperdu,

[1] Marot étoit apparemment dans un bureau du greffe du palais, ou chez quelque procureur; ce

Je chanteray plus hault qu'une bucine :
Helas si j'ay mon joly temps perdu,
Puis que je n'ay ce que j'ay prestendu,
C'est ma chanson, pour moy elle est bien deuë:
Or je vois veoir, si la guerre est perduë,
Ou s'elle picque ainsy qu'un herysson.
Adieu vous dy, mon maistre Jean Griffon :
Adieu palais, et la porte Barbette [1]
Où j'ay chanté mainte belle chanson
Pour le plaisyr d'une jeune fillette.

Celle qui c'est, en jeunesse est bien fine,
Ou j'ay esté assez mal entendu :
Mais si pour elle encores je chemine,
Parmy les pieds je puisse estre pendu:
C'est trop chanté, sifflé, et attendu

fut en quittant cette occupation, qu'il écrivit cette ballade ; ainsi ce fut avant le *Jugement de Minos*, et avant la description du temple de Cupidon, et parconséquent avant que d'entrer page chez M. de Villeroi. C'ét poit endant la guerre qui finit en 1513.

[1] La porte Barbette étoit dans la vieille rue du Temple, à Paris, vers l'endroit où aboutissoient la rue et le monastère des Blancs-Manteaux (Sauval, *Antiquités de Paris*, tome 1, pag. 34 et 164). C'étoit près de là, sans doute, que logeoit cette première maîtresse de Clément Marot.

Devant sa porte, en passant par la ruë ;
Et mieulx vauldroit tirer à la charruë
Qu'avoir tel' peine, ou servyr ung masson.
Brief, si jamaiz j'en tremble de frisson,
Je suis content qu'on m'appelle Caillette [1].
C'est trop souffert de peine et marrisson
Pour le plaisyr d'une jeune fillette.

Je quitte tout, je donne, je resigne
Le don d'aymer, qui est si cher vendu.
Je ne dy pas que je me determine

[1] C'étoit un fou de la cour sous Charles VIII, Louis XII, et peut-être François Ier. On voit son portrait ou sa figure dans la *Nef des fous*, imprimée en 1497 (*Notes sur Rabelais*, livre III, ch. XXXVI). Bonaventure Despériers l'a placé au commencement de ses contes. Ce fou eut tant de réputation que son nom est devenu une espèce de proverbe, pour dire un sot, un imbécile, comme on le voit par la satire *Menipée*, tome I, page 106 édition de 1711. « Et n'est sans cause que les aü-
» tres nations nous appellent Caillettes, puisque
» comme pauvres cailles coëffées (c'est-à-dire
» comm femmelettes), et trop crédules, les pré-
» dicateurs et Sorbonistes... nous font donner dans
» les retz des tyrans. » Il est encore pris au même
» sens, page 83 du même volume.

De vaincre amour, cela m'est deffendu,
Car nul ne peult contre son arc tendu.
Mais de souffryr chose si mal congruë,
Par mon serment je ne suis plus si gruë.
On m'a apprins tout par cueur ma leçon.
Je crains le guet, c'est ung mauvaiz garson,
Et puis de nuict treuvez une charrette,
Vous vous cassez le nez comme ung glaçon
Pour le plaisyr d'une jeune fillette.

ENVOY.

Prince d'amour regnant dessoubz la nuë,
Livre la moy en ung lict toute nuë,
Pour me payer de mes maulx la façon,
Ou la m'envoye à l'ombre d'ung buisson,
Car s'elle estoit avecques moy seulette;
Tu ne veiz oncq mieulx planter le cresson,
Pour le plaisyr d'une jeune fillette.

V.

D'UNG AMANT FERME EN SON AMOUR, QUELQUE RIGUEUR QUE SA DAME LUI FASSE [1].

1524.

Prés de toi m'a faict arrester
Amour qui tousjours me remord,
Mais d'en partyr fault m'apprester,
Sans en ce poursuyvre ma mort.
Bel accueil qui m'a ris, me mord,
Et tourne ma joye en destresse,
Pour avoir quis en trop hault port
Premiere et derniere maistresse.

Ha mon cueur, que voy regretter,
Tu cerches trop heureux confort:
Foible suis pour te conquester
Ung chasteau de si grand effort:

[1] Cette ballade fut faite à l'occasion du changement que Marot aperçut dans cette première maîtresse, qu'il a si tendrement aimée, mais qui ne lui rendoit pas tout-à-fait la pareille. C'étoit Diane de Poitiers.

Si vivras tu loyal et fort ;
Et combien que rigueur t'oppresse,
Je veulx que la tiennes (au fort)
Premiere et derniere maistresse.

Premiere, car d'aultre accointer
Ne me vint oncques en record :
Et derniere, car la quitter
Jamaiz je ne seray d'accord.
Premiere me serre et entord :
Derniere peult m'oster de presse.
Brief, elle m'est (soit droict, ou tort)
Premiere et derniere maistresse.

ENVOY.

Adieu doncq cueur de noble apport,
Taché d'ingratitude expresse :
Adieu du servant sans support
Premiere et derniere maistresse.

VI.

BALLADE QU'IL COMPOSA EN PRISON CONTRE ISABEAU, QUI FUT S'AMYE, CONTRE L'INCONSTANCE DE LAQUELLE IL AVOIT COMPOSÉ LE RONDEAU LXVI, QUI SE COMMENCE, COMME INCONSTANTE, ETC., QUI FUT CAUSE DE SA PRISE [1].

1535.

Un jour j'escripvis à m'amye
Son inconstance seulement [2],
Mais elle ne fut endormye
A me le rendre chauldement:
Car dès l'heure tint parlement

[1] Le poète fit cette jolie ballade peu de temps après avoir été arrêté, et sans doute lorsque, ayant paru devant le lieutenant criminel, il sut qu'il étoit accusé d'avoir mangé du lard en carême, comme on le remarque par une note qui est dans la table de l'édition faite à Nyort en 1596, sur l'épître x.

[2] Il parle du rondeau LXVI, qui fut cause de son emprisonnement.

A je ne sçay quel papelard [1],
Et luy a dict tout bellement,
Prenez le, il a mangé le lard [2].

[1] Ce papelard étoit le sieur Bouchar, docteur en théologie, et inquisiteur de la foi, à la requête duquel Marot fut arrêté, comme on le voit par l'épître x. Diane de Poitiers lui avoit dénoncé le poète comme luthérien, pour avoir mangé du lard en carême. Le mot papelard étoit un terme comique fort usité dans nos vieux auteurs pour dire hypocrite, comme papelardie est mis, dans le *Roman de la Rose*, pour hypocrisie; c'est en ce sens que Rabelais dit, liv. II, ch. XXIX, *un taz de papelarts et faux prophétes*. Lafontaine s'en sert plus d'une fois, et surtout dans le conte de son *ermite*, c'étoit matière propre à employer ce mot.

Le PAPELARD contrefait l'étonné...
O PAPELARDS qu'on se trompe à vos mines!

[2] La note de l'édition de Nyort sur l'épître x dit que Marot fut accusé de luthéranisme, et arrêté prisonnier pour avoir mangé du lard en carême. Cela n'est sans doute appuyé que sur le refrain de cette ballade. Mais, malgré la note, je crois que c'est seulement ici une application du vieux proverbe françois, qui signifioit une faute vraie ou fausse, et quelquefois peu importante. Du Haillan l'emploie en ce sens dans l'*Etat des affaires de France*, liv. III, pag. 235, lorsqu'il parle de la

Lors six pendars ne faillent mye
A me surprendre finement :
Et de jour pour plus d'infamie
Feirent mon emprisonnement.
Ilz vindrent à mon logement :
Lors ce va dire un gros paillard,
Par la morbieu! veoyla Clement,
Prenez le, il a mangé le lard.

Or est ma cruelle ennemye
Vengée bien amerement :

réunion des grands fiefs à la couronne : *Nos rois ne pouvant supporter* (les seigneurs propriétaires des grands fiefs) *commencèrent peu-à-peu par diverses façons à abaisser et ravaler leur grandeur, tantôt par une voye et tantôt par une autre, leur faisant croire, comme on dit en françois,* QU'ILS AVOIENT MANGÉ LE LARD, *et les faisant, par subtiles menées et suppositions de crimes, convaincre de crime de félonie, leur empietoient leurs terres. De cette façon sont venus à la couronne les duchez de Normandie et de Guyenne,* etc. Lafontaine s'est servi de ce même proverbe comme d'un bien de famille.

Au demeurant, il faisoit le cafard,
Se renfermoit, voyant une femelle,
Dedans sa coque, et baissoit la prunelle!
Vous n'auriez dit qu'il eût mangé le lard.

Revenge n'en veulx, ne demye [1].
Mais quand je pense, veoirement
Elle a de l'engin largement [2],
D'inventer la science et l'art
De cryer sur moi haultement,
Prenez le, il a mangé le lard.

ENVOY.

Prince, qui n'eust dict pleinement
La trop grant' chaleur, dont elle ard,
Jamaiz n'eust dict aulcunement
Prenez le, il a mangé le lard.

[1] Pour dire *point du tout, en aucune manière.* Lafontaine se sert de cette façon de parler, à l'imitation de Marot et de nos autres poètes anciens. C'est dans son *Oraison de Saint-Julien*, où il dit :

Où sans pacte ne demi
L'on se guérit, l'on guérit sa monture.

C'est-à-dire sans aucun pacte.

[2] Engin est ici pour esprit, tiré du latin, *ingenium*. Ce terme avoit déjà vieilli, et Marot ne l'emploie en ce sens qu'en deux endroits de ses ouvrages, savoir dans cette ballade, et vers le commencement de sa version de la métamorphose; mais il paroît que le poète l'a malicieusement employé ici, à cause de l'équivoque qu'il faisoit naître dès-lors à l'imagination.

VII.

DE S'AMYE BIEN BELLE [1].

1527.

Amour me veoyant sans tristesse,
Et de le servyr desgousté,
M'a dict que feisse une maistresse,
Et qu'il seroit de mon costé.
Après l'avoir bien escouté,

[1] Marot fit cette agréable ballade en 1527, au commencement de ses amours avec Marguerite, duchesse d'Alençon. Il étoit dégoûté d'aimer par les traverses qu'il avoit reçues de la part de Diane de Poitiers. Marguerite prévint le poète par des marques de bonté qu'il n'auroit osé espérer d'une personne de ce rang. La princesse, qui ne pouvoit élever Marot jusqu'à elle, voulut bien s'abaisser jusqu'à lui; et Bussi Rabutin s'exprime là-dessus avec autant de vérité que de naïveté.

L'amour égale sous la loy
La bergere avecques le roy,
Sitost qu'il en fait sa maîtresse,
Sitost qu'elle a pû l'engager,
La bergère devient princesse,
Ou le prince devient berger.

J'en ay faict une à ma plaisance,
Et ne me suis point mescompté,
C'est bien la plus belle de France.

Elle a un euil riant, qui blesse
Mon cueur tout plein de loyaulté,
Et parmy sa haulte noblesse
Mesle une doulce privaulté :
Grant mal seroit, si cruaulté
Fesoit en elle demourance :
Car, quant à parler de beaulté,
C'est bien la plus belle de France.

De fuyr s'amour, qui m'oppresse
Je n'ai pouvoir, ne voulunté;
Arresté suis en ceste presse
Comme l'arbre en terre planté
S'esbahyt on, si j'ay planté
De peine, tourment, et souffrance?
Pour moins on est bien tourmenté :
C'est bien la plus belle de France.

ENVOY.

Prince d'amours, par ta bonté
Si d'elle j'avois jouyssance,
Oncq homme ne fut mieulx monté :
C'est bien la plus belle de France.

VIII.

A MADAME D'ALENÇON, MARGUERITE DE VALOIS, SŒUR UNICQUE DU ROY, POUR ESTRE COUCHÉ EN SON ESTAT [1].

1518.

Princesse au cueur noble et rassiz,
La fortune, que j'ay suivye,
Par force m'a souvent assiz
Au froid giron de triste vie,
De m'y seoir encor me convye,
Mais je respons (comme fasché)
D'estre assiz je n'ay plus d'envie :
Il n'est que d'estre bien couché.

Je ne suis point des excessifz
Importuns, car j'ay la pepie :
Dont suis au vent comme ung chassiz,

[1] L'an 1518, François Ier donna Marot à madame Marguerite sa sœur, en qualité de valet de chambre, et le poète adressa cette ballade à la princesse, pour être mis sur l'état de sa maison. Voyez la note sur l'épître II.

Et debout ainsy qu'une espie [1] :
Mais s'une fois en la copie
De vostre estat je suis merché [2],
Je cryrai plus haut qu'une pie,
Il n'est que d'estre bien couché.

L'ung soustient contre cinq ou six
Qu'estre accoudé, c'est musardie,
L'aultre, qu'il n'est que d'estre assiz
Pour bien tenyr chere hardye:
L'aultre dict que c'est melodie
D'ung homme debout bien fiché:
Mais quelque chose que l'on die,
Il n'est que d'estre bien couché.

ENVOY.

Princesse de vertu remplye,
Dire puis comme j'ai touché,
Si promesse m'est accomplye,
Il n'est que d'estre bien couché.

[1] Ce vers est tiré de François Villon, qui, dans la ballade sur son appel, met : *aux champs debout comme une espie*. C'est-à-dire comme un espion.

[2] Pour *marqué*,

IX.

DE LA NAISSANCE DE FEU MONSIEUR LE DAUPHIN FRANCOIS [1].

1517.

Quand Neptunus, puyssant dieu de la mer
Cessa d'armer carracques, et galées,
Les Gallicquans bien le deurent aymer [2],
Et reclamer ses grans undes salées ;
Car il voulut en ses basses vallées
Rendre la mer de la Gaulle haultaine
Calme et paisible, ainsy qu'une fontaine :
Et pour oster mathelots de souffrance,
Faire nager en ceste eau claire et saine
Le beau dauphin tant desiré en France.

Nymphes des bois, pour son nom sublimer
Et estimer, sur la mer sont allées,
Si furent lors, comme on peult presumer,

[1] La naissance de François, dauphin, arriva le 28 février 1517, près de six mois après la paix conclue entre François Ier et Charles d'Autriche, qui a depuis été Charles-Quint.

[2] Les Français.

Sans escumer les vagues ravallées :
Car les forts vents eurent gorges hallées,
Et ne souffloient, sinon à doulce aleine :
Dont mariniers vogoient en la mer pleine,
Sans craindre en rien des orages l'oultrance,
Bien prevoyans la paix, que leur ameine
Le beau dauphin tant desiré en France.

Monstres marins veit-on lors assommer,
Et consommer tempestes devallées,
Si que les nefs, sans craincte d'abismer,
Nageoient en mer à voilles avallées.
Les grans poissons faisoient saults et hullées,
Et les petits d'une voix fort seraine
Doulcettement avecques la serayne
Chantoient au jour de sa noble naissance,
Bien soit venu en la mer souveraine
Le beau dauphin tant desiré en France

ENVOY.

Prince marin, fuyant œuvre villaine,
Je te supply garde que la balaine
Au celerin plus ne face nuysance;
Affin qu'on ayme en ceste mer mondaine
Le beau dauphin tant desiré en France.

10104086

X.

DU TRIUMPHE D'ARDRES ET GUIGNES, PAR LES ROYS DE FRANCE ET D'ANGLETERRE [1].

1520.

Au camp des rois les plus beaulx de ce munde
Sont arrivez trois riches estendars :

[1] La paix faite entre François Ier et Henri VIII, roi d'Angleterre, avoit été renouvelée et affermie en 1518; mais l'élévation de Charles-Quint à l'empire en 1519, donna lieu à François et à Henry de se joindre plus étroitement qu'auparavant; ils indiquèrent une entrevue entre Ardres et Guynes au mois de juin 1520. Les reines et les dames furent de la fête : les deux rois firent paroître leur magnificence avec une extrême profusion. On nomma cette entrevue le *camp du drap d'or*. Les deux rois, après avoir parlé de leurs affaires, passèrent douze jours ensemble en festins et en tournois. Mais, sur la fin, il s'éleva une horrible tempête, qui renversa dans la boue toutes ces belles tentes de brocard d'or et de soie. C'est cette entrevue que Marot appelle dans cette ballade, le *Triumphe d'Ardres et de Guynes*.

Amour tient l'ung de couleur blanche, et munde,
Triumphe l'au ltreavecques ses souldars
Vivement painct de couleur celestine :
Beaulté aprés en sa main noble et digne
Porte le tiers tainct de vermeille sorte :
Ainsy chascun richement se comporte,
Et en tel ordre, et pompe primeraine
Sont venuz veoir la royalle cohorte
Amour, triumphe et beaulté soubveraine.

En ces beaulx lieux plus tost, que vol d'aronde,
Vient celle amour des celestines pars,
Et en apporte une vive et clere unde,
Dont elle estainct les fureurs du dieu Mars :
Avecques France, Angleterre enlumine,
Disant, il fault qu'en ce camp je domine :
Puis à son vueil faict bon guet à la porte
Pour empescher que Discorde n'apporte
La pomme d'or, dont vint guerre inhumaine :
Aussy affin que seulement en sorte
Amour, triumphe, et beaulté soubveraine.

Pas ne convient que ma plume se funde
A rediger du triumphe les arts,
Car de si grans en haultesse profunde
N'en firent oncq les bellicqueurs Cæsars.
Que diray plus richesse tant insigne

A tous humains bien demonstre et designe
Des deux partyz la puyssance trés forte.
Brief, il n'est cueur qui ne se reconforte
En ce pays plus qu'en mer la serayne,
De veoir regner (après rencune morte)
Amour, triumphe et beaulté soubveraine.

ENVOY.

De la beaulté des hommes me deporte :
Et quant à celle aux dames, je rapporte
Qu'en ce monceau, laide seroit Heleine.
Pourquoy concludz que ceste terre porte
Amour, triumphe, et beaulté soubveraine.

***

Avec honneur, qui tousjours l'accompaigne
Comme le sien propre et vray escusson.
Là peult on veoir sur la grant'plaine unye
De bons souldars son enseigne munye,
Prests d'employer leur braz fulminatoire
A repousser dedans leur territoire
Lours Haynuiers, gent rustique, et brutalle,
Voulant marcher sans raison péremptoire
Sur les climats de France occidentale [1].

Prenez hault cueur doncques France et Bretaigne, [2]
Car si en camp tenez fiere façon,
Fundre verrez devant vous Allemaigne,
Comme au soleil blanche neige et glaçon.
Fiffres, tabours, sonnez en harmonie :
Adventurierz, que la picque on manie
Pour les chocquer, et mettre en accessoire,

[1] C'est la partie de la France qui est en-deçà de la Meuse et de la Moselle. La France-Orientale étoit par delà le Rhin.

[2] A cause de Madame Claude, reine de France, épouse de François Ier, fille aînée de Louis XII et d'Anne de Bretagne. La Bretagne n'étoit pas encore unie à la couronne, comme elle l'a été par l'édit de Nantes, en 1532, lorsque le roi alla faire assembler les états de la province, pour parvenir à cette union.

Car desjà sont au royal possessoire :
Mais, comme croy, destinée fatale
Veult ruyner leur outraigeuse gloire
Sur les climatz de France occidentale.

Doncques, pietons, marchans sur la campaigne,
Fouldroyez tout, sans rien prendre à rançon.
Preux chevalliers, puis qu'honneur on y gaigne,
Vos ennemyz poussez hors de l'arson.
Faictes rougyr du sang de Germanie
Les clers ruisseaux, dont la terre est garnye,
Si seront miz vos haults noms en histoire.
Frappez doncq tant de main gladiatoire
Qu'aprés leur mort, et deffaicte totale,
Vous rapportiez la palme de victoire
Sur les climatz de France occidentale.

ENVOY.

Princes remplys de hault loz meritoire,
Faisons-les tous, si vous me voulez croire,
Aller humer leur cervoise et godale,
Car de nos vins ont grant desir de boire
Sur les climatz de France occidentale.

XII.

DE PAIX ET DE VICTOIRE[1].

1521.

Quel hault souhait, quel bien heuré desir
Feray-je, las, pour mon dueil qui empyre?
Souhaitterai-je avoir dame à plaisyr?
Desireray-je ung regne, ou ung empire?
Nenny, pour vray, car celluy qui n'aspire
Qu'à son seul bien, trop se peult desvoyer.
Pour chascun doncq à soulaz convoyer,
Souhaitter veulx chose plus meritoire.
C'est que Dieu vueille en brief nous envoyer
Heureuse paix, ou triumphant' victoire.

Famine vient labeur aux champs saisyr :
Le bras au chef soubdaine mort desire

[1] Cette ballade fut faite dans le temps que la paix se traitoit à Calais entre François Ier et Charles-Quint, par la médiation de Henri VIII, roi d'Angleterre. Mais cette paix n'eut pas lieu, et François Ier ne fut pas assez heureux pour gagner cette victoire si désirée. La guerre ne finit même que par la prise du roi devant Pavie.

Sous terre veoir gentils hommes gesyr,
Dont mainte dame en regrettant souspire,
Clameurs en faict ma bouche, qui respire :
Mon triste cueur l'euil en faict larmoyer,
Mon foible sens ne peult plus rythmoyer,
Fors en dolente, et pitoyable histoire.
Mais bon espoir me promet pour loyer
Heureuse paix, ou triumphant' victoire.

Ma plume lors aura cause et loisyr
Pour du loyer quelque beau lay escrire :
Bon temps adoncq viendra France choisyr,
Labeur alorz changera pleurz en rire.
O que ces mots sont faciles à dire!
Ne sçay si Dieu les vouldra employer :
Cueurs endurcis (las) il vous fault ployer.
Amende toy, ô regne transitoire,
Car tes pechez pourroient bien forvoyer
Heureuse paix, ou triumphant' victoire.

ENVOY.

Prince françois, fais discorde noyer :
Prince espaignol, cesse de guerroyer :
Prince aux Anglois, garde ton territoire :
Prince du ciel, vueille à France octroyer
Heureuse paix, ou triumphant' victoire.

XIII.

DU JOUR DE NOEL [1].

Sur l'air *J'ai veu le temps que j'étoie à Basac.*

Or est Noël venu son petit trac :
Suz doncq aux champs, bergieres de respec :
Prenons chascun panetiere et bissac,
Fluste, flageol, cornemuse, et rebec :
Ores n'est pas temps de clorre le bec,
Chantons, saultons, et dansons ric à ric :
Puis allons veoir l'Enfant au povre nic,
Tant exalté d'Helie, aussi d'Enoc,
Et adoré de maint grant roy, et duc :
S'on nous dit nac, il fauldra dire noc :
Chantons Noel tant au soir qu'au desjuc.

Colin, Georget, et toy Margot du Clac,
Escoute un peu, et ne dors plus illec :
N'a pas long-temps, sommeillant près d'un lac,

[1] Cette ballade a cela de singulier, que toutes les rimes finissent par la lettre C. Ainsi on trouve toutes les terminaisons qui conviennent à cette lettre finale.

Me fut advis qu'en ce grand chemin sec
Ung jeune Enfant se combattoit avec
Un grant serpent, et dangereux aspic :
Mais l'Enfanteau en moins de dire pic,
D'une grant' croix lui donna si grand choc,
Qu'il l'abbatit, et lui cassa le suc,
Garde n'avoit de dire en ce defroc
Chantons Noel tant au soir qu'au desjuc.

Quand je l'ouy frapper et tic et tac,
Et luy donner si merveilleux eschec,
L'Ange me dit, de joyeux estomac,
Chante Noel en françois, ou en grec,
Et de chagrin ne donne plus un zec,
Car le serpent a esté prinz au bric :
Lors m'esveillay, et comme fantastic
Tous mes trouppeaux je laissay près un roc.
Si m'en allay plus fier qu'un archiduc
En Bethléem. Robin, Gautier et Roch,
Chantons Noel tant au soir qu'au desjuc

ENVOY.

Prince devot, souverain catholic,
Sa maison n'est de pierre, ne de bric :
Car tous les vents y souflent à grand floc :
Et qu'ainsy soit, demandez à sainct-Luc.

Suz donc avant, pendons soucy au croc,
Chantons Noël tant au soir qu'au desjuc. [1]

***

Et va gemyr en champestres logettes :
Laissez les bois, vous Nymphes d'excellence,
Et vous rendez en cavernes subjectes :
Ne chantez plus, refrenez vos gorgettes,
Tous oyselets : trouble toy, la clere unde :
Cieil noircy toy ; et d'angoisse profunde,
Bestes des champs par cryz espouvantables,
Faictes trembler toute la terre runde
En ces saincts jours piteux et lamentables.

Riches habitz de noble préference,
Vueillez changer dames et pucellettes,
Aux ornemens de dolente apparence,
Et resserrez vos blanches mammelettes :
En temps d'esté fleuryssent violettes,
Et en yver sechent par tout le munde :
Doncq puis qu'en vous joye et soulas redunde
Durant les jours à rire convenables,
Pleurez au moins, autant noires que blondes,
En ces saincts jours piteux et lamentables.

ENVOY

Prince chrestien, sans que nul te confunde,
Presche chascun, qu'à jeusner il se funde
Non seulement de metz bien delectables,
Mais de peché, et vice trop immunde
En ces saincts jours piteux et lamentables. [1]

[1] *Entre les Rondeaux il y en a un sur ce sujet.*

XV.

DE LA PASSION DE NOSTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

Le pellican de la forest celicque
Entre ses faicts tant beaulx et nouveletz,
Aprés les cieulx et l'ordre archangelicque,
Voulut créer ses petits oyseletz,
Puis s'envolla, les laissa tous seuletz,
Et leur donna pour mieulx sur la terre estre,
La grant' forest de paradiz terrestre :
D'arbres de vie amplement revestuë,
Plantez par luy qu'on peult dire en tout estre
Se pelican qui pour les siens se tuë.

Mais cependant qu'en ramaige musicque
Chantent au bois comme rossignoletz,
Un oyseleur cauteleux et inicque,
Les a deceuz à gluz, rhets et filletz,
Dont sont bannys des jardins verdeletz,
Car des haults fruicts trop voulurent repaistre.
Parquoy en lieu sentant pouldre et salpestre,
Par plusieurs ans mainte souffrance ont euë.
En attendaut hors du beau lieu champestre
Le pelican qui pour les siens se tuë.

Pour eulx mourut cet oysel deificque,

Car du hault bois plein des saincts angeletz
Volla ça bas par charité pudicque,
Où il treuva corbeaux trés ordz et laidz,
Qui de son sang ont faict maints ruisseletz,
Le tourmentant à dextre et à senestre,
Si que sa mort, comme l'on peult congnoistre,
A ses petits a la vie renduë,
Ainsy leur feit sa bonté apparoistre
Le pelican qui pour les siens se tuë.

ENVOY.

Or les corbeaux sont ces Juifz exilez,
Qui ont à tort les membres mutilez
Du pelican : c'est du seul Dieu etmaistre
Les oyseletz, sont humains qu'il feit naistre :
Et l'oyseleur, la serpente tortuë,
Qui les deceut, leur faisant mescongnoistre
Le pelican, qui pour les siens se tuë.

FIN DES BALLADES.

10104086

CHANTS DIVERS

DE

CLÉMENT MAROT.

10104086

CHANTS DIVERS

DE

CLÉMENT MAROT.

PREMIER CHANT [1].

CHANT ROYAL, DE LA CONCEPTION, QUE MAITRE GUILLAUME CRETIN VOULUT AVOIR DE L'AUTHEUR, LEQUEL LUI ENVOYE AVEC UN HUICTAIN QUI EST LE PREMIER DE SES ÉPIGRAMMES QUI SE COMMENCE, L'HOMME SOTARD ET NON SÇAVANT, ETC.

1520.

Lors que le roy par hault desyr et cure
Delibera d'aller vaincre ennemys,

[1] Guillaume Cretin, trésorier de la sainte chapelle de Vincennes, et l'un des meilleurs poètes du règne de Louis XII, avoit une extrême dévotion à l'immaculée conception de la sainte Vierge. Outre les pièces qu'il fit à ce sujet, il engagea tout ce qu'il connoissoit de poètes à travailler sur la même matière. Les deux Marots, père en fils, en furent priés comme les autres; et ces pièces ont été imprimées sous ce titre : *Chants et ballades à l'honneur de la conception de la sainte Vierge*,

Et retirer de leur prison obscure
Ceulx de son ost à grans tourmens submiz,
Il envoya ses fourriers en Judée
Prendre logiz sur place bien fundée :
Puis commanda tendre en forme facile
Ung pavillon pour exquiz domicile,
Dedans lequel dresser il proposa
Son lict de camp, nommé en plein concile
La digne couche, où le roy reposa.

Au pavillon fut la riche paincture,
Monstrant par qui nos pechez sont remiz :
C'estoit la nuë, ayant en sa closture
Le jardin cloz, à tous humains promiz.
La grant' cité des haults cieulx regardée,
Le lys royal, l'olive collaudée,
Avec la tour de David, immobile :
Par quoy l'ouvrier sur tous le plus habile
En lieu si noble assit et apposa
(Mettant à fin le dict de la sybille)
La digne couche, où le roy reposa.

D'anticque ouvraige a composé nature
Le bois du lict, où n'a ung poinct obmiz

patronne des Normans. Mais ces pièces n'ont ni l'élégance ni l'agrément des autres de Marot. On y sent quelque chose de gothique, qui fait bien voir que Marot n'avoit pas le talent de la dévotion.

Mais au coussin plume trés blanche et pure
D'un blanc coulomb le grand ouvrier a miz :
Puis charité tant quise et demandée ,
Le lict prepare avec paix accordée :
Linge trés pur dame innocente file :
Divinité les trois rideaux enfile :
Puis à l'entour le tendit , et posa ,
Pour preserver du vent froid et mobile
La digne couche , où le roy reposa.

Aulcuns ont dict noire la couverture :
Ce qui n'est pas , car du ciel fut transmiz
Son lustre blanc , sans aultre art de taincture :
Ung grand pasteur l'avoit ainsy permiz :
Lequel jadiz par grace concordée
De ses aigneaux la toyson bien gardée
Transmit au cloz de nature subtile
Qui une en feit la plus blanche , et utile
Qu'oncques sa main tyssut , ou composa :
Dont elle orna (oultre son commun stile)
La digne couche ou le roy reposa.

Pas n'eut ung ciel faict à frenge , et figure
De fins damaz , sargettes , ou samiz :
Car le hault ciel , que tout rund on figure ,
Pour telle couche illustrer fut commiz.
D'ung tour estoit si precieux bordée
Qu'oncques ne fut de vermine abordée.

N'est-ce doncq pas humanité fertile
OEuvre bien faict, veu que l'aspic hostile,
Pour y dormyr, approcher n'en osa.
Certes si est, et n'est à luy servile
La digne couche, où le roy reposa.

ENVOY.

Prince, je prens en mon sens puerile
Le pavillon, pour saincte Anne sterile :
Le roy, pour Dieu, qui aux cieulx repoz a,
Et Marie est, vray comme l'evangile,
La digne couche, où le roy reposa.

II.

AUTRE CHANT ROYAL,

DE LA CONCEPTION.

1520.

Dedans Sion, au pays de Judée,
Fut un desbat honneste suscité,
Sur la beaulté des dames collaudée
Diversement par ceulx de la cité.
Et sans faveur, de maison ne de race,
Fut dict que celle ayant le plus de grace,

Seroit plus belle. Or sommes hors de peine :
(Dict lors quelcun) car Marie en est pleine :
Pleine en sa forme, et pleine en ses espritz.
Que ces procès doncques plus on ne meine :
Seule merite entre toutes le prix.

Ceste sentence à son honneur vuidée,
Maintes en mit en grant' perplexité,
Qui pour envie et gloire outrecuydée,
Nouveau desbat contre elle ont excité.
A leurs honneurs veulent qu'on satisface:
Si ont requis, que chanter on la face,
Disant qu'elle a l'organe mal seraine,
Parquoy n'estoit en vertu soubveraine :
Brief de la voix toutes ont entrepriz
La surpasser, d'aultant que la seraine
Seule merite entre toutes le prix.

Lors chascune a sa chanson recordée
D'un estomac par froid débilité :
Mais ceste vierge en voix mieulx accordée
Qu'orgues, ne luz, chanta ce beau dicté :
Brunette suis, mais belle en cueur et face,
Et si en tout toutes aultres j'efface,
Ce bien m'a faict la puyssance haultaine
Du Dieu d'aymer, qui de sa court loingtaine
M'est venu veoir, d'ardante amour espriz,
Doncques non moy, mais sa bonté certaine

Seule merite entre toutes le prix.

La voix qui est de ce corps procedée,
Perça d'enfer l'orde concavité :
Des neuf cieulx ha la haulteur excedée,
Par son hault ton, plein de suavité,
Qui fut ouy au munde en toute place :
Mort endormit : dormans plus froid que glace,
A resveillez : povre nature humaine
Gisant' au lict se leve, et se pourmeine
Du grand soulas, qu'en ceste voix a priz :
Certainement qui tel bien luy ameine,
Seule merite entre toutes le prix.

Lors l'assistence en raison bien fundée
Sur champ conclud, et conclud verité,
Qu'impossible est telle voix redundée
Estre d'organe ayant impureté :
Mesmes envie, à la fin s'accorde à ce,
Et refraingnit à ce chant son audace,
Mieulx que Pluton, sa faveur inhumaine
Au chant d'Orphée en l'infernal domaine.
Doncq estomacz de froidure surpriz,
Quand chanterez, chantez, Marie saine
Seule merite entre toutes le prix.

ENVOY.

Le divin verbe est la voix et alaine,

Qui proceda d'organe non villaine,
C'est de Marie, où tous biens sont compriz;
Dont derechef ce refrain je rameine,
Seule merite entre toutes le prix.

III.

CHANT ROYAL, CHRESTIEN.

Qui ayme Dieu, son regne, et son empire,
Rien desyrer ne doibt qu'à son honneur :
Et toutesfois l'homme tousjours aspire
A son bien propre, à son aise et bonheur,
Sans adviser si point contemne, ou blesse
En ses desyrs la divine noblesse.
La plus grant' part apete grant avoir :
La moindre part souhaitte grant sçavoir :
L'aultre desyre estre exempté de blasme :
Et l'aultre quiert (voulant mieulx se pourveoir)
Santé au corps, et paradis à l'ame.

Ces deux souhaits contraires on peult dire
Comme la blanche et la noire couleur,
Car Jesus-Christ ne promet par son dire
Çà bas aux siens, qu'ennuy, peine, et douleur,

Et d'aultre part (respondez-moy) qui est-ce,
Qui sans mouryr aux cieulx aura liesse?
Nul pour certain. Or fault-il concepvoir
Que mort ne peult si bien nous decepvoir,
Que de douleur ne sentions quelque dragme,
Par ainsy semble impossible d'avoir
Santé au corps, et paradis à l'ame.

Doulce santé mainte amertume attire,
Et peine au corps est à l'ame doulceur.
Les bien heurez, qui ont souffert martyre,
De ce nous font tesmoingnaige tout seur.
Et si l'homme est quelque temps sans detresse
Sa propre chair sera de lui maistresse,
Et destruyra son ame (à dire veoir)
Si quelque ennuy ne vient ramenteveoir
Le povre humain d'invocquer Dieu, qui l'ame,
En lui disant, Homme, penses-tu veoir
Santé au corps, et paradis à l'ame?

O doncques, homme, en qui santé empyre,
Croy que ton mal d'ung plus grand est vainqueur;
Si tu sentois de tous tes maulx le pire,
Tu sentirois enfer dedans ton cueur.
Mais Dieu tout bon sentyr sans plus te laisse
Tes petits maulx, sçachant que ta foiblesse
Ne pourroit pas ton grand mal percepvoir,
Et que aussy tost que de l'appercepvoir,

Tu perirois comme paille en la flamme,
Sans au nul espoir jamaiz recepvoir
Santé de corps, et paradis à l'ame.

Certes plus tost un bon pere desyre
Son filz blessé, que meurdrier, ou jureur,
Mesmes de verge il le blesse et descire,
Affin qu'il n'entre en si lourde fureur :
Aussy quand Dieu pere celeste oppresse
Ses chers enfans, sa grant' bonté expresse
Faict lors sur eulx eau de grace pleuvoir,
Car par tel' peine à leur bien veult preveoir
A ce qu'enfer enfin ne les enflamme,
Leur reservant, oultre l'humain debvoir,
Santé au corps, et paradis à l'ame.

ENVOY.

Prince royal, quand Dieu par son pouvoir
Fera les cieulx et la terre mouvoir,
Et que les corps sortyront de la lame,
Nous aurons lors ce bien, c'est assavoir
Santé au corps, et paradis à l'ame.

IV.

CANTIQUE A LA DÉESSE SANTÉ.

POUR LE ROY MALADE [1].

1539.

Doulce santé de langueur ennemye,
De eux, de rys, de tous plaisyr amye,
Gentil resveil de la force endormye,
Doulce Santé.

Soit à ton loz mon canticque chanté,
Car par toy est l'aise doulx enfanté :
Par toy la vie en corps aggravanté
Est restaurée.
Tu es des vieulx, et jeunes adorée :

[1] Ce cantique fut fait pour la maladie de François Ier, en 1539. Mais c'étoit moins une maladie qu'une infirmité, qu'un amour inconsidéré lui avoit fait contracter auprès de la belle Ferronière, l'une de ses maîtresses. Le mari de cette femme, désespéré de l'outrage qu'il croyoit recevoir du roi, s'avisa d'aller en lieu propre à s'infecter lui-même, pour la gâter, et faire passer la vengeance jusqu'à celui qui lui avoit ôté l'honneur. La femme en mourut, le mari en guérit, et le roi en conserva un air chagrin et soupçonneux qui ne le quitta point.

Richesse n'est tant que toy desyrée :
De rien, fors toy, la personne empyrée
Ne se souvient.
Et aussy-tost que ta presence vient,
Pasleur s'enfuyt, couleur vifve revient :
Mesmes la mort fuyr du lieu convient,
Où tu arrives.
Les vieilles gens tu rens fortes et vifves :
Les jeunes gens tu fais recreatifves,
A chasse, à vol, à tournois ententifves,
Et esbatz maints.
O doulx repoz, nourrice des humains,
Bien doibt chascun t'invoquer, joinctes mains,
Veu que sans toy les ennuys inhumains
Nous precipitent.
Veu que sans toy en la terre n'habitent
Les dieux rians, qui à plaisyr invitent :
Ains tous fachez s'en vont, et se despitent,
Si tu n'y viens.
Vien donc icy, ô source de tous biens,
Vien veoir François le bien aymé des siens
Vien, feusses-tu aux champs Elesiens,
Ou suz les nues :
Tu recepvras cent mille bien-venuës
Des princes haults, et des tourbes menuës,
Qui sont du bras de François soutenuës
Roy couronné.

Las ! au besoing tu l'as abandonné ,
Et s'est mon cueur maintesfois estonné ,
Comment d'un corps de graces tant orné
Tu t'es bougée.
Où peulx-tu estre ailleurs si bien logée ?
Revien , secours de nature affligée :
Si te sera toute France obligée
Moult grandement.
Puis d'un tel roy , après l'amendement ,
Tu recepvras les graces meritoires ,
Et aultres part à l'honneur mesmement.
De ses futurs triumphes et victoires.

V.

CANTIQUE DE LA ROYNE (ÉLÉONOR)

SUR LA MALADIE ET CONVALESCENCE DU ROY.

1539.

S'ESBAHYT ON , si je suis esplourée ?
S'esbahit on , si suis descolourée ,
Veoyant celuy , qui m'a tant honourée ,
Estre à la mort ?
O Seigneur Dieu , tire son pied du bord
D'obscure tumbe : ou bien , pour mon support,

Avecques lui fays moy passer le port
Du mortel fleuve.
Donne à tous deux, en ung jour, tumbe neufve
A celle fin, qu'en deux morts ne s'esmeuve,
Qu'ung dueil funebre, et que France n'espreuve
Dueil après dueil.
Ne soit, helas, ce mien larmoyant euil
Si mal heureux, que de veoir au cercueil
Jecter celui, qui en si doulx acueil
M'a couronnée.
Qui m'a sur chef la couronne donnée,
La plus d'honneur, et gloire environnée
Dont aujourd'huy l'Europe soit ornée.
O tout puyssant,
Si pitié n'as de mon cueur languyssant,
Si pitié n'as du bon roy peryssant,
Aye pitié du peuple gemyssant,
Par ta clemence.
Laisse meuryr la royalle semence,
Sans que veoyons l'extresme décadence
Du pere estant au sommet de prudence,
Pour dominer.
As-tu basty pour aprés ruyner?
As-tu voulu planter et jardiner,
Pour ton labeur parfaict exterminer?
O quelle perte!
Si elle advient, soit la terre couverte

D'air tenebreux, plus ne soit l'herbe verte :
Soit toute bouche ou muette, ou ouverte
Pour faire cris.
Soient de regrets tous volumes escriptz,
Tragicques soient tous escripvans espritz :
Et rien ne soit celle qui ha le prix
D'estre nommée,
Femme d'un roy de si grant' renommée :
Rien plus ne soit que pouldre consumée,
Pouldre avec luy, toutesfois, inhumée :
Ce bien j'auray.
Ainsy tousjours sa compaigne seray,
A son costé sans fin reposeray,
Et de langueur n'experimenteray
La longue peine.
Mais pourquoy suis-je ainsy de douleur pleine
Est esperance en moy ou morte, ou vaine?
Le tout puyssant par sa bonté humaine
Le gueryra.
Nos cueurs bien tost de liesse emplyra,
Car Monseigneur encor ne peryra,
Ains par longs jours son peuple regyra,
C'est ma fyance.
Croistra ses faicts, pays, et allyance :
Puis, ayant tout fundé sur asseurance,
Yra, plein d'ans, prendre sa demourance
Là haut ez cieulx.

Qu'est-ce, mes gens? pour quoy torchez vos yeulx?
Quel nouveau pleur, quel maintien soucyeux
Faict-on encor? vien, mon Dieu gratyeux,
Haste toy, Sire.
J'entens que mort mon amy veult occire,
Sa force fund ainsy qu'au feu la cire,
Dont tout bon cueur barbe, et cheveux descire,
Faisant regrets,
Semblent Troyens de nuict surprins des Grez,
Semblent Romains veoyans (oultre leurs grés)
Cesar occis par traistres indiscrets.
Ha Dieu mon pere,
S'il est ainsy qu'à ta loy j'obtempere,
De Monseigneur les angoisses tempere,
En me faisant, ainsy qu'en toy j'espere,
A ceste fois.
Or a mon Dieu d'en haut ouy ma voix,
Et mis à fin l'espoir, qu'en luy j'avois.
Suz, suyvez moy, au temple je m'en vois
Luy rendre graces.
Ostez ce noir, ostez-moy ces presfaces
Chantans des morts, ostez ces tristes faces:
Il n'est pas temps que ce grand dueil tu faces,
Pays heureux.
Le ciel n'a pas esté si rigoureux
De s'enrichyr pour povre, et langoureux
Te veoir ça bas: ton thresor valeureux

Il te redonne.

Vy doncques, France, encor soubz la couronne
Qui le chef meur, et prudent environne,
Tandis la fleur de jeunesse fleuronne,
Pour faire fruict.

Soit l'ocean calme, sans vent, sans bruyt;
Sechée aux champs soit toute herbe, qui nuict,
Comme le jour soit luysante la nuict,
Tout dueil se taise.

Ne pleurons plus, si ce n'est de grant' aise,
Puis qu'envers nous l'ire de Dieu s'appaise,
Tant nous aymant, que de mortel' mesaise
Tire le roy.

Escripvez tous, Poëtes, cest effroy,
Et le hault bien, dont Dieu nous faict octroy:
Vous n'y fauldrez, et ainsy je le croy.
Ha povres Muses!

S'il fust pery, vous estiez bien camuses.
Doncques, enfans, descripvez les confuses,
Veoyant celuy, où elles sont infuses,
Esvanouir.

Puis tost aprés, faictes les resjouyr,
Quand on leur faict les nouvelles ouyr
De la santé, dont Dieu le fait jouyr
Tant desirée.

Faites Pallas pasle, et fort descirée,
Mars tout marry, sa personne empirée,

En appellant d'Atropos trop irée
Comme d'abuz :
Puis tout à coup chantez comment Phebuz
Lui mesme va par les preaux herbuz
Herbes cueillir, fleurs, et boutons barbuz,
Fueille et racine :
Pour faire au roy l'heureuse medecine,
Prinse dessoubz tant benevole signe,
Que nous verrons son chef blanc comme un cigne,
A l'advenyr.
Cela chanté, vous fauldra soubvenyr
De faire Mars tout joyeux devenyr,
Et à Pallas la couleur revenyr,
Non plus marrye.
Faictes que tout pleure fort, et puis rye,
Ainsy que moy vostre dame cherye :
Certes soubvent de grande faschery e
Grant plaisyr vient.
Ainsy ferez, et mieulx, s'il en soubvient :
Mais à la fin de vostre œuvre accomplye,
Avecques moy conclurre vous convient
Que jamaiz Dieu, ceulx qui l'ayment, n'oublye.

VII.

SUR LA MALADIE DE S'AMYE [1].

1528.

Dieu, qui vouluz le plus hault ciel laisser,
Et ta haultesse en la terre abbaisser,
Là où santé donnas à maints, et maintes,
Vueilles ouyr de toutes mes complainctes
Une sans plus, vueilles donner santé
A celle là, par qui suis tourmenté.
Ta saincte voix en l'evangile crye
Que tout vivant pour ses ennemys prye:
Guerys donc celle, ô medecin parfayct,
Qui m'est contraire, et malade me faict.

[1] Cette pièce est une des plus belles et des plus ingénieuses de Clément Marot; on a prétendu l'attribuer à Mellin de Saint-Gelais, parmi les nouvelles œuvres duquel on l'a insérée dans l'édition de ses poésies de 1719. Mais il suffit qu'elle se trouve dans les recueils, et même dans toutes les éditions de Clément Marot, pour croire qu'elle est de lui. Quoique Mellin de Saint-Gelais soit ingénieux, quoiqu'il soit plein d'esprit et de saillies, il n'a rien fait d'aussi agréable.

Helas! Seigneur, il semble, tant est belle,
Que plaisyrs prins à la composer telle;
Ne souffre pas advenyr cest outraige,
Que maladie efface ton ouvraige.
Son embonpoint commence à se passer,
Ja ce beau teint commence à s'effacer [1],
Et ces beaulx yeulx clers et resplendissans,
Qui m'ont navré, deviennent languissans.
Il est bien vray, que ceste grant' beaulté
A desservy par sa grant' cruauté
Punition. Mais, Sire, à l'advenyr,
Elle pourra plus doulce devenyr.
Pardonne luy, et fays que maladie
N'ait point l'honneur de la faire enlaydie.
Assez à temps viendra vieillesse pasle,
Qui de ce faire ha charge principale,
Et cependant, si tu la maintiens saine,
Ceulx qui veoirront sa beaulté soubveraine
Benyront toy, et ta fille nature,
D'avoir formé si belle creature.
Et de ma part, feray ung beau canticque,
Qui chantera le miracle auctenticque,
Que faict auras, admirable à cbascung.

[1] C'est le texte de l'édition de Saint-Gelais; qui nous a paru beaucoup meilleur que celui des éditions de Marot, où ce vers est ainsi: *Jà ce beau traict se prend à effacer.*

D'en gueryr deux en n'en gueryssant qu'ung,
Non que pour moy je leve au ciel la face,
Ne que pour moy priere je te face.
Car je te doy supplyer pour son bien,
Et je la doy requeryr pour le mien.

VII.

CHANT DE MAY.

1526.

En ce beau mois delicieux.
Arbres, fleurs, et agriculture,
Qui, durant l'yver soucieux,
Avez esté en sepulture,
Sortez, pour servyr de pasture
Aux trouppeaux de plus grant pasteur:
Chascun de vous en sa nature,
Louez le nom du Createur.

Les servans d'amour furieux,
Parlent de l'amour vaine et dure,
Où, vous vrays amans curieux,
Parlez de l'amour sans laydure:
Allez aux champs, sur la verdure,
Ouyr l'oyseau parfaict chanteur:

Mais du plaisyr, si peu qu'il dure,
Louez le nom du Createur.

Quand vous veoirrez rire les cieulx
Et la terre en sa floriture,
Quand vous veoirrez devant vos yeulx,
Les eaux luy bailler nourryture,
Sur peine de grant' forfaicture,
Et d'estre larron et menteur,
N'en louez nulle creature.
Louez le nom du Créateur.

ENVOY.

Prince, pensez, veu la facture,
Combien puyssant est le facteur,
Et vous aussy mon escripture,
Louez le nom du Createur.

VIII.

CHANT DE MAY ET DE VERTU.

1526.

VOULUNTIERZ en ce mois icy
La terre muë et renouvelle,
Maints amoureux en font ainsy,
Subjects à faire amour nouvelle

Par legereté de cervelle,
Ou pour estre ailleurs plus contens:
Ma façon d'aymer n'est pas telle,
Mes amours durent en tout temps.

N'y a si belle dame aussy
De qui la beaulté ne chancelle,
Par temps, maladie ou soucy,
Laydeur les tire en sa nasselle;
Mais rien ne peut enlaydir celle,
Que servyr sans fin je prestens:
Et pource qu'elle est tousjours belle,
Mes amours durent en tout temps.

Celle dont je dy tout cecy,
C'est Vertu, la nymphe éternelle,
Qui, au mont d'honneur esclercy,
Tous les vrays amoureux appelle:
Venez amans, venez, dict elle,
Venez à moy, je vous attens,
Venez (ce dict la jouvencelle)
Mes amours durent en tout temps.

ENVOY.

Prince, fays amour immortelle
Et à la bien aymer entens:
Lors pourras dire sans cautelle,
Mes amours durent en tout temps.

DE L'AMOUR FUGITIF, DE LUCIEN.

Advint un jour que Venus Cytherée,
Mere pour lors dolente et esplourée,
Perdit son filz, qui çà et là volloit:
Et ainsy triste, en haste s'en alloit
Par maint carroy, par maint quanton et place,
Pour le cercher: puis sur quelque terrace,
Ou sur un mont eslevé se plantoit,
Et devant tous, à haulte voix chantoit
Ce qui s'ensuit. Quicuncques de bon vueil
M'enseignera ou au doigt, ou à l'euil,
En quelle voye, ou devers quel costé,
Mon Cupido fuyant s'est transporté:
Pour son loyer (qui faire le sçaura)
Un franc baiser de Venus il aura:
Et si quelcun prisonnier le ramaine,
La mere lors envers luy plus humaine,
Luy donnera (pour plus son cueur aiser)
Quelque aultre don par dessuz le baiser.
Toy qui yras, affin que par tous lieux,
Ce faulx garson puisses congnoistre mieulx,
Je t'en diray vingt enseignes et taches,
Que finement fault qu'en memoire caches.
Blancheur aulcune en luy n'est évidente,

Son corps est tainct de rougeur trés ardente,
Ses yeulx perçans, qui de travers regardent,
Incessamment estincellent et ardent:
Et son penser cauteleux et frivole,
Jamaiz ne suit sa doulcette parole.
Certainement le son de sa facunde
Passe en doulceur le plus doulx miel du munde:
Mais le droict sens, et la cause effectifve
Correspond mal à sa voix deceptifve.
Si en colere il se prend à montrer,
Il porte un cueur impossible à dompter:
Et de son bec il sçait (tout au contraire)
Tromper, séduire, et en ses laqz attraire
Les cueurs remplys d'aspre severité,
Sans que jamaiz confesse verité.
Certes il est enfant plein de jeunesse,
Mais bien pourveu d'astuce et de finesse:
Souvent se jouë, et faict de l'inscient:
Mais en jouant tasche à bon escient
Faire son caz. Sur son doz, oultre plus,
Pendent en ordre uns cheveux crespelus:
Et en sa face, ayant fiere apparence,
Jamaiz n'y a honte, ne reverence.
Aprés il ha (si bien vous l'espiez)
Petites mains, avecques petits pieds:
Mais toutesfois, en hault ou bas endroict.
D'ung petit arc tire fort loing, et droict.

Jadis frappa de fleche et vireton,
Jusqu'aux bas lieux le cruel roy Pluton:
Et des enfers les umbres et espritz
Veirent leur roy d'amour vaincu et priz;
Lors que dedans son grant char stygieux
Il amena Proserpine aux beaulx yeulx.
Son corps ardent, enflambé de nature,
Il ha tout nud, sans quelque couverture,
Mais le cueur cault, et couraige qu'il porte,
Se vest de mainte et variable sorte:
Et d'advantaige, en souslevant en l'air
Les membres siens par ung subtil voller,
Aux nymphes va, puis aux hommes descend:
Et quand reçu de bon gré il se sent,
Son siege faict plus chault que feu de pailles
Au plus profund de leurs cueurs et entrailles.
Petit et court est son arc amoureux:
Mais le sien traict mortel et rigoureux
Va de droict fil jusques au firmament,
Depuis qu'il est descoché fermement.
Sur son espaule ardante, colorée,
Tu veoirras pendre une trousse dorée,
Et, au dedans, ses pestiferes traicts,
Dont le cruel, abuseur plein d'attraicts,
A bien soubvent faict mainte playe amere,
Mesmes à moy qui suis sa propre mere.
Griefve chose est tout ce que j'ay dit ores,

Mais veoycy, las, plus griefve chose encores.
Sa dextre main jecte et darde ung brandon,
Qui brusle et ard, sans mercy ne pardon
Les povres oz. Brief, de son chault extresme
Il brusleroit le bruslant soleil mesmes.
Si tu le peulx donc treuver et attaindre,
Et, de cordons à fermes neuds estraindre,
Meine-le moy estroictement lyé.
Et si vers toy se rend humilyé,
N'en prens mercy, quoy que devant toy face
Tumber des yeulx larmes dessuz sa face.
Garde toy bien qu'en ce ne te deçoipves:
Et s'ainsy est que sa bouche apperçoives
Riant à toy, bien fault que te recordes
De n'ordonner qu'on luy lasche les cordes.
Si par doulx mots te venoit incitant
A te baiser, va cela esvitant:
Car (pour certain) en ses levres habite
Mortel venin, qui cause mort subite.
Et si de franc et liberal visaige
Il te promet des dons à son usaige,
C'est assçavoir, fleches, et arc turquois,
La trousse paincte, et le doré carquois,
Fuy tous ces dons de nuysance et reproche:
Ilz vont bruslant tout ce qui d'eulx s'approche.

IX.

DE L'AMOUR FUGITIF.

INVENTION DE MAROT, QUI EST LA SUITTE DE L'AMOUR FUGITIF, QUI SE LICT AUX TRADUCTIONS [1]

1527.

Le propre jour que Venus aux yeulx verts,
Parmy le munde, alloit chanter ces vers,
Desyr de veoir, et d'ouyr nouveaulté
Me feit couryr aprés sa grant' beaulté
Jusque à Paris. Quand fut en plein carroy,
Sur un hault lieu se meit en bel arroy,
Monstrant en face avoir cueur assez triste,
Ce neantmoins en habits cointe et miste.
Lors, d'une voix plus doulce et resonnante,
Que d'Orpheus la harpe bien sonnante,
Chanta les vers que dessuz declairons.
Plus hault et cler, que trompes et clairons:

[1] Marot ne s'est pas contenté de parler contre les moines dans la plupart de ses ouvrages, il a fait exprès cette pièce pour dévoiler l'hypocrisie de ceux de son temps, et c'est là sans doute ce qui avoit multiplié le nombre de ses ennemis.

Dont maintes gens eut alors entour elle.
L'ung y couroit: l'aultre en une tournelle
Mettoit le nez: tous peuples espanduz
Droict là se sont à la foule renduz
Pour veoir Venus, et ouyr son parler.
Son cry finy, se fit mener par l'air,
Dedans son char, avec ses graces belles,
Soubz le conduict de douze coulumbelles:
Ce qui donna grant' admiration
Aux regardans de mainte nation.
Or, quand Venus eurent perdu de veuë,
De là se part ceste assemblée esmeuë
A grans trouppeaux. L'ung s'en va devisant
De son cher filz, qn'elle a perdu, disant:
Pleust ore à Dieu qu'en mer, ou terre sceusse
Luy enseigner affin que je receusse
Un doulx baiser de sa bouche ryant.
Ha, Cupido (disoit l'aultre en cryant)
Si te tenois lyé de cordons maints,
Croy qu'à grant' peine yrois hors de mes mains,
Que de ta mere en beaulté l'oultre passe
N'eusse le don, qui le baiser surpasse.
Mais, quand à moy, n'en euz aulcun desir,
Car qu'ay je affaire aller chercher plaisyr,
Qui soit compriz en Venus la déesse,
Veu qu'en Pallas gist toute ma liesse [1]?

[1] On voit par cet endroit que Marot a fait cette

Ainsy me teuz en contemplant la geste
Des gens ravys d'un tel regard celeste:
Entre lesquelz vey à part une tourbe
D'hommes piteux, ayans la teste courbe[1],
L'euil vers la terre en grant cerimonie
Pleins, à les veoir, de dueil et agonie,
Disant à eulx mundanitez adverses,
Et en habits monstrant sectes diverses.
L'ung en corbeau se vest pour triste signe[2]
L'aultre s'habille à la façon d'un cigne[3];
L'aultre s'accoustre ainsy qu'un ramonneur[4]:

pièce dans le temps de ses amours avec madame Marguerite, qu'il appelle encore ailleurs de ce même nom.

> Bien me congneut, et bien me guerdonna,
> Lors qu'à sa sœur Pallas il me donna;
> Je dy Pallas, la si saige et si belle.

C'est ce qu'il dit dans son *Enfer*; ainsi cette pièce de l'amour fugitif peut être de l'an 1527.

[1] Ou comme l'ingénieux Chapelle dit de la figure de ces hypocrites, *ou Torcols à grimaçante mine*, dont la race n'est pas encore près de manquer.

[2] Les Augustins, noirs au dehors, et peut-être même au dedans.

[3] Les Carmes blancs seulement au dehors.

[4] Les Capucins. Il n'y avoit pas longtemps que cette réforme avoit été introduite.

L'aultre tout gris : l'aultre, grand sermonneur [1],
Porte sur soy les couleurs d'une pie [2].
O bonnes gens pour bien servir d'espie [3]!
Que diray plus? Bien loger sans dangier,
Dormir sans peur, sans goust boire et mangier [4],
Ne faire rien, aulcun mestier n'apprendre,
Rien ne donner, et le bien d'aultruy prendre,
Gras et puyssant, bien nourry, bien vestu,
C'est (selon eulx) povreté et vertu.
Aussy (pour vray) il ne sort de leur bouche
Que mots succrez: quant au cueur je n'y touche;
Mais c'est un peuple à celuy ressemblant,
Que Jean Mehung appelle Faulx semblant [5],
Forgeant abuz dessoubz religion.
Incontinent que ceste legion
(Selon le cry de Venus) sent et veoit
Que Cupido le dieu d'amour avoit

[1] On désignoit, sous le nom de *tout gris*, les Cordeliers ou frères mineurs.

[2] Dominicains, frères prêcheurs, ou jacobins vêtus de blanc et de noir.

[3] Souvent ils servent d'espion, et ce sont ceux dont on se méfie le plus dans les places de guerre et dans les armées.

[4] Voyez ci-après l'épigramme LXXXIX, faite dans le même sens.

[5] En son roman de la Rose.

Print sa vollée, ainsy qu'ung vagabund,
Chascun pensa de luy donner le bond.
Si vont queryr libelles sophisticques [1],
Corps enchassez, et bulles papisticques,
Et là dessuz vouerent tous à Dieu,
Et au patron de leur convent et lieu [2],
De Cupido lyer, prendre et estraindre,
Et son pouvoir par leurs œuvres contraindre,
Plus pour loyer celeste en recepvoir,
Que pour amour qu'en Dieu puissent avoir.
Veoyla comment par voyes mal directes
Les presumans, outrecuydées sectes
Seures se font d'avoir de Dieu la grace,
Et de garder chose qu'humaine race [3]
Ne peult de soy. Or se sont-ilz espars,
De chrestienté aux quatre coings et parts
Tous en propos de Cupido happer.
Et qu'ainsy soit, affin que d'escapper
Ne trouve lieu, ne façon, s'il est priz,

[1] Ce sont les livres de controverse de ces premiers temps, faits par des docteurs.

[2] Chaque ordre monastique fait valoir son saint.

[3] Le poète en veut ici aux vœux de chasteté que l'on exige des jeunes gens le plutôt qu'il est possible, et avant même qu'ils puissent connaître ce qu'ils vont faire.

Aulcuns d'iceulx par serment entrepriz,
Portent sur eulx des cordes à gros nouds
Pour luy lyer jambes, pieds et genoux[1].
Et sur ce poinct prendre repoz ma muse,
Ne voulant plus qu'à ce propoz m'amuse.
Ains que je pense à dresser aultre compte,
En concluant que cestuy-cy raconte
A qui aura bien compriz mon traicté,
Dont proceda le vœu de chasteté.

[1] Cela regarde principalement les Cordeliers, que le poète attaque comme les plus voluptueux des religieux mendians. C'est aussi ce que fait Mellin de Saint-Gelais, pag. 248 de ses poésies, édition de 1719.

Tu demandes, amy, comment
Le bon saint François qui fut prestre,
Tant de moines gris a fait naistre.
Au monde successivement?
L'effet le monstre évidemment;
Car ces jours passez l'ung de ceulx
Qui portent ce gris vêtement,
D'ung seul coup en engendra deux.

X.

CHANT NUPTIAL DU MARIAGE DE MADAME RENÉE, SECONDE FILLE DE FRANCE, AVEC LE DUC DE FERRARE, PRIS DE CATULLE [1]

EN JUILLET 1528.

Qui est ce duc venu nouvellement
En si bel ordre, et riche à l'advantaige?
On juge bien à le veoir seulement,
Qu'il est yssu d'excellent parantaige [2].
N'est-ce celuy qui en fleuryssant aage
Doit espouser la princesse Renée?
Elle en sera (ce pense je) estrenée;
Car les haultbois l'ont bien chanté anuict,

[1] Hercules d'Est, duc de Ferrare, grand prince pour le courage et le mérite personnel, épousa, l'an 1528, Renée de France, deuxième fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. On prétend que François I^er^ fit ce mariage avec un prince dont la souveraineté étoit peu considérable, afin qu'il ne fût pas en état de lui rien disputer dans le duché de Bretagne. Cette princesse eut à souffrir en Italie, mais elle se retira en France au mois d'octobre 1560, après la mort du duc son époux.

[2] La maison d'Est, alors, passoit pour la plus illustre d'entre les princes d'Italie.

Et d'ung accord, et tout d'une allenée
Ont appellé la bien heureuse nuict.

O nuict, pour vray, si es tu bien cruelle,
Et tes excès nous sont tous apparens:
Tu viens ravyr la royalle pucelle
Entre les bras de ses propres parens:
Et qui plus est, tu la livres, et rends
Entre les mains d'un ardant, et jeune homme.
Que feirent pis les ennemys à Rome [1],
N'a pas long temps par pillage empirée?
Or de rechef, cruelle je te nomme:
Pour quoy es-tu doncques nuict desirée?

Je me desdy, tu n'es point nuict cruelle,
Tes doulx effects nous sont tous aparens:
Tu prens d'amour, et de gré la pucelle
Entre les mains de ses nobles parens:
Et qui plus est, deux cueurs en ung tu rens
En chaste lict sous nupcial affaire:
Ce qu'aultre nuict jamaiz n'auroit sceu faire.
Brief, ta puyssance est grande, et point ne nuict:
Ce que tu fays on ne sçauroit deffaire:
O trés puyssante, et bien heureuse nuict!

[1] En 1527, au sac de Rome, ou tout fut pillé et violé par les troupes de Charles-Quint, empereur chrétien et roi catholique.

Fille de roy, adieu ton pucellaige:
Et toutesfois tu n'en doibs faire pleurs,
Car le pommier, qui porte bon fruictaige,
Vault mieulx que cil, qui ne porte que fleurs.
Roses aussy de diverses couleurs,
S'on ne les cuelt, sans prouffiter peryssent:
Et s'on les cuelt, les cueillans les cheryssent,
Prisans l'odeur qui d'elles est tirée.
Si de toy veulx que fruicts odorans yssent,
Fuyr ne fault la nuict tant desirée.

Et d'aultre part ta virginité toute
Ne t'appartient. En quatre elle est partye:
La part premiere, elle est au roy, sans doubte,
L'aultre à ma dame est par droict despartie[1]:
La sœur du roy a la tierce partie[2]:
Toy la quatriesme. Or ilz donnent leurs droicts
A ton mary: veulx tu combattre à trois?
Trois, pour certain, qui en valent bien huict,
Certes je croy que plus tost tu vouldrois
Que desja fust la bien heureuse nuict.

Ta doulce nuict ne sera point obscure:
Car Phebé lors, plus que Phebus, luyra:

[1] Madame d'Angoulême, mère de François Ier.

[2] Madame Marguerite, duchesse d'Alençon, et depuis, reine de Navarre.

Et si Phebé a de te veoir grant' cure,
Jusque à ton lict par les vitres yra:
Venus aussy la nuict esclercyra,
Et Vesperus qui sur le soir s'enfflamme,
Hymeneus, qui faict la fille femme,
Et chaste amour, aux nopces presferée,
Te fournyront tant d'amoureuse flamme,
Qu'ilz feront jour de la nuict desirée.

Vous qui souppez, laissez ces tables graces:
Le mengier peu vault mieulx pour bien danser.
Suz ausmoniers, dictes vistement graces,
Le mary dict qu'il se fault avancer:
Le jour luy fasche, on le peult bien penser.
Dames, dansez: et que l'on se deporte
(Si m'en croyez) d'escouter à la porte
S'il donnera l'assault sur la minuict.
Chault appetit en telz lieux se transporte:
Dangereuse est la bienheureuse nuict.

Dansez, ballez, solemnisez la feste
De celle, en qui vostre amour gist si fort.
Las qu'ay-je dict! qu'est-ce que j'admonneste?
Ne dansez point, soyez en desconfort.
Elle s'en va: Amour par son effort
Luy faict laisser le lieu de sa naissance,
Parens, amis, et longue congnoissance,
Pour son espoux suyvre jour et serée.

O noble Duc, pour quoy t'en vas de France,
Où tu as eu la nuict tant desirée?

Duchesse (helas) que fays tu? tu delaisses
Ung peuple entier pour l'amour d'ung seul prince
Et au partyr en ta place nous laisses
Triste regret, qui nos cueurs mord et pince:
Or va donc veoir ta ducale province:
Ton peuple jà de dresser se soucye
Arc triumphal, theatre et facecie
Pour t'accueuillir en honneur et en bruyt.
Bien tost y soit ta ceinture accourcye
Par une bonne et bien heureuse nuict.

XI.

CHANT NUPTIAL DU ROY D'ESCOSSE, ET DE MADAME MAGDELAINE, PREMIERE FILLE DE FRANCE

1er janvier 1537.

Celuy matin, que d'habit nupcial
Le roy d'Escosse ornoit sa beaulté blonde,

[1] Sur le bruit qui courut que l'empereur alloit, en 1536, engloutir la France, Jacques V, roi d'Ecosse, se souvenant des anciennes alliances de sa nation avec nos rois, embarqua seize mille hommes

Pour espouser du sceptre lilial
La fille aisnée, où tant de grace abunde,
Vous eussiez veu des peuples ung grand munde,
Qui de sa chambre au sortyr l'attendoient,
Et ça, et là, mille aultres à la runde,
Qui à la file avec eulx se rendoient.

Tandis les mains des nobles gratieuses
De pied en cap richement l'ont vestu:
Son corps luysoit de pierres pretieuses,
Moins toutesfois que son cueur de vertu:

pour venir au secours de François Ier, sans en être prié. Le vent le rejeta trois fois sur les côtes de son pays, il aborda enfin avec quelques vaisseaux à Dieppe, d'où il prit la poste pour aller trouver le roi, mais il le rencontra sur la route de Lyon à Paris. En reconnaissance d'un secours donné de si bonne grâce, le roi ne lui put refuser Magdeleine, sa fille aînée, quoique ce prince fût déjà fiancé à une fille du duc de Vendôme. Les noces furent célébrées à Paris, le premier jour de l'an 1537; mais la nouvelle reine mourut d'une fièvre hectique dans l'année même, sans laisser de postérité. Et Jacques étant veuf, épousa Marie, fille de Claude, duc de Guise, et veuve de Louis, duc de Longueville. C'est de ce deuxième mariage qu'est sortie l'infortunée Marie Stuart; et c'est le premier mariage que chante ici Clément Marot.

De musc d'eslite avecq ambre batu
Perfumé ont son vestement propice:
Puis luy ont ceinct son fort glaive poinctu,
Dont il sçait faire et la guerre et justice.

Ainsy en poinct de sa chambre despart
Pour s'en aller rencontrer Magdalaine:
De beaulté d'homme avoit plus grande part
Que le Troyen, qui fut espriz d'Helaine:
Si qu'au sortyr, sa beaulté souveraine
Les regardans resjouit tout ainsy
Que le soleil, quand à l'aube seraine
Sort d'Orient pour se monstrer icy.

Vien, Prince, vien: la fille au roy de France
Veult estre tienne, et ton amour poursuyt:
Pour toy s'est mise en royalle ordonnance,
Au temple va, grant' noblesse la suyt:
Maint dyamant sur la teste reluyt
De la brunette: et ainsy attournée,
Son tainct pour vray semble une clere nuict,
Quand elle est bien d'estoilles couronnée.

Brunette elle est: mais pourtant elle est belle,
Et te peult suyvre en tous lieux, où yras,
En chaste amour. Dangier fier, et rebelle
N'y a que veoir. D'elle tu jouyras:
Mais, s'il te plaist, demain tu nous diras

Lequel des deux t'a le plus grief esté,
Ou la longueur du jour, que desiras,
Ou de la nuict la grande briefveté.

La fille doncq du plus grand roy du munde
Elle est à toy : l'Eternel tout puyssant,
Avant le ciel, avant la terre, et l'unde,
Te destina d'elle estre jouyssant,
Affin que d'elle et de toy soit yssant
Immortel neud d'amytié indicible
Entre le sceptre escossois fleuryssant,
Et le françois par aultres invincible.

Fille de roy, mes propoz addresser
A toy je veulx : escoute moy donc ores :
Je t'adverty qu'il te convient laisser
Freres et sœurs, pere et pays encores,
Pour suyvre cil que cestuy Dieu qu'adores,
Par sa parolle a joinct avecques toy,
Te commandant que l'aymes, et l'honores :
Tu le sçais bien, mais je le ramentoy.

Or suy le doncq : jà te sont presparez
Cent mille honneurs là, où fault que tu voyses:
D'Escosse sont tous ennuys separez,
Trompes, clerons y meinent doulces noyses
Mesmes là bas les nymphes escossoises
Avec grant' joye attendent ton venyr,

Et vont disant qu'élles seront françoises
Pour le grant bien, qui leur doibt advenyr.

Va doncques: non, ne nous vueilles priver
Encor si tost de ta noble presence:
Attens ung peu, laisse passer l'yver,
Car assez tost sentirons ton absence.
Vent contre vent se bat par insolence,
Printemps viendra, qui les fera rangér:
Lors passeras la mer sans violence,
Et ne craindrons que tu sois en danger.

Et si veoirras des dieux de mainte forme,
Comme Egeon monté sur la baleine.
Doris y est, Protheus s'y transforme,
Triton sa trompe y sonne à forte alaine:
Au fons de l'eau sont ores sur l'areine:
Mais si attens le printemps, ou l'esté,
Tous sortyront hors de la mer seraine
Pour saluer ta haulte majesté.

Sur le beau temps ainsy tu partyras,
Et en ton lieu regrets demoureront:
Adieu dirons, adieu tu nous diras,
Dont tes deux yeulx sur l'heure pleureront:
Mais en chemin ces larmes secheront
Au nouveau feu d'amour bien establyé:
Nos cueurs pourtant point ne s'en fascheront,

Pourveu que point le tien ne nous oublye.

Si pryons Dieu, noble royne d'Escosse,
Qu'au temps nouveau vienne un nouveau dangier
C'est qu'il te faille icy demourer grosse,
Pour si à coup de nous ne t'estrangier,
A ce propoz bien te doibs alleger,
Car pour parens, qu'icy tu abandonnes,
Enfans auras, enfans (pour abreger)
Qui porteront et sceptres et couronnes.

XII.

CHANT DE JOYE, AU RETOUR D'ESPAIGNE, DE MESSEIGNEURS LES ENFANS DE FRANCE, COMPOSÉ LA NUICT QU'ON EN SCEUT LES NOUVELLES, ET LE LENDEMAIN PRESENTÉ AU ROY A SON LEVER [1].

1530.

Ilz sont venuz les enfans desirez,
Loyaulx François, il est temps qu'on s'appaise,

[1] Ils furent rendus en conséquence du traité de Cambray, fait en 1529, et échangés sur la frontière, le 1er juin 1530, avec douze cent mille écus, que porta Anne de Montmorency, maréchal de France, grand-maître de la maison du roi, et depuis conné-

Pour quoy encor pleurez et souspirez?
Je l'entens bien, c'est de joye, et grant aise:
Car prisonniers (comme eulx) estiez aussy.
O Dieu tout bon, quel miracle est cecy?
Le roy veoyons, et le peuple de France
En liberté: et tout par une enfance
Qui prisonniere estoit en fortes mains.
Or en est hors, c'est triple delivrance:
Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

Nouvelle royne, ô que vous demourez[1]!
Sentez-vous point de loing nostre mesaise?
Suz peuples, suz, vos quantons decorez
De divers jeux. Est-il temps qu'on se taise?
De vos jardins arrachez le soucy,

table. Ils étoient conduits par Eléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, fiancée à François Ier, dès le 13 février 1526, et qui venoit pour être mariée avec le roi, ce qui se fit peu de jours après, à l'abbaye de Verin, près de Montmarsan, où François Ier s'étoit avancé pour les recevoir. Cette princesse, âgée de 30 ans, et plus laide que belle, ne posséda jamais le cœur de François Ier: mais à fin d'être considérée, elle s'attira les respects d'Anne de Montmorency, qui gouverna le roi et le royaume.

[1] La reine Eléonore.

Et qu'il n'y ait groz canon racourcy,
Qui ceste nuict ne bruye par oultrance,
Signifyant que guerre avecq souffrance
Part, et s'en va aux enfers inhumains.
Et puis chantez en commune accordance,
Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

Sots devineurs, vos livres retirez:
Tousjours faisiez la nouvelle mauvaise:
Mais Dieu a bien vos propoz revirez,
Tant que menty avez, ne vous desplaize.
Heureux baron, noble Montmorency[1],
Ce qu'en as faict (il le fault croire ainsy)
Est du grand maistre ouvraige sans doubtance,
Conseil françois, quoy qu'en ceste allyance
N'eussent mieulx faict les trés saiges Romains,
Ne dictes pas que c'est vostre puyssance:
Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

ENVOY.

Prince royal, ma terrestre esperance,
Si le plaisyr de ceste delivrance
Voulez peser contre les travaulx maints,
Droicte sera, ce croy je, la balance.
Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

[1] Anne de Montmorency avoit négocié cette délivrance.

XIII.

CHANT ROYAL, DONT LE ROY BAILLA LE REFRAIN [1].

1532.

PRENANT repoz dessoubz un verd laurier,
Aprés travail de noble poësie,
Ung nouveau songe assez plaisant, l'aultre hier
Se presenta devant ma fantasie,
De quatre amans fort melancolieux,
Qui devers moy vindrent par divers lieux,
Car le premier sortyr d'ung bois, j'advise:

[1] Le refrain de ce chant, *Desbander l'arc ne guérit point la plaie*, est tiré de ce vers de Pétrarque, *Arco per lentare piaga non sana*. Ce fut la devise que René, roi de Sicile, prit après avoir perdu sa femme Isabeau, duchesse de Lorraine. Ce prince eut un tel chagrin de cette mort, qu'il ne se put jamais réjouir. Et quand ses favoris lui vouloient donner quelque consolation, il les menoit dans son cabinet, et là il leur montroit, peint de sa main, un arc turquois, dont la corde étoit brisée et rompue; et au-dessous, on lisoit: *Arco per lentare piaga non sana*.

L'aultre d'un roc: celuy d'aprés ne vise
Par où il va: l'aultre saulte une claye:
Et si portoyent tous quatre en leur devise:
Desbender l'arc, ne gueryt point la playe.

Le premier vint tout pasle me pryer
De luy donner confort par courtoysie.
Poursuyvant suis, dit il dont le cryer
N'est point ouy, d'une que j'ai choisye.
Elle a tiré de l'arc de ses doulx yeulx
Le perçant traict qui me rend soucyeux,
Me respondant, quand de moy est requise,
Que n'en peult maiz, et sa beaulté exquise
De moy s'absente, affin qu'en oubly l'aye:
Mais pour absence en oubly n'est pas mise:
Desbender l'arc ne gueryt point la playe.

L'aultre disoit au rebours du premier,
J'ay bien assez, et ne me rassasye:
Car servant suis de jouyr coustumier
De la plus belle et d'Europe et d'Asie.
Ce neantmoins amour trop furyeux
D'elle me faict estre trop curyeux,
Avant qu'avoir la jouyssance prise.
Ainsy je suis du feu la flamme esprise,
Qui plus fort croist, quand estaindre on l'essaye,
Et congnois bien qu'en amoureuse emprise,
Desbander l'arc, ne gueryt point la playe.

Aprés je vei d'aymer ung vieulx routier,
Qui dè grand cueur, soubz puyssance moysye
Chanta d'amour ung couplet tout entier,
Louant sa dame, et blasmant jalousie,
Dont les premiers ne furent envyeux:
Bien luy ont dict, vieil homme entre les vieulx,
Comment seroit ta pensée surprise
D'aulcune amour, quand le temps, qui tout brise
T'a desnué de ta puyssance gaye?
J'ay bon vouloir, respond la teste grise,
Desbender l'arc, ne gueryt point la playe.

D'un rocher creux saillit tout au dernier
Une ame estant de son corps dessaisye,
Qui ne vouloit de Charon nautonnier
Passer le fleuve. O quelle frenesye!
Aller ne veult aux champs delicieux,
Ains veult attendre au grand port stygieux
L'ame de celle, où s'amour est assise,
Sans du venyr sçavoir l'heure precise.
Lors m'esveillay, tenant pour chose vraye
Que puis qu'amour suyt la personne occise,
Desbender l'arc ne gueryt point la playe.

ENVOY.

Prince, l'amour ung querant tyrannise:
Le jouyssant cuyde estaindre, et attise:

Le vieil tient bon, et du mort je m'esmaye.
Jugez lequel dict le mieulx sans fainctise,
Desbender l'arc ne gueryt point la playe.

XIV.

CHANT PASTORAL, A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE LORRAINE, QUI NE POUVOIT OUYR NOUVELLES DE MICHEL HULT PARISIEN, SON JOUEUR DE FLUSTES.

N'y pense plus, Prince, n'y pense mye,
Si de Michel n'es ores visité,
Car le dieu Pan, et Syringue s'amye
Ce moys d'avril ont ung prix suscité:
Et ont donné sur ung des monts d'Arcade
Au mieulx disant de la fluste une aubade
La fluste d'or neuf pertuis contenant.
Tytire y court, Mopsus s'y va traisnant;
Et Corydon a le chemin appriz;
Chascun y va, pour veoir qui maintenant
Du jeu de fluste emportera le prix.

Lors ton Michel n'a eu teste endormye,
Ains est couru veoir la solemnité,
Et a sonnés a fluste, et chalemye,
Tout à ton loz, honneur et dignité.
Incontinent que toute la brigade

Son armonie ouyt soubz la fueillade,
Pan se teut coy, merveilles se donnant:
Dont chascung va sa fluste abandonnant,
Et soubz la sienne à danser se sont pris,
Disans entr'eulx, ce François resonnant
Du jeu de fluste emportera le prix.

Pan (en effect) eut la face blesmye,
Et sur Michel se monstra despité:
Si doubterais que, de peur d'infamie,
Du hault du mont ne l'eust precipité,
Car ung hault Dieu, de dueil trop est malade,
Quand ung mortel le surmonte et degrade.
Mais Pan, qui t'ayme, est assez soubvenant
Qu'ung tel ouvrier est propre, et advenant
A toy qui es recueuil des bons espritz:
Doncq reviendra, et en s'en revenant
Du jeu de fluste emportera le prix.

ENVOY.

Prince lorrain, par vertu consonnant
A bons subjects, ton Michel bien sonnant
Plus pour l'honneur, qui est en toy compris,
Que pour monstrer qu'il n'est point apprenant
Du jeu de fluste emportera le prix.

XV.

CHANT DE FOLIE.

DE L'ORIGINE DE VILLEMANOCHE [1].

Les Pichelins par le munde espandus,
Sont de si hault, et si loing descendus,

[1] Ce Villemanoche étoit un visionnaire qui vivoit sous François Ier. Il se croyoit d'une naissance si considérable, qu'il s'imaginoit que les plus grandes dames de la cour soupiroient après son alliance; et il comptoit aussi sur un, peut-être même sur plusieurs de ces mariages. Pasquier en parle, en ses lettres, livre 19. Au temps de François Ier, *on veit*, dit-il, *un Villemanoche en sa cour n'avoir le jugement offensé que sur les mariaiges des grandes dames qu'il se promettoit*, etc. Le règne de Henri II fit voir encore un de ces visionnaires dans la personne de *Tulenus*, qui se croyoit aimé d'une grande princesse; et pour la chercher, il alla quelquefois à pied en robe et en bonnet carré jusqu'à Fontainebleau, où il s'imaginoit qu'elle étoit cachée. Pasquier en parle dans ses lettres, livre 22, et Charles Sorel en fait une grande note dans ses remarques sur le Berger extravagant.

Qu'à peine a l'on sceu trouver la racine,
N'ung seul rameau de si brave origine:
Mais Dieu voulant qu'ils ne fussent peryz,
A resveillé les joyeux esperitz
De l'ung d'entre eulx, nommé Villemanoche
Qui tout ainsy que l'on rompt une roche
Pour treuver l'eau, qui dessoubz est cachée,
Ainsy a il sa race tant cerchée,
En se rompant entendement et corps,
Qu'il l'a treuvée en livres tous d'accors:
Livres, mais quelz? Livres trés aucthenticques,
Vieulx, et usez de force d'estre anticques,
Lesquelz il a à grant' peine treuvez,
Leuz, et releuz, volvez, et revolvez.
Si vieulx, de faict, les a voulu eslire,
Que nul, fors luy, oncques n'y sceut rien lire.
Il a treuvé ses grans presdecesseurs
Preux et hardys comme leurs successeurs:
Dont l'une part reside en Germanye,
Et la pluspart plusieurs regnes manye.
Il a treuvé, à force de cercher,
Que ses parens sceurent si bien prescher,
Non pas prescher, mais si bien harenguerent,
Qu'à nostre loy infideles rengerent,
Et de ceulx là on veoit par consequence
Villemanoche avoir leur éloquence:
Car luy estant vestu de longue togue,

Sçait harenguer tout seul en dialogue:
Et s'il avoit la robbe courte prise,
Lors on veoirroit qu'il seroit d'entreprise,
Et quí plus est, semblable de prouësse
A ses ayeulx, comme il est de sagesse.
Or est ainsy, helas, qu'il nous appert
Que par deça ceste race se pert,
Si cestuy-cy n'est joint par mariaige
En noble lieu, qui seroit grant dommaige.
O Pichelin, tu dessers qu'on t'allye
En lieu royal: ô superbe Italie
Tu es enflée au nom des Crivelins,
Mais Gaule s'enfle au nom des Pichelins.
Vive (dis-tu) la case Criveline,
Mais en tous lieux vive la Picheline.

XVI.

CANTIQUE DE LA CHRESTIENTÉ.

SUR LA VENUE DE L'EMPEREUR ET DU ROY, AU VOYAIGE DE NICE [1].

1538.

Approche toi, Charles, tant loing tu sois
Du magnanime, et puyssant roy François;
Approche toy, François, tant loing sois tu
De Charles plein de prudence, et vertu:
Non pour tous deux en bataille vous joindre,
Ne par fureur de vos lances vous poindre:
Mais pour tirer paix la tant desirée
Du ciel trés hault, là où s'est retirée.
Si Mars cruel vous en feistes descendre,
Ne pouvez-vous le faire condescendre
A s'en aller, pour ça bas donner lieu
A paix la belle, humble fille de Dieu?
Certainement si vous deux ne le faictes,

[1] Ce fut en 1538, lorsque se fit la paix de Nice, par la médiation du pape Paul III, de la maison de Farnèse; mais les deux princes firent le traité sans se voir et sans se parler: le pape se chargea de tout.

Du munde sont vaines les entrefaictes,
Recepvez la, princes chevalleureux,
Pour faire nous (veoyre vous) bien heureux.
Ce vous sera trop plus d'honneur et gloire
Qu'avoir chascung quelque grosse victoire.
Recepvez la, car si vous la fuyez,
Elle dira que serez ennuyez
De vos repoz, et que portez envye
A la doulceur de vostre heureuse vye.
Si pitié doncq (ô princes triumphans)
Vous ne prenez des peuples voz enfans,
(Dont reciter l'estat calamiteux
Seroit ung caz trop long, et trop piteux)
Si d'eulx n'avez commiseration,
A tout le moins ayez compassion
Du noble sang et de France et d'Espaigne,
Dedans lequel ce cruel Mars se baigne.
Mars cy devant souloit taindre ses dars
Dedans le sang de vos simples souldars:
Mais maintenant, ô Dieu quel dur esclandre!
Plaisyr ne prend, fors à celuy espandre
Des nobles chefs, meritans diadesmes:
Et si respand souvent le vostre mesmes,
Faisant servyr les haults princes de butte
Au vil souldard tirant de hacquebutte:
Si que de Mars ne sont plus les trophées,
Fors enrichys d'armes bien estoffées.

Plus ilz ne sont garnyz et decorez,
Que de harnois bien polyz et dorez,
Qui disent bien la despouille nous sommes
De grans seigneurs, et de vertueux hommes.
O quantz, et quelz de voz plus favoriz
Sont puis dix ans en la guerre peryz!
O quantz encor en verrez desvyer,
Si à ce coup paix n'y vient obvyer!
Que pensez-vous? cerchez-vous les moyens
De vos malheurs, nobles princes troyens[1]?
Jà pour tenyr ou vos droicts, ou vos torts,
Sont ruez juz vos plus vaillans Hectors,
Gardez qu'en fin, je qui suis vostre Troye,
Du puyssant Grec ne devienne la proye.
Estimez-vous que ce grant Eternel
Ne voye bien du manoir supernel
Les grans debaz d'une, et d'aultre partye?
Ne sçavez-vous qu'ung bon pere chastye
Plus tost les siens que les desavouez?
Si maintenant faictes ce que pouvez,
Paix descendra, portant en main l'olive,

[1] C'est l'idée que Marot avoit puisée dans les *Illustrations de la Gaule*, de Jean-le Maire, son ami, bon poète et mauvais historien, qui fait également descendre les rois de France et la maison d'Autriche, des princes fugitifs du sac de Troye.

Laurier en teste, en face couleur vifve,
Tousjours ryant, clere comme le jour,
Pour venir faire en mes terres sejour,
Et Mars souillé tout de sang et de pouldre,
Deslogera plus soubdain que la fouldre:
Car il n'est cueur, tant soit groz, qui ne tremble,
Si voz vouloirs on sent unyz ensemble.
Vienne sur champs Mars avec son armée,
Vous presenter la bataille termée,
Il la perdra. Ainsy doncques unyz,
Et de pitié paternelle munyz,
Vous eslirez quelque bien heuré lieu,
Là où viendra de vous deux au milieu
Pallas sans plus: Pallas, à sa venuë,
Vous cœuvrira d'une celeste nuë,
Pour empescher que les malins trompeurs,
D'heureuse paix trop mal heureux rompeurs,
Ne puyssent veoir les moyens que tiendrez,
Alors qu'au poinct tant desiré viendrez:
Si qu'ilz seront tout à coup esbahys
Que, sur le soir, l'ung et l'aultre pays
Reluyra tout de beaulx feux de liesse,
Pour le retour de paix, noble déesse;
Et que rendray sans que Mars m'en retarde,
Graces au ciel: ô mon Dieu, qu'il me tarde!
Approche toy, Charles, tant loing tu sois
Du magnanime et puyssant roy François:

Approche toy, François tant loing sois tu
De Charles plein de prudence et vertu.

JEAN CONCHES DE VALENCE

EN DAUPHINÉ.

AUX LECTEURS SALUT.

Amy Lecteur, si tu prétends de lire [1]
Nouveau escript, escript plein de doctrine,
Lis les beaulx vers plus resonnans que lyre,
Faicts par Marot, touchant la paix divine:
Ce qu'il en dict, ce qu'il en détermine,
Le rend si hault en sçavoir héroicque,
Que par tous lieux vole fame publicque
Qu'il est sans pair: car si point ne se lasse
De travailler, son esprit angelicque
Fera revivre Homere, Ovide, Horace.

[1] Tiré de l'édition des œuvres de Clément Marot, de Paris, chez Jean Bignon, sans date.

XVII.

A LA ROYNE DE HONGRIE, VENUE EN FRANCE [1].

1539.

Quand toute France aura faict son debvoir
De ta haultesse en joye recepvoir,
Chaste Diane, ennemye d'oyseuse,
Et d'honorable exercice amoureuse,
Je, de ma part, le plus petit de tous,
M'enhardyray humble salut et doulx
Te presenter non en voix et parolle,
Qui parmy l'air avec le vent s'envolle:
Mais par escript, qui contre le temps dure,
Autant ou plus que fer ou pierre dure:
Je dy escript, faict des muses sacrées,
Qui sçavent bien qu'à lire te recrées.
Escript (pour vray) que s'il n'est immortel,
Le tien Marot le desyre estre tel,

[1] Elle s'appeloit Marie d'Autriche, veuve de Louis, roi de Hongrie: elle étoit gouvernante des Pays-Bas. En 1539, elle passa par la France, après la paix de Nice, en 1538. Elle fut toujours ennemie de la France; et en 1552, elle fit de terribles ravages en brûlant les frontières de Champagne.

Pour saluer par epistre immortelle,
Celle de qui la renommée est telle.
O combien fut le peuple resjouy
D'Espaigne et France aprés avoir ouy
Qu'icy venois! Cela nous est ung signe
(Ce disoyent ils) que l'amour s'enracine
Ez cueurs royaulx, cela est ung presaige
Que Dieu nous veult monstrer son doulx visaige
Et que la paix, dedans Nice traictée,
Est une paix pour jamaiz arrestée.
L'arc qui est painct de cent couleurs ez cieulx,
Quand on le veoit, ne demonstre pas mieulx
Signe de pluye, en temps sec attenduë:
Ne la verdeure au printemps espanduë,
Parmy les champs, si bien ne monstre point
Que les beaulx fruicts viendront tost, et a poinct,
Comme ta veuë en France signifye
Que pour jamaiz la paix se fortifye.
Arriere doncq, royne Pantasilée[1],
Maintenant est ta gloire anihilée:
Car devant Troye allas pour guerroyer,
Marie vient pour guerre foudroyer.
Ainsy disoit France, et Espaigne aussy,
Dès que l'on sçeut que de venir icy

[1] On prétend que Pentasilée, reine des Amazones, fut au siége de Troye.

Tu proposas; et creust leur joye aprés
Que pour partyr ils virent tes apprets.
Puis, quand tu fuz esbranlée et partye,
Leur plaisyr creust d'une grande partye:
Et te veoyant toute venuë en ça,
A redoubler leur joye commença:
Laquelle joye en eulx n'ai apperceuë
Tant seulement, mais sentye, et conceuë
Dedans mon cueur, tesmoing l'escript present
Plein de liesse, et de tristesse exempt.
T'advertissant que, quand paix ne seroit,
Ja pour cela France ne laisseroit
A desirer ta venuë honorée,
Pour les vertuz, dont tu es decorée:
Combien, pourtant, que peuples et provinces
Sont de nature enclins à aymer princes,
Qui, comme toy, sont amys de concorde,
Et ennemys de guerre et de discorde:
Ce qui plus tost entre aux cueurs femenins,
D'autant qu'ilz sont doulx, piteux et benins,
Que ceulx des roys, qui, pour honneur acquerre,
Sont inclinez à prouësse et à guerre.
Doncques Saba, royne prudente, et meure,
Qui as laissé ton peuple, et ta demeure,
Pour venyr veoir en riche et noble arroy
Le Salomon de France, nostre roy,
Je te supply, par la grande liesse

Du bien de paix, si j'ai prins hardyesse
De bien veigner une dame si haulte,
Ne l'estimer presumption, ne faulte:
En imitant le grand prince des anges,
Lequel reçoipt aussy tost les louenges
Du plus petit, que du plus hault monté,
Quand le cueur est plein d'ardante bonté.

***

Or est Cæsar, qui les Gaules conquit,
Encor ung coup en Gaule retourné,
De legions non point environné,
Pour guerroyer: mais plein d'amour nayfve.
Non point au vent l'aigle noir couronné,
Non point en main le glaive, mais l'olive.
François et lui viennent droict de la rive [1]
De Loyre, à Seine, affin de Paris veoir:
Et avec eulx guerre menent captifve,
Qui à discord les souloit esmouvoir.
L'ung pour au faict de ses pays pourvoir,
Passé par cy, sans peur ne deffyance:
L'aultre de cueur trop hault pour decepvoir,
Luy donne loy de commander en France:
Si que l'on est en dispute et doubtance
Qui a le plus de hault loz merité,
Ou de Cæsar la grande confyance,
Ou de François la grant' fidélité.
O rois unyz plus que d'affinité [2],

reur, qui connoissoit la générosité de François Ier, ne voulut point d'autre sûreté que la parole du roi.

[1] François Ier, quoique indisposé, s'avança jusqu'à Chatellereault, pour recevoir l'empereur; et le roi voulut que dans toutes les villes il exerçât l'autorité royale.

[2] François Ier avoit épousé en deuxième mariage Eléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint.

Bien heureuse est la gent, qui n'est point morte,
Sans veoir premier vostre ferme unité,
Qui le repoz de tant de munde porte.
Vien doncq, Cæsar, et une paix apporte
Perpetuelle, entre nous et les tiens.
Hausse, Paris, hausse bien hault ta porte [1],
Car entrer veult le plus grand des Chrestiens.

XIX.

MAROT A L'EMPEREUR.

1540.

Si la faveur du ciel, à ton passaige
En France, faict de grans biens un presaige,
Aussy promet croistre l'heur, qui te suyt,
Cæsar Auguste à l'effect qui s'ensuyt.
Ta confyance en la fidellité

[1] Il entra dans Paris, le 1er janvier 1540. Le parlement fut en corps le complimenter; les échevins lui portèrent le poile, les deux fils de France étant à ses deux côtés; le connétable, marchant devant lui l'épée nue à la main, il délivra tous les prisonniers; et la ville lui fit présent d'un Hercule, tout d'argent, de grandeur naturelle.

Du roy, ton frere, et son humanité
T'ont faict en France acqueryr en ung mois,
Dedans troiz jours, sans souldars et harnois,
Plus que Cæsar des Gaulles acquereur
Et le premier des Romains empereur,
N'avoit conquiz en huict ou neuf années,
Accompaigné de legions armées:
Car des François assujettyz par force
En leur pays, ne conquit que l'escorce.
Mais tu as eu par ung don liberal
De leurs francs cueurs un acquest general:
Et pour garder ce que tu as acquiz,
Aulcune force y tenir n'est requiz.
Mais seulement une paix bien fermée[1]
Par allyance en amour confermée,
Dont adviendra ferme tranquillité,
Et sous la foy catholicque unité.
Paix qui tiendra les provinces cœuvertes,
Et peuplera les regions desertes;
Des roys unyz la force assemblera,
Dont le surplus du munde tremblera.

[1] Elle ne fut pas de longue durée. Charles-Quint étoit plus rusé et plus attentif à ses intérêts que François Ier, et il trouva moyen, dès l'année suivante, c'est-à-dire en 1541, de susciter une guerre à la France.

Paix, qui fera la vifve salamandre[1],
Aprés son faict mortel estainct en cendre,
Nourryr au feu d'une vie immortelle:
A l'aigle aussy, quand le vol de son esle[2]
Plus ne pourra sur la terre s'estendre
Pour voller plus oultre, si fera fendre[3]
Tous les neuf cieulx jusque au lieu angelicque,
Promiz à ceux qui aiment paix publicque.

[1] La salamandre, dans un feu, étoit le symbole de François Ier.

[2] L'aigle noir déployé est le symbole des empereurs d'Allemagne.

[3] Etoit la devise de Charles-Quint, qui vouloit montrer, après la conquête de Tunis, en 1535, qu'il avoit fait plus qu'Hercule, qui ne passa point le détroit que Charles-Quint avoit franchi, pour aller en Afrique. La devise d'Hercule étoit donc deux montagnes figurées par deux colonnes, avec ces mots, *nec plus ultrà*, on ne va pas outre, et celle de Charles-Quint étoient les deux colonnes d'Hercule, avec ces mots, *plus ultrà*; on va outre.

XX.

FRANCE A L'EMPEREUR.

A SON ARRIVÉE [1].

1539 et 1540.

Si ce bas munde, et toute sa rundeur
Est embelly par la clere splendeur
Du seul renom qui court de ta personne,
Que doib-je faire? ayant receu tant d'heur
De veoir à l'euil la haultesse et grandeur
De ta sacrée et auguste couronne?
Sera ce assez que j'en dresse et ordonne
Arc triumphant, pyramide, et colonne,
Pour vray record à la posterité?
Suffira il, Cæsar, que je m'adonne
A te loüer, tant que tout lieu resonne
Ta grant' vertu, et ma prosperité?
Non, car je veoy ta magnanimité
De si prés joincte à la divinité,
Que si je veulx parfaire chose telle,

[1] Cette pièce se trouve aussi dans les poésies de Hugues Salel, l'un des amis de Marot: je ne sais à qui des deux la donner.

Je fay grant tort à l'immortalité,
Qui en loüant ceste benignité,
Se pense rendre encor plus immortelle [1].

XXI.

CLÉMENT MAROT BANNI DE FRANCE, DEPUIS CHASSÉ DE FERRARE PAR LE DUC, ET DE LA RETIRÉ A VENISE.

1536.

A LA ROYNE DE NAVARRE, DE LAQUELLE IL AVOIT RECEU UNE EPISTRE EN RYTHME.

Plaigne les morts qui plaindre les vouldra [2]:
Tant que vivray, mon cueur se resouldra

[1] *Entre les Epigrammes il y en a une* (*c'est la* XXVIII,) *sur l'entrée de l'Empereur à Paris, qui commence ainsi*

Lors que Cæsar, Paris il te plut veoir, etc.

Et l'adieu de la France à l'Empereur est contenu au LXVIII^e *rondeau qui commence ainsi:*

Adieu Cæsar, Prince bien fortuné.

[2] Non imprimé, tiré d'un manuscrit de Baluze,

A plaindre ceulx que douleur assauldra
En ceste vye.
O fleur que j'ay la premiere servye[1],
Ceulx que tu meiz hors de peine asservye,
T'ont donné peine, helas! non desservye,
Bien je le sçay,
Et des ingrats tu en as faict l'essay;
Mais, puis le temps que, banny, te laissay,
Sans te laisser, à servyr m'adressay
Une Princesse[2],
Qui plus que toy d'avoir ennuy ne cesse?
Ha, Dieu du ciel! n'auray-je une maistresse

qui est aujourd'hui dans la bibliothèque du roi. Marot fut obligé de sortir de Ferrare, en 1536, aussi bien que la plupart des François, qui avoient suivi Renée de France, ou qui s'étoient retirés auprès d'elle, dans les recherches que l'on fit sous François Ier, des religionnaires. Il se retira donc à Venise, d'où il écrivit à la reine de Navarre pour lui faire un portrait des maux et des afflictions que Renée eut à souffrir de la part du duc Hercule de Ferrare, son mari.

[1] Marguerite de Valois, sœur de François Ier, et reine de Navarre, eut aussi beaucoup à souffrir de la part du roi de Navarre.

[2] Renée, duchesse de Ferrare.

Avant mouryr, que son euil de destresse
Puisse exempter?
N'est pas ma muse aussy propre à chanter
Ung doulx repos qui la peult contenter,
Qu'ung dur travail qui la vient tourmenter
Avec oultrance.
Ha, Marguerite! escoute la souffrance
Du noble cueur de Renée de France;
Puis comme sœur plus fort que d'esperance
Console la.
Tu sçais comment hors son pays alla [1],
Et que parens et amys laissa là;
Mais tu ne sçais quel traitement elle ha
En terre estrange.
De cent couleurs en une heure elle change,
En ses repaz poires d'angoisses mange,
Et en son vin de larmes faict meslange,
Tout par ennuy.
Ennuy receu du costé de celuy
Qui estre deust sa joye et son appuy,
Ennuy plus grief que s'il venoit d'aultruy,
Et plus à craindre.
Elle ne veoit ceulx à qui se veult plaindre [2],

[1] L'an 1528.

[2] Le duc de Ferrare avoit ôté toutes les Françoises qui étoient auprès de la princesse, et la faisoit servir par des Italiennes.

Son euil rayant si loing ne peult attaindre,
Et puis les monts, pour ce bien luy estaindre,
Sont entre deux.
Peu d'amys ha, quicuncques est loing d'eulx.
Le roy ton frere, et toy et tes nepveux,
Estes les saincts, où elle faict ses vœux
A chascune heure.
De France n'a nul grant qui la sequeure,
Et des petits qui sont en sa demeure,
Son mary veult sans qu'ung seul y demeure,
La reboutter.
Car rien qu'elle ayme, il ne sçauroit gouster:
C'est la geline, à qui l'on veult oster
Tous ses poussins, et scorpions bouster[1]
Dessoubz son esle.
C'est la perdrix qu'on veult en la tonnelle
Faire tomber. Mais que ne pense en elle
Le roy de qui la bonté fraternelle
Nous invocquons?
Vouldroit-il bien à bailleurs de bouccons
Donner luy-même à garder ses flaccons?
Francs et loyaulx autour d'elle vacquons,
C'est son décore.
Mais ce fascheux, ingrat et pire encore
Vouldroit reduyre en petite signore

[1] C'est ainsi que Marot appelle les Italiens.

La fleur de lys que tout le munde honore
D'affection.

Helas ! s'il faict tant de profession
D'honneur, de loz, de reputation,
Pourquoy le train de nostre nation
Veult-il deffaire ?

Faulte d'amour l'esguillonne à ce faire,
Et luy engendre ung desir de desplaire
A celle-là qui met à lui complaire
Merveilleux soing.

Pâris menant par force Heleine au loing,
Feist qu'elle n'eust de reconfort besoing ;
Son traictement estoit ung vray tesmoing
D'amytié clere.

Helas ! fault-il qu'amytié se declaire
Plus tost au cueur d'ung forceur adultere,
Qu'en ung mary ? sçais-tu pourquoy austere
Luy est ainsy ?

Il vouldroit bien à la dame sans si [1]
Oster la force et le vouloir aussy
De secouryr François passans icy ;
C'est leur refuge.

Bien je le sçay ; à la bonne heure y fuz je.
Il vouldroit bien, si mon sens est bon juge,

[1] Sans défauts.

Par quelque grant et dangereux deluge
Plus luy ravyr.
Il vouldroit bien jusqu'à là l'asservyr,
Que d'ung seul poinct ne peust au roy servyr[1],
Et luy a faict pour de cela chevyr
Mille vacarmes.
O roy François, elle porte tes armes;
Veoyre et à toy s'adressent telz allarmes,
Dont le plus doulx ne pourroit pas sans larmes
Estre déduict:
Et ne peult l'aultre à raison estre induict
Par cil honneur où France l'a conduict;
Ny par enfans que tant beaulx luy produict
Par mainte année.
Ny la bonté de la noble Renée,
Ny la doulceur qui avecq elle est née,
Ny les vertuz qui l'ont environnée
N'y ont pouvoir.
J'aurois plus tost entrepriz d'esmouvoir,
Comme Orpheus, en l'infernal manoir,
Charon le dur, veoyre Pluton le noir,
Et chien Cerbere.
O doncques, roy, son cousin, frere et pere,

[1] Le duc de Ferrare s'étoit livré entièrement à Charles-Quint, comme faisoient alors tous les petits princes d'Italie.

Arreste court l'entreprinse impropere;
Et toy, sa sœur, en qui tant elle espere,
Metz y la main.
Ung parantaige aultre que le germain
Y doibt mouvoir ton cueur doulx et humain,
Si n'y pensez, mourra quelque demain
Seiche et ternye.
Car en mon cueur, si secours on luy nye,
Veu la façon comment on la manye,
Diray qu'elle est de la France bannye
Autant que moy,
Qui suis icy en angoisseux esmoy,
En attendant secours promiz de toy,
Par tes beaulx vers que je me ramentoy
Avecques gloire;
Et bien soubvent à part moy ne puis croire
Que ta main noble ait eu de moy memoire
Jusqu'à daigner m'estre consolatoire
Par ses escriptz;
Qui en mon cueur à jamaiz sont inscriptz,
Peu ne sont leuz; leur doulceur de hault prix
Et zele ardant me les eurent appriz
En peu d'espace.
Car aussy tost que desespoir menace
Mon euil de plus ne veoir ta clere face,
Lors force m'est que de ta lettre face
Mon escusson.

Si la prononce en forme de chanson
Plus tost en ung, plus tost en aultre son,
Puis hault, puis baz, et en ceste façon
Je me console,
Tant que mon cueur de grant' liesse volle,
Rememorant ta royalle parolle,
Qui me promet de m'effacer du rosle
Des enchassez.
Or sont delà les plus groz feux passez;
Rien n'ay meffaict; au roy doulceur abunde,
Tu es sa sœur; ces choses sont assez
Pour rappeller le plus pervers du munde.

****

XXII[1].

LA MORT DU JUSTE ET DU PECHEUR.

N'est-il fascheux icy longuement vivre?
Je dyz aux bons que rien que fiction
N'y treuveront: car celuy qui veult suyvre
La pieté, grant' persecution
Luy fault souffryr, et avoir patience:

[1] J'ai trouvé cette pièce dans une édition de Paris, in-16; chez Guill. Thibout, 1548, partie 2, pag. 85; et dans l'édition de la Haye, chez Moetjens, in-12, tome 2, p. 731.

Mieulx doncq luy vault en saine conscience,
Comme sainct Paul desirer de partyr
De ce vil corps, où vit certes martyr,
Son ame au ciel avecques Dieu ravye:
Car à cestuy pour son dueil ressortyr,
La mort est fin et principe de vye.

O le bon gaing de mort qui nous deslivre
Tout à ung coup de tribulation;
Lequel de vous diligemment poursuyvre,
Si nous fyons en Christ sans fiction
Victorieux par sa mort et puyssance
De mort d'enfer, et peché sans doubtance,
Mort ne servant au juste que partyr
L'esprit du corps, et salut impartyr:
Qui de rechef, maulgré mortelle envye,
Vivant revient: car pour en advertyr,
La mort est fin, et principe de vye.

Mais aux pécheurs voulant peché ensuyvre
Male est la mort que suyt damnation:
Gardons pourtant qu'aulcun de nous ne s'yvre
D'humains plaisyrs et dissolution,
Venans aprés malheur et desplaisance.
Qui doncq saige est, il face penitence,
Et d'humble cueur se vueille convertyr
Sans plus pecher, ne jamaiz divertyr:
Car mauldit est qui de grace dévye:

Mais à celuy qui s'en veult assortyr,
La mort est fin et principe de vye.

Prenons pourtant sans dangier le sainct livre
De Jesus-Christ pour nostre instruction
Entre les mains: car, au poids de ce livre,
Ung munde vault de resprobation.
Là nous oyrons icelle sapience
Le filz, de Dieu se disant la substance,
Qui vivre faict et au ciel revertyr
L'homme à tousjours, sans jamaiz despartyr,
Qui par telz motz doulcement nous convye,
Croire qu'aux siens, qu'il ne veult subvertyr,
La mort est fin et principe de vye.

Celle mort doncq qui faict ainsy revivre
Aprés mouryr pour resolution,
N'est qu'ung dormyr, que chascung doit consuyvre
Comme dict est en ma narration.
Corrigé soit pourtant l'accoustumance,
Rendant la mort pleine de malveillance,
Tenant un dard semblant tout neantyr:
Ce qui n'est pas: car qui se sçait sortyr
De foy vers Dieu au prochain asservye,
Au ciel tendant, au Seigneur ressortyr:
La mort est fin et principe de vye.

ENVOY.

Prince haultain, pour du propoz sortyr,

A qui Dieu plaist, cil sa chair amortye
Estudyra par prudente partye,
Et que nul n'ait le voulant pervertyr,
La mort est fin, et principe de vye.

FIN DES CHANTS.

10104086

10104086

CHANSONS

DE

CLÉMENT MAROT.

10104086

CHANSONS

DE

CLÉMENT MAROT.

PREMIÈRE CHANSON.

DU JOUR DE NOEL.

Une Pastourelle gentille
Et ung Bergier en ung vergier,
L'aultre hier, en jouant à la bille
S'entredisoient, pour abregier,
Rogier
Bergier,
Legiere
Bergiere,
C'est trop à la bille joué,
Chantons Noé, Noé, Noé.
Te soubvient-il plus du propheste,
Qui nous dict caz de si hault faict,
Que d'une pucelle parfaicte
Naistroit ung enfant tout parfaict?
L'effect
Est faict:

La belle
Pucelle
A ung filz du ciel advoué.
Chantons Noé, Noé, Noé.

III[1].

Plaisir n'ay plus, mais vy en desconfort,
Fortune m'a remiz en grant' douleur:
L'heur que j'avois est tourné en mal heur:
Mal heureux est qui n'a aulcun confort.

Fort suis dolent, et regret me remord,
Mort m'a esté ma dame de valeur,
L'heur que j'avois est tourné en mal heur:
Mal heureux est, qui n'a aulcun confort.

Valoir ne puis, en ce munde suis mort,
Morte est m'amour, dont suis en grant' langueur,
Langoureux suis plein d'amere liqueur
Le cueur me part, pour sa dolente mort.

[1] Il y a dans cette chanson un jeu de mots peu agréable. La dernière syllabe de chaque vers fait la première du vers suivant.

III.

1530.

Secourez moi ma dame par amours,
Ou aultrement la mort me vient queryr.
Aultre que vous ne peult donner secours
A mon las cueur, lequel s'en va mouryr.
Helas, helas, vueillez donc secouryr
Celuy qui vit pour vous en grant' destresse.
Car de son cueur vous estes la maistresse.

Si par aymer, et souffryr nuicts et jours,
L'amy dessert ce qu'il vient requerir,
Dictes pour quoy faictes si longz sejours
A me donner ce que tant veulx cheryr?
O noble cueur, laisserez-vous peryr
Vostre servant par faulte de liesse?
Je croy qu'en vous n'a point tant de rudesse.

Vostre rigueur me feit plusieurs destours,
Quand au premier je vous vins requeryr:
Mais bel Aéueil m'a faict d'assez bons tours,
En me laissant maints baisers conqueryr.
Lasvozbaisers ne me sçavent gueryr,
Mais vont croissant l'ardant feu qui me presse:
Jouyssance est ma medecine expresse.

IV [1].

Dieu gard ma maistresse et regente,
Gente de corps, et de façon,
Son cueur tient le mien en sa tente
Tant et plus d'un ardant frisson.
S'on m'oyt pousser sur ma chanson
Son de lucz, ou harpes doulcettes,
C'est espoir qui sans marysson,
Songier me faict en amourette.

La blanche coulumbelle belle
Soubvent je veois pryant, cryant,
Mais dessoubz la cordelle d'elle
Me jecte un euil fryans, ryant,
En me consommant, et sommant
A douleur qui ma face efface:
Dont suis le reclamant amant,
Qui pour l'oultrepasse trespasse.

[1] Les trois couplets de cette chanson contiennent chacun un jeu de mots particulier; le premier ressemble à celui que Marot employe dans la deuxième chanson. Le jeu de mots du second couplet est une répétition assez fade en forme d'écho; et le troisième est une gradation, mais qui dit peu de chose.

Dieu des amans de mort me garde,
Me gardant, donne moi bon heur,
En le me donnant, prens ta darde,
En la prenant, navre son cueur,
En le navrant me tiendras seur,
En seureté suivray l'accoinctance,
En l'accoinctant, ton serviteur
En servant aura jouyssance.

V[1].

1525.

Jouyssance vous donneray,
Mon amy, et si meneray
A bonne fin vostre esperance:
Vivante ne vous laisseray:
Encores quand morte seray,
L'esprit en aura soubvenance.
Si pour moy avez du soucy,
Pour vous n'en ay pas moins aussy,
Amour le vous doibt faire entendre:

[1] Cette chanson se rapporte à la XIV[e] élégie, où Marot fait des reproches si piquans à une maîtresse ambulante, dont il fut la dupe, comme on le voit par la XIV[e] élégie.

Mais s'il vous griefve d'estre ainsy,
Appaisez vostre cueur transy:
Tout vient à poinct qui peult attendre.

***

VII.

Amour et mort m'ont faict outraige :
Amour me retint en servaige,
Et mort, pour accroistre ce dueil,
A prins celuy loing de mon euil,
Qui de prés navre mon couraige.

Helas, amour, tel personnaige
Te servoit en fleur de son aage,
Mais tu es ingrat à mon vueil,
De souffrir guerre et son orgueil
Tuer ceulx qui t'ont faict hommaige.

Si est ce à mon cueur advantaige,
De ce que son noble corsaige
Gist envers, loing de mon accueil,
Car si j'avois veu son cercueil,
Ma grant' douleur deviendroit raige.

VIII.

1524.

Celle qui m'a tant pourmené,
A eu pitié de ma langueur :

Dedans son jardin m'a mené,
Où tous arbres sont en vigueur,
Adoncques n'usa de rigueur,
Si je la baise, elle m'accolle :
Puis m'a donné son noble cueur,
Dont il m'est advis que je volle.

Quand je vey son cueur estre mien,
Je mis toute craincte dehors,
Et luy dy, belle, ce n'est rien,
Si entre voz bras je ne dors :
La dame respondit alors :
Ne faictes plus ceste demande :
Il est assez maistre du corps,
Qui a le cueur à sa commande [1].

IX.

1527.

Si de nouveau j'ay nouvelles couleurs,
Il n'en fault ja prendre esbahissement,

[1] Cette pensée est tirée du *roman de la Rose*, dans la première partie qui est de Guillaume de Loris.

Il est assez seigneur de corpz,
Qui a le cueur en sa commande.

Car de nouveau j'ay nouvelles douleurs,
Nouvelle amour, et nouveau pensement:
Dueil et ennuy c'est tout l'advancement,
Que j'ay encor de vous tant amoureuse:
Si vous supply que mon commencement
Cause ne soit de ma fin langoureuse.

Pleust or à Dieu, pour fuyr mes malheurs,
Que je vous tinse à mon commandement:
Ou pour le moins, que vos grandes valeurs
Ne fussent point en mon entendement:
Car vos beaulx yeulx me plaisent tellement,
Et vostre amour me semble tant heureuse,
Que je languy; ainsy veoylà comment,
Ce qui me plaist m'est chose douloureuse.

++

X.

1524.

Quand j'ay pensé en vous, ma bien aymée,
Treuver n'en puis de si grande beaulté.
Et de vertu seriez plus estimée,
Qu'aultre qui soit, si n'estoit cruaulté.
Mais pour vous aymer loyaulment
J'ay recompense de tourment:
Toutesfois, quand il vous plaira,

Mon mal par mercy finira.

Dez que mon euil apperceut vostre face [1],
Ma liberté du tout m'abandonna :
Car mon las cueur, esperant vostre grace,
De moy partyt, et à vous se donna.
Or s'est-il voulu retirer ?
En lieu d'où ne se peult tirer :
Et vous a treuvée sans si,
Fors qu'estes dame sans mercy.

Vostre rigueur veult doncques que je meure,
Puis que pitié vostre cueur ne remord :
Si n'aurez-vous, de ce je vous asseure,
Loz ny honneur de si cruelle mort :
Car on ne doibt mettre en langueur
Celuy qui ayme de bon cueur :
Trop est rude à son ennemy,
Qui est cruel à son amy.

[1] On sent bien que ce second couplet se rapporte à la III[e] élégie où Marot dit :

Car aussitôt que la fortune bonne
Eut à mes yeux monstré votre personne,
Nouveaulx soucys, et nouvelles pensées
En mon esprit je treuvay amassées :
Tant que pour vray, mon franc et plein desir,
Qui en cent lieux alloit pour son plaisir
En ung seul lieu s'arrêta tout à l'heure.

[2] Ces quatre vers ont rapport à la IV[e] élégie.

XI.

1524.

Je suis aymé de la plus belle
Qui soit vivant' dessoubz les cieulx :
En contre tous faulx envieux
Je la soustiendrai estre telle.

Si Cupido doulx et rebelle[1]
Avoit desbandé ses deux yeulx,
Pour veoir son maintien gratieux,
Je croy qu'amoureux seroit d'elle.

Venus la déesse immortelle,
Tu as faict mon cueur bien heureux
De l'avoir faict estre amoureux
D'une si noble damoyselle.

[1] Ce deuxième couplet exprime en d'autres termes ce qu'on lit à la fin de la III^e^ élégie; mais le poète s'exprime dans cette chanson en moins de paroles, et avec plus de vivacité.

XII.

1524.

Qui veult avoir liesse
Seulement d'un regard,
Vienne veoir ma maistresse,
Que Dieu maintienne et gard:
Elle ha si bonne grace,
Que celuy qui la void,
Mille douleurs efface,
Et plus s'il en avoit:
Les vertuz de la belle
Me font esmerveiller:
La soubvenance d'elle
Faict mon cueur esveiller,
Sa beaulté tant exquise
Me faict la mort sentyr:
Mais sa grace requise
M'en peult bien garentyr.

XIII.

1524.

Tant que vivray en aage fleuryssant,
Je servyray amour le dieu puyssant,
En faicts, en dictz, en chansons et accords:
Par plusieurs jours m'a tenu languyssant:
Mais, aprés deuil, m'a faict resjouyssant,
Car j'ay l'amour de la belle au gent corps.
Son allyance
C'est ma fyance,
Son cueur est mien,
Le mien est sien:
Fy de tristesse,
Vive liesse,
Puis qu'en amour j'ay tant de bien!

Quand je la veulx servyr et honorer,
Quand par escriptz veulx son nom decorer,
Quand je la veoy et visite souvent,
Les envyeux n'en font que murmurer,
Mais nostre amour ne sçauroit moins durer:
Autant ou plus en emporte le vent.
Maulgré envie,
Toute ma vie

Je l'aymeray :
Et chanteray,
C'est la premiere,
C'est la derniere [1],
Que j'ay servye et servyray.

XIV [2].

1525.

Languyr me fays, sans t'avoir offensée,
Plus ne m'escriz, plus de moy ne t'enquiers,
Mais, nonobstant, aultre dame ne quiers,
Plustost mouryr que changer ma pensée.

Je ne dy pas t'amour estre effacée :
Mais je me plains de l'ennuy que j'acquiers,
Et loing de toy humblement te requiers
Que, loing de moy, de moy ne sois faschée.

[1] Cela se rapporte à la Ballade V, où le poète dit à-peu-près la même chose.

[2] Cette chanson et la suivante ont rapport à la VII[e] élégie.

XV.

1522 5.

D'ou vient cela, belle, je vous supply,
Que plus à moy ne vous recommandez.
Tousjours seray de tristesse remply,
Jusques à tant qu'au vray me le mandez:
Je croy que plus d'amy ne demandez:
Ou mauvais bruyt de moy on vous revelle:
Ou vostre cueur a faict amour nouvelle.

Si vous laissez d'amour le train joly,
Vostre beaulté prisonniere rendez:
Si pour aultruy m'avez mis en oubly,
Dieu vous y doint le bien qu'y pretendez:
Mais si de mal en rien m'apprehendez,
Je veulx qu'autant que vous me semblez belle,
D'autant ou plus vous me soyez rebelle.

XVI[1].

1525.

Ma dame ne m'a pas vendu,
Elle m'a seulement changé:
Mais elle a au change perdu,
Dont je me tiens pour bien vengé;
Car un loyal a estrangé
Pour un aultre qui la diffame:
N'est-elle pas legere femme?

Le noir a quitté et rendu:
Le blanc est d'elle desrengé:
Violet luy est deffendu:
Point n'ayme bleu, ny orengé:
Son cueur muable s'est rengé
Vers le changeant, couleur infame,
N'est-elle pas legere femme?

[1] Cette chanson a rapport au rondeau LXVI.

XVII.

1525.

J'ay contenté
Ma voulunté
Suffisament:
Car j'ay esté
D'amour traicté
Differemment.
J'ay eu tourment,
Bon traictement.
J'ay eu doulceur et cruaulté,
Et ne me plainz, fors seulement
D'avoir aymé si loyaulment
Celle qui est sans loyaulté.

Cueur affetté,
Moins arresté
Qu'ung seul moment,
Ta lascheté
M'a dejecté
Fascheusement.
Pren hardyment
Amendement.
Et vous, dames de grant' beaulté,

Si l'honneur aymez cherement,
Vous n'ensuyvrez aulcunement
Celle qui est sans loyaulté.

XVIII.

1525.

Je ne fay rien que requeryr,
Sans acqueryr
Le don d'amoureuse liesse.
Las! ma maistresse,
Dites, quand est-ce
Qu'il vous plaira me secouryr?
Je ne fay rien que requéryr.

Vostre beaulté qu'on void fleuryr,
Me faict mouryr :
Ainsy j'ayme ce qui me blesse :
C'est grant' simplesse
Mais grant' saigesse,
Pourveu que m'en veuillez gueryr,
Je ne fay rien que requeryr.

XIX.

1527.

D'UNG nouveau dard je suis frappé [1]
Par Cupido cruel de foy :
De lui pensois estre échappé,
Mais, cuydant fuyr, me deçoy.
Et remede je n'aperçoy
A ma doulceur secrette,
Fors de cryer, allegez moi,
Doulce plaisant' brunette.

Si au munde ne fussiez point,
Belle, jamaiz je n'aymerois:
Vous seule avez gaigné le poinct,
Que si bien garder j'esperois:
Mais quand à mon gré vous aurois
En ma chambre seulette,
Pour me venger je vous ferois
La couleur vermeillette.

[1] Cette chanson a trait aux amours du poète avec Mme Marguerite. Il fait allusion à cette chanson dans l'épigramme CLXV.

XX.

1525.

Mauldite soit la mundaine richesse,
Qui m'a osté m'amye et ma maistresse:
Las, par vertu j'ay son amytié quise,
Mais par richesse ung aultre l'a conquise:
Vertu n'ha pas en amour grant' prouesse,

Dieu gard de mal la nymphe et la déesse.
Mauldit soit l'or, où elle ha sa liesse,
Mauldite soit la fine soye exquise,
Le diamant, et la perle requise,
Puis que par eulx il fault qu'elle me laisse.

XXI.

1524.

Le cueur de vous ma presence desire:
Mais pour le mieulx, belle, je me retire:
Car, sans avoir aultre contentement,
Je ne pourrois servyr si longuement:
Venons au poinct, au poinct, qu'on n'ose dire.

Belle brunette, à qui mon cueur souspire,
Si me donnez ce bien, sans m'esconduire,
Je servyray, mais sçavez-vous comment?
De nuict et jour, trés bien et loyaulment,
Si ne voulez, je fuyray mon martyre.

XXII.

1524.

Amour au cueur me poind,
Quand bien aymé je suis:
Mais aymer je ne puis,
Quand on ne m'ayme point [1].
Chascun soit adverty
De faire comme moy,
Car d'aymer sans party,
C'est un trop grand esmoy.

[1] Jean de Meun l'avoit déjà dit en son roman,

Certes moult doit estre blâmé
Homme qui ayme et n'est aimé.

Et Malherbe l'a répété depuis en ces termes:

Mais je suis généreux, et tiens cette maxime:
Qu'il ne faut point aimer, quand on n'est point aimé.

XXIII.

1525.

Qui veult entrer en grace
Des dames bien avant,
En caultelle et fallace
Fault estre bien sçavant :
Car tout vray poursuyvant,
La loyaulté suyvant,
Aujourd'huy est deceu :
Et le plus decevant
Pour loyal est receu.

XXIV.

1525.

Long temps y a que je vys en espoir,
Et que rigueur ha dessuz moy pouvoir.
Mais si jamaiz je rencontre allegeance,
Je luy diray, madame, venez veoir,
Rigueur me bat, faictes m'en la vengeance.

Si je ne puis allegeance esmouvoir,
Je le feray au dieu d'amour sçavoir,

En luy disant: ô mundaine plaisance,
Si d'aultre bien ne me voulez pourveoir,
A tout le moins ne m'ostez esperance.

****

XXV.

1527.

Quand vous vouldrez faire une amye,
Prenez la de belle grandeur:
En son esprit non endormye,
En son tetin bonne rundeur:
Doulceur
En cueur,
Langaige
Bien saige,
Dansant, chantant par bons accords,
Et ferme de cueur et de corps.

Si vous la prenez trop jeunette,
Vous en aurez peu d'entretien:
Pour durer, prenez la brunette,
En bon poinct d'asseuré maintien.
Tel bien
Vault bien
Qu'on fasse
La chasse

Du plaisant gibier amoureux :
Qui prend telle proye est heureux.

XXVI.

En entrant en ung jardin,
Je treuvay Guillot Martin
Avecques s'amye Heleine,
Qui vouloit pour son butin
Son beau petit picotin [1]
Non pas d'orge ne d'aveine.

Adoncq Guillot luy a dict,
Vous aurez bien ce credict,
Quand je seray en alaine :
Mais n'en prenez qu'ung petit,
Car par trop grant appetit
Vient soubvent la pance pleine.

[1] Rabelais se sert aussi de cette expression, l. 3, ch. 18. Coquillart parle d'une femme qui prenoit tous les jours, de son mari, le picotin à grand' mesure.

XXVII.

1525.

D'AMOURS me va tout au rebours,
Jà ne fault que de cela mente,
J'ay refuz en lieu de secours:
M'amye rit, et je lamente,
C'est la cause pour quoy je chante,
D'amours me va tout au rebours,
Tout au rebours me va d'amours.

XXVIII.

1525.

J'AY grant desir
D'avoir plaisyr
D'amour mundaine:
Mais c'est grant' peine,
Car chascun loyal amoureux
Au temps present est mal heureux:
Et le plus fin
Gaingne à la fin
La grace pleine.

XXIX.

1525.

O CRUAULTÉ logée en grant' beaulté,
O grant' beaulté, qui loges cruaulté,
Quand ma douleur jamaiz ne sentyras:
Au moins ung jour pense en ma loyaulté:
Ingrate alors (peut-estre) te diras.

XXX.

1527.

J'AYME le cueur de m'amye,
Sa bonté, et sa doulceur,
Je l'ayme sans infamye,
Et comme ung frere la sœur.
Amytié desmesurée
N'est jamais bien asseurée,
Et met les cueurs en tourment:
Je veulx aymer aultrement.

Ma mignonne debonnaire,
Ceulx qui font tant de clamours,
Ne taschent qu'à eulx complaire,

Plus qu'à leurs belles amours.
Laissons les en leur folye,
Et en leur melancolye,
Leur amytié cessera,
Sans fin la nostre sera.

XXXI.

1528.

Si je vy en peine et langueur[1],
De bon gré je le porte,
Puis que celle qui ha mon cueur,
Languyt de mesme sorte.
Tous ces maulx nous fait recepvoir
Envie decepvante,
Qui ne permet nous entreveoir,
Et d'en parler se vante.
Aussy dangier, faulx blasonneur,
Tient rigueur à la belle:
Car il menasse son honneur,
S'il me veoit auprés d'elle.

[1] Les murmures de la cour sur l'attachement de Mme d'Alençon pour le poète, ont donné lieu à cette chanson.

Mais plus tost loing je me tiendray,
Qu'il en vienne nuysance,
Et à son honneur entendray,
Plustost qu'à ma plaisance.

XXXII.

Changeons propoz, c'est trop chanté d'amour:
Ce sont clamours, chantons de la serpette:
Tous vignerons ont à elle recours,
C'est leur secours pour tailler la vignette.
O serpillette, ô la serpillonnette!
La vignolette est par toi mise suz,
Dont les bons vins tous les ans sont yssuz.
Le dieu Vulcain, forgeron des haults dieux,
Forgea aux cieulx la serpe bien taillante
De fin acier, trempé en bon vin vieulx,
Pour tailler mieulx, et estre plus vaillante:
Bacchus la vante, et dit qu'elle est seante,
Et convenante à Noé le bon hom,
Pour en tailler la vigne en la saison.

Bacchus alors chappeau de treille avoit,
Et arrivoit pour benistre la vigne,
Avec flascons Silenus le suyvoit,
Lequel beuvoit aussy droict qu'une ligne.

Puis il trepigne, et se faict une bigne :
Comme une guigne estoit rouge son nez.
Beaucoup de gens de sa race sont nez.

***

Qu'autant que moy en vostre honneur soit saige.
Adieu amour : adieu gentil corsaige,
Adieu ce tainct, adieu ces fryans yeulx,
Je n'ay pas eu de vous grant' advantaige :
Ung moins aymant aura peut-estre mieulx.

XXXV.

Vous perdez temps de me dire mal d'elle,
Gens qui voulez divertyr mon entente :
Plus la blasmez, plus je la treuve belle,
S'esbahyt-on si tant je m'en contente ?
La fleur de sa jeunesse,
A vostre advis rien n'est-ce ?
N'est-ce rien que ses graces ?
Cessez vos grans audaces,
Car mon amour vaincra vostre mesdire.
Tel en mesdict qui pour soy la desire.

XXXVI.

POUR LA BRUNE.

Pourtant si je suis brunette
Amy n'en prenez esmoy,

Autant suis ferme et jeunette
Qu'une plus blanche que moy :
Le blanc effacer je veoy.

Couleur noire est tousjours une :
J'ayme mieulx donc estre brune :
Avecques ma fermeté,
Que blanche comme la lune
Tenant de legiereté.

XXXVII.

POUR LA BLANCHE.

Pourtant si le blanc s'efface,
Il n'est pas à despriser ;
Comme lui le noir se passe,
Il ha beau temporiser.

Je ne veulx point mespriser,
Ne mesdire en ma revanche :
Mais j'ayme mieulx estre blanche
Vingt ou trente ans ensuyvant
En beaulté nayfve et franche,
Que noire tout mon vivant.

XXXVIII.

J'ay treuvé moyen et loysir
D'envoyer monsieur à la chasse :
Mais ung aultre prend le plaisyr ,
Qu'envers ma dame je pourchasse.

Ainsy, pour vous , groz beufz puyssans;
Ne traynez charruë en la plaine :
Ainsy pour vous , moutons paissans ,
Ne portez sur le doz la laine.

Ainsy , pour vous , oyseaux du ciel ,
Ne sçauriez faire une couvée :
Ainsy , pour vous , mouches à miel,
Vous n'avez la cire treuvée.

XXXIX.

1528.

Si j'avois tel credict ,
Et d'amour recompense ,
Comme l'envyeux pense,
Et comme il vous a dict ,

Menteur ne seroit dict,
Ne vous froide amoureuse,
Et moy, povre interdict,
Serois personne heureuse.

Quand viens à remirer
Si belle jouyssance,
Il n'est en ma puyssance
De ne la desirer:
Et pour y aspirer
N'en doy perdre louenge,
Ne d'honneur empirer:
Suis-je de fer, ou ange?

Qu'est besoing de mentyr?
J'ose encores vous dire
Que plus fort vous desire
Quand veulx m'en repentyr.
Et pour aneantyr
Ce desir qui tant dure,
Il vous fauldroit sentyr
La peine que j'endure.

Vostre doulx entretien,
Vostre belle jeunesse,
Vostre bonté expresse
M'ont faict vostre, et m'y tien:
Vray est que je veoy bien

Vostre amour endormye,
Mais langueur ce m'est bien
Pour vous, ma chere amye.

XL.

Ne sçay combien la haine est dure,
Et n'ay desir de le sçavoir:
Mais je sçay qu'amour qui peu dure,
Faict un grand tourment recepvoir.
Amour aultre nom deust avoir;
Nommer le fault fleur, ou verdure,
Qui peu de temps se laisse veoir.

Nommez le donc fleur ou verdure,
Au cueur de mon legier amant:
Mais en mon cueur qui trop endure,
Nommez le roc, ou dyamant;
Car je vy tousjours en aymant,
En aymant celuy qui procure,
Que mort me voyse consommant.

XLI.

COMPOSÉE PAR HÉROET.

Qui la vouldra souhaitte que je meure
Puis s'il congnoist son grant dueil appaisé,
La serve bien: mais il est mal aisé,
Mort son amy, qu'elle vifve demeure.

SECOND COUPLET PAR MAROT.

Je cuyde bien qu'elle mourroit à l'heure
Que mort viendroit tous les amans saisyr:
Mais si, toy mort, elle en treuve à choisyr,
J'ay belle peur qu'à grand peine elle pleure.

XLII.

1528.

Mon cueur se recommande à vous [1],
Tout plein d'ennuy et de martyre:

[1] Ces vers furent envoyés à Mme d'Alençon, avant la retraite que Marot se vit obligé de faire sur la fin de l'année 1528. Dans les premières éditions, cette petite pièce n'est point au nombre des chansons, et n'en a ni l'air ni le tour, elle se trouve

Au moins en despit des jaloux,
Faites qu'adieu vous puisse dire :
Ma bouche qui vous souloit rire,
Et compter propoz gratieux,
Ne faict maintenant que mauldire
Ceulx qui m'ont banny de vos yeulx.

Banny j'en suis par faulx-semblant :
Mais pour nous veoir encore ensemble,
Fault que me soyez ressemblant
De fermeté ; car il me semble
Que quand faulx-rapport desassemble
Les amans qui sont assemblez,
Si ferme-amour ne les rassemble,
Sans fin seront desassemblez [1] :

parmi les épigrammes, et avec plus de raison. Dans ces premières éditions, elle est même un peu différente de ce qu'elle a été depuis. Voici les quatre premiers vers.

Mon cueur à vous se recommande,
Tout plein d'ennuy et de martyre,
Et pour l'heure ne vous demande
Sinon qu'adieu vous puisse dire.

[1] Le dernier vers est autrement dans les premières éditions. Le voici :

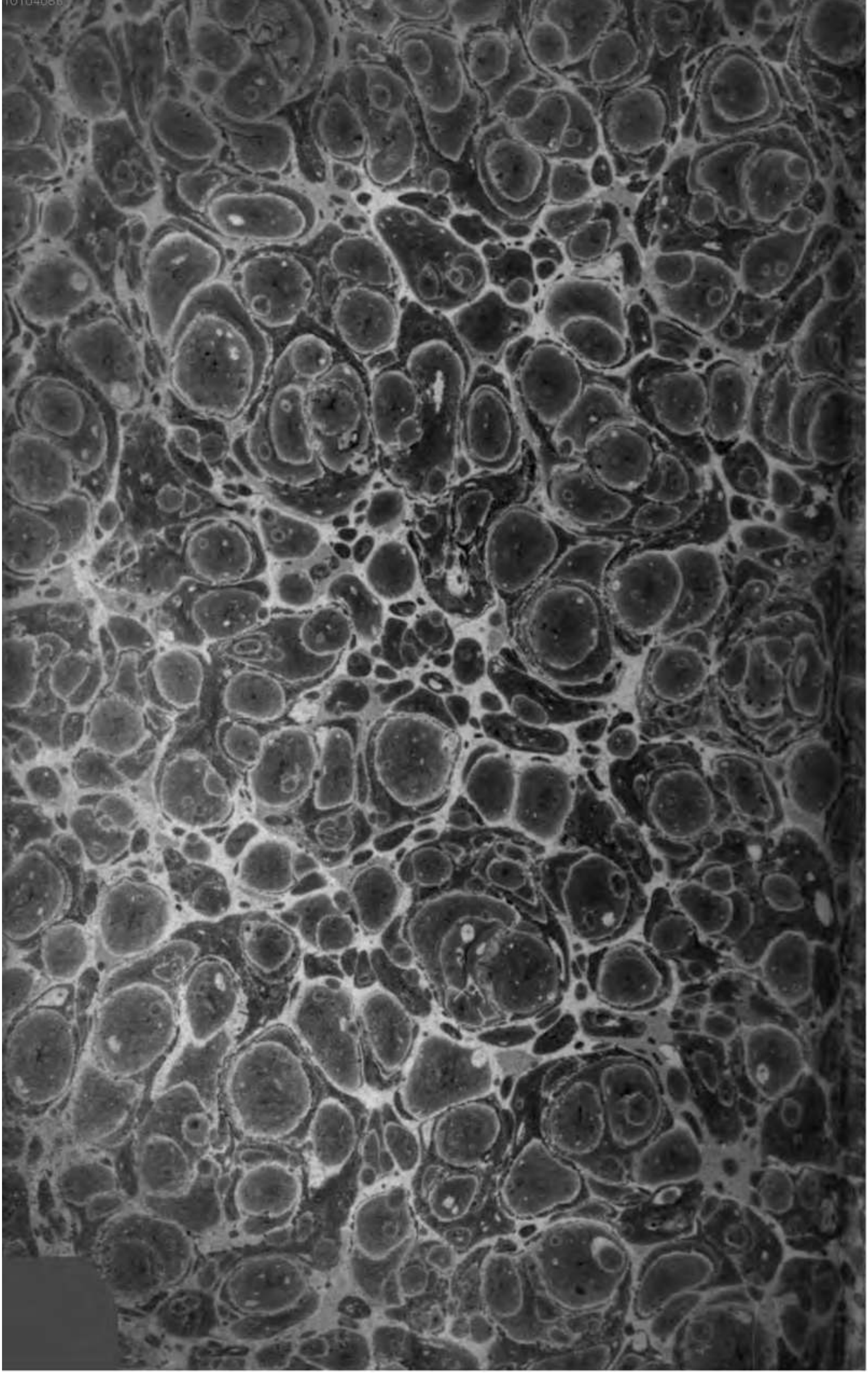
Tousjours seront desassemblez.

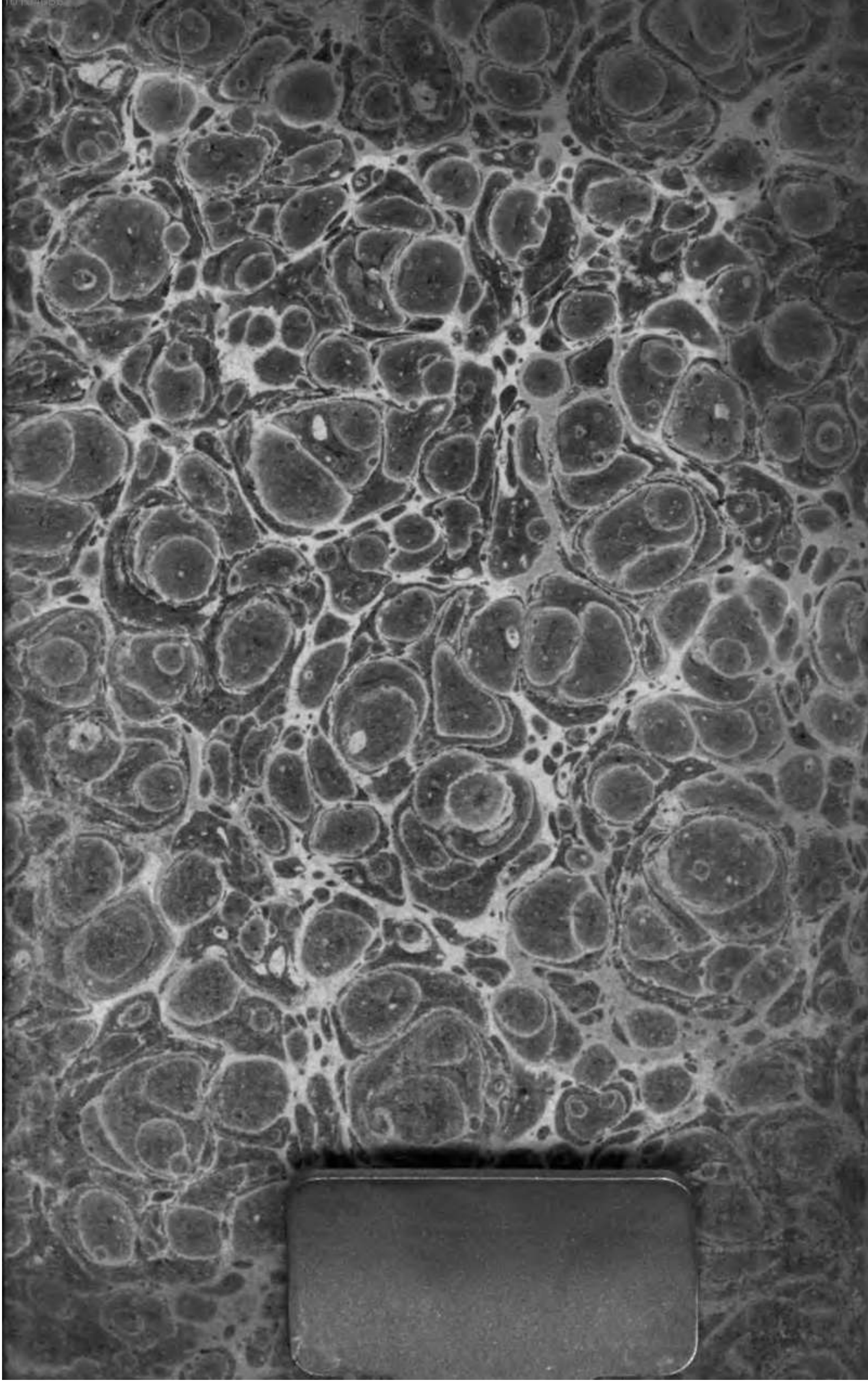
FIN DES CHANSONS.

10104086

10104086

10104086





10 04086